This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08169315 6

P Joyce
HAY

A TRAVERS L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE

LE PÉROU

PAR

AUGUSTE PLANE

CHARGÉ DE MISSIONS COMMERCIALES

Ouvrage orné de 23 gravures hors texte

ET DE 2 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE, — 6e

1903

Tous droits réservés

LE PÉROU

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1903.

DU MÊME AUTEUR

A travers l'Amérique équatoriale. **L'Amazonie**. Un volume in-16 illustré de 15 gravures hors texte et de 2 cartes.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 4015

A TRAVERS L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE

LE PÉROU

PAR

AUGUSTE PLANE
CHARGÉ DE MISSIONS COMMERCIALES

Ouvrage orné de 23 gravures hors texte
ET DE 2 CARTES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903

Tous droits réservés.

37244

Résultats d'une mission géographique et commerciale dans l'Amérique équatoriale, de 1899 à 1902, comprenant : un résumé historique et une étude générale géographique et économique sur le Pérou, l'exploration d'une région précédemment inconnue des vallées Marcapata-Inambary, du bassin du Madeira ; le journal d'un voyage transcontinental de Lima à Para par la voie Pichis-Ucayali-Amazone, l'étude comparative des diverses voies transcontinentales projetées et un exposé sur l'avenir du Pérou oriental et sur sa colonisation, suivis du compte rendu de douze mois de voyages sur les diverses rivières du bassin de l'Amazone, donnant la marche et l'état actuel de l'industrie extractive du caoutchouc et du commerce de l'Amazonie, avec des documents utiles aux grandes entreprises industrielles et commerciales et à la colonisation[1].

(1) Étant donnée l'étendue des documents concernant l'Amazonie, ils font l'objet d'un volume à part.

Décembre 1921

INTRODUCTION

Le commerce français est en infériorité de plus en plus marquée dans le mouvement commercial des républiques sud-américaines, malgré la parenté de race et de langage qui facilite les relations.

Au Pérou en particulier, les Américains du Nord et les Anglais font 75 pour 100 des échanges; ils ont construit et monopolisé les grandes voies de communication et obtenu d'importantes concessions minières et agricoles. Ce pays, grâce à ses richesses naturelles et à la salubrité de son climat, est destiné à un avenir prochain très brillant. Sa nature grandiose aux contrastes singuliers, le lyrisme de ses habitants, me font aimer la tâche de contribuer à le faire connaître.

C'est dans le Pérou oriental, dont le climat se gradue depuis les pâturages que visitent les neiges jusqu'à la luxuriante forêt du pays du caoutchouc, que le problème de la colonisation se pose le plus vivement. Ce livre comprend l'étude des principales voies transandines destinées à faire communiquer cette région avec le Pérou occidental et des voies fluviales la reliant à l'Amazone. L'exploration d'une route absolument nouvelle par la vallée du Marcapata donnera une idée exacte des difficultés que présente l'établissement de ces communications.

M'adressant tout particulièrement aux colons, aux commerçants et aux industriels, j'ai mis en relief les obstacles qu'ils sont appelés à rencontrer, estimant que je sers ainsi en même temps les intérêts du Pérou plus sûrement qu'en exaltant ses ressources.

Ceux de mes lecteurs particulièrement intéressés dans le commerce et l'industrie extractive du caoutchouc se reporteront à mon ouvrage *l'Amazonie*.

Une large part de mon travail sur le Pérou revient à mon compagnon d'exploration, M. Marc Wolff. Je le prie d'accepter ma profonde gratitude.

A. Plane.

LE PÉROU

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A LIMA
RÉSUMÉ HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE SUR LE PÉROU

Comment on va au Pérou. — Grandes lignes de navigation. — Voie transcontinentale de Buenos-Ayres à Valparaiso. — Voies de l'Amazone. — Voyage par New-York, Colon, Panama et Guayaquil. — Les ports du Pérou au nord de Lima. — Pimentel. — Eten. — Pacasmayo. — Salavery. — Le port de Callao. — Origine de la ville de Lima. — La conquête du Pérou par Francisco Pizarro. — L'indépendance. — La guerre avec le Chili. — Le Pérou, république unitaire. — Lima de nos jours. — Les trois grandes zones géographiques du Pérou. — Les voies de communication. — L'un des objectifs de notre mission.

L'itinéraire le plus ordinairement suivi pour se rendre de France au Pérou est celui de Saint-Nazaire à Colon, ou de Bordeaux à Colon, par la Compagnie française des Transatlantiques, ligne des Antilles; de Colon à Panama, par la Panama Rail Road, et de Panama aux ports du Pérou, par

la Pacific Mail Steamship C° ou la Cie Sud-Americana de Vapores. Le voyage de France à Colon, seul, dure de dix-sept à vingt et un jours, les vapeurs de la Compagnie Transatlantique faisant de nombreuses escales aux Antilles et au Vénézuéla; le voyage de Panama au Callao est de dix à douze jours. Colon a, en outre, des services réguliers le reliant à tous les principaux ports d'Europe, mais aucun de ces services n'est direct.

La Panama Rail Road Steamship Line fait trois voyages par mois de New-York direct pour Colon; la traversée est de sept jours. Aussi, l'itinéraire Havre-New-York-Colon est-il le plus rapide, si la correspondance entre l'arrivée du transatlantique à New-York et le départ du vapeur de la Panama Rail Road Steamship Line a lieu sans plus d'un ou deux jours d'intervalle; mais cet itinéraire est le plus coûteux et a l'inconvénient d'un transbordement de plus.

Le voyage par le détroit de Magellan est celui qui offre le plus de sécurité au voyageur non habitué aux climats tropicaux et qui peut craindre, en particulier, la fièvre jaune, danger permanent du passage de l'isthme. Cet itinéraire est le plus long, mais c'est le plus économique, surtout pour les marchandises, parce qu'il s'ef-

fectue sans transbordement ; et, en outre, le voyageur suivant cet itinéraire est moins sujet aux quarantaines. La Compagnie allemande Kosmos est celle qui fait ce service aux plus bas tarifs. On peut écourter ce dernier itinéraire en prenant la voie transcontinentale Buenos-Ayres-Valparaiso, mais il y a encore, par cette voie, 64 kilomètres à faire à dos de mulet, par un sentier très difficile et même impraticable pendant quelques mois d'hiver, et ce chemin est encore peu fréquenté.

Enfin, il y a les voies de l'Amazone. Le chemin de l'ingénieur péruvien Capelo, reliant l'Oroya à un point navigable du Pichis ; cette voie sera pratique quand il y aura un chemin de fer Oroya-Pichis ; pour le moment, il reste encore 338 kilomètres de chemin dans une région à peine explorée et 1,500 kilomètres du Pichis à Iquitos, par un service de rivière très irrégulier. Le chemin de Cajamarca, reliant Pacasmayo, sur le Pacifique, à Moyobamba, sur le Mayo, affluent du Huallaga, affluent ou plutôt jumeau du Marañon. Ce chemin n'est pas meilleur que le précédent, c'est un sentier à peine tracé, dans une région coupée de torrents et d'innombrables vallées, mais il a précédé ceux à l'étude par le Marañon

Enfin, le chemin du « Sihuaniro » commencé en septembre 1901, dans la vallée de Lares, sur un affluent de l'Urubamba, et qui reliera Cuzco à Iquitos par l'Urubamba et l'Ucayali.

Pour raison de rapidité, notre mission prit la voie de New-York.

Le 21 juillet, Marc Wolff et moi prenions passage sur *la Touraine* et, le 2 août, nous quittions New-York sur l'*Aliança*, de la Panama Rail Road C°, qui nous conduisit à Colon en sept jours.

Colon est un infect village où les Chinois forment une bonne fraction de la population; ils ont de petites boutiques dans des cases en bois où l'on joue à la roulette le soir; le reste des habitants est un mélange de toutes les nationalités de notre planète : population plutôt volante d'employés de la Compagnie américaine du chemin de fer et de débardeurs de navires.

Le chemin de fer de Panama vous transporte à travers une végétation d'une puissance extraordinaire; les voies de garage sont envahies par les branches des arbres, le règne végétal menace partout de couvrir la ligne : c'est un combat sans trêve, et il suffirait d'un arrêt de quelques mois pour que la voie fût fermée, les rails et les traverses dévorés et tout le matériel une pourriture

recouverte par les lourdes fleurs des marais. Çà et là on voit une cabane demi-lacustre dans une fange noire où se vautrent, avec des porcs, des petits Colombiens tout nus, et, de loin en loin, sur des monticules, quelques maisonnettes; ce sont les constructions de la Compagnie du Canal. A la tranchée de la Culebra, les travaux sont en activité, et ce que j'ai pu voir du matériel et des travaux m'a produit une impression de bon ordre contrastant agréablement avec les descriptions que j'avais lues.

Panama est une petite ville de 20,000 habitants, de construction très ancienne; le séjour y est dangereux pour l'étranger non acclimaté. Le chemin de fer de New-York à San-Francisco a diminué sensiblement le trafic par Panama. Panama possède un port très bien abrité, mais, malheureusement, les vapeurs ne peuvent pas encore accoster au warf, par manque de fond; les marchandises sont embarquées avec des chalands. Les agents de la Compagnie du Pacifique sont MM. Ehrman et Lewis, banquiers correspondants du Comptoir d'Escompte. M. Lewis, avec lequel nous avons fait le voyage depuis le Havre, est un Colombien d'une rare amabilité. Il y a, à Panama, un hôtel confortable.

Le 10 août, nous quittons Panama sur le vapeur *Loa*, de la Cie Sud-Americana de Vapores; les bateaux de cette compagnie sont très confortables et tout spécialement aménagés pour cette région chaude, les cabines étant disposées sur le pont. Comme compagnons de voyage, nous avons une douzaine de jeunes Américains du Nord, ingénieurs et chefs d'équipe, allant à Quito pour les travaux de chemin de fer.

Le 12, nous mouillons dans l'estuaire de la rivière de Guayaquil, et on nous apprend que nous sommes en quarantaine d'observation. Ces deux villes, Guayaquil et Panama, aussi malsaines l'une que l'autre, s'attribuent réciproquement la provenance de la fièvre jaune; aussi, s'il n'y a aucun germe de maladie à bord, on nous procure toutes les chances d'en récolter en séjournant dans l'estuaire de la rivière et au-dessous de la ville. Heureusement, notre quarantaine se limita à quatre jours et nous pûmes mouiller dans le port.

Guayaquil, la plus importante ville de l'Équateur, a 40,000 habitants; la ville se développe sur une longueur de 3 kilomètres de la rive droite de la rivière. Son quai est très animé, mais les rues intérieures sont très mal pavées. Sous ce ciel ardent, les Équatoriennes, dont l'austère

TYPES D'HABITATIONS DE PAITA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

mante noire entoure le visage blafard de poudre de riz, aux yeux noirs étincelants, donnent un ton étrange.

Il n'y a pas de warfs et les grands navires sont chargés à l'aide de chalands. Le *Loa* prit un chargement de bananes, de cacao et de bois de construction, qui descendent la rivière formés en radeaux. A la nuit, nous quittions Guayaquil.

Paita, le premier port du Pérou dans lequel nous mouillons, est une petite ville bâtie de roseaux, complètement entourée de collines de sable, sans végétation aucune. Paita est réunie à Piura par un chemin de fer et sert de port à des oasis produisant le coton et à la campagne assez fertile de Piura. Les escales qui suivent, Pimentel et Puerto de Eten, sont des ancrages périlleux, battus par une forte houle; on y débarque les voyageurs à l'aide du tonneau hissé au treuil, procédé aussi dangereux que désagréable; les exportations de ces ports consistent en tabac, riz et sucre; tout le rivage est aride, les plantations se trouvent sur les canaux du rio Lambayeque et du rio Eten. Enfin, Pacasmayo et Salavery sont d'aussi mauvais ports que les deux précédents, mais Pacasmayo pourra, dans l'avenir, prendre une grande importance, en raison de la ligne

ferrée qui le reliera à Cajamarca, où passera le chemin le plus direct pour l'Amazone.

Callao, le port de Lima, où nous arrivons le 23 août, a une excellente rade, abritée du large par deux îles et par une longue pointe de sable au sud. Les navires accostent des appontements que desservent des voies ferrées.

Callao a 50,000 habitants; il est rattaché à Lima, éloigné de 8 kilomètres, par le Central-Pérou et une ligne d'une compagnie anglaise, qui font un service analogue à des tramways toutes les demi-heures. Ce port reçoit les trois quarts du commerce péruvien, et les droits de douane qui y sont perçus constituent le principal revenu de la République.

Callao, en outre de ses entrepôts, est aussi la ville la plus industrielle du Pérou.

Lima, l'ancienne *Ciudad de los Reyes,* fut fondée en 1535, par Francisco Pizarro.

Francisco Pizarro, qui, comme soldat, avait accompagné Vasco Nuñez de Balboa dans son expédition à travers l'isthme de Panama, de retour en Espagne, leva une expédition de concert avec Almagro y Luque, il obtint de la cour le titre d'atelantade et de capitaine général, et, en

1532, il débarquait une armée à Tumbez, au nord du Pérou, d'où il marcha sur Cajamarca, où résidait Atahualpa, l'Inca régnant; il s'empara déloyalement de celui-ci, le mit à mort et fit dans le pays un riche butin. Après avoir pris pour résidence Cuzco, la capitale des Incas, puis Jauja, occupant une position plus centrale, Pizarro résolut de se rapprocher de la mer pour avoir des communications plus rapides avec l'Europe, et le voisinage de la rade qu'abrite l'île San-Lorenzo lui fit choisir les bords du Rimac (celui qui parle, la rivière où il y avait un oracle), d'où, par corruption, on tira le nom actuel, Lima.

Après une époque de troubles entre les conquérants, sous les descendants de Francisco Pizarro, le roi d'Espagne fit rétablir l'ordre et gouverner les pays conquis par des vice-rois. Le premier de ces vice-rois, Blasco Nuñez Vela, fut battu et tué par Gonzalo Pizarro, mais le pouvoir fut rétabli par l'envoyé ecclésiastique Gasca, et le pays fut gouverné, de 1544 à 1821, par quarante-quatre vice-rois.

Les trois derniers vice-rois : Abascal, Pezuelo et Laserna, furent mêlés à des troubles politiques et, en 1810, les créoles, soulevés par des hommes énergiques : Bolivar et San-Martin, proclamèrent

l'indépendance de la colonie, après les batailles de Junin et de Ayacucho. Le gouvernement prit la forme républicaine : 28 juillet 1821.

Depuis la proclamation de l'indépendance, trente-six présidents ont occupé le pouvoir, desquels les trois derniers seulement : D. Manuel Pardo, D. Nicolas de Piérola et D. Eduardo de Romaña, le président actuel, sont civils; les autres étaient des soldats de fortune.

En 1879, le Chili déclara la guerre au Pérou, au sujet des provinces frontières. La marine péruvienne fut détruite; Callao et les principaux ports tombèrent au pouvoir des Chiliens. Malgré des prodiges de courage fanatique, les troupes péruviennes, mal organisées, furent battues par l'armée chilienne, bien disciplinée et puissamment armée, et Lima aurait été brûlé sans l'intervention de l'amiral français Dupetit-Thouars, qui menaça, avec sa petite escadre, de couler à pic l'escadre chilienne, si elle tentait le bombardement.

En 1883, la paix fut signée et, comme indemnité de guerre, le Chili prit possession du département de Tarapaca, contenant les gisements de nitre, s'empara du guano et, pour dix années, des villes de Tacna et Arica. Au terme des dix

années, un plébiscite devait résoudre à qui continueraient d'appartenir ces deux villes, et celle des nations qui devait les acquérir devait payer dix millions à l'autre nation. Il y a dix ans que la question devrait être résolue; le Pérou dispose des dix millions et exige énergiquement l'exécution du pacte, mais le Chili élude toujours sa promesse.

Le Pérou est une république unitaire. Les départements n'y sont que des circonscriptions administratives. Tout le gouvernement réside à Lima.

Le président de la République et deux vice-présidents sont élus pour quatre ans par le suffrage général de la nation.

Lima est une grande ville de 104,000 habitants, qui, sous les exigences prosaïques du progrès, a perdu rapidement son aspect espagnol; à la commodité solide des vieilles demeures a succédé le confort de Paris. Elles sont très rares, les habitations ayant conservé l'antique aspect : une d'elles est la maison de Torre-Tayle. La rareté des pluies fait que tout Lima est estompé comme d'une couche perpétuelle de poudre de riz qui lui donne un aspect unique. Parmi les édifices notables de Lima, nous pouvons citer la

cathédrale, où sont les restes de Francisco Pizarro, et l'église de San-Francisco. Lima possède cinquante églises ou chapelles et une pagode chinoise. Le palais de l'Exposition a un parc et un jardin zoologique bien tenus; on y peut visiter actuellement une exposition de machines agricoles pour la plupart dues à l'industrie de Callao et de Lima. L'hôtel des Postes est un des plus jolis monuments de la ville et tout y est très bien disposé.

Lima a un archevêché, une cour suprême de justice, un tribunal des mines, une université, une faculté de médecine, de jurisprudence, de lettres et sciences, une école des mines, d'arts et métiers, un hôtel des monnaies, un observatoire météorologique.

Lima possède de bons hôtels avec tout le confort européen; il y a une maison de santé française et une commission protectrice de l'immigration; la principale banque est « el Banquo del Peru y Londres ».

Le Rimac, maigre torrent qui coule dans un ravin large et profond, n'a rien de remarquable, sinon ses bataillons d'affreux petits vautours noirs (identiques à l'urubu du Brésil), qui sont les nettoyeurs de la cité. Le puente Balta et un pont en

bois relient la ville à un nouveau faubourg de la rive droite.

Lima délire, comme les Espagnols, pour les courses de taureaux, et les Limeños applaudiront avec plus d'enthousiasme Mazzantini, Guerrita et Bombita que la Patti, la Duse ou Sarah Bernhardt. Nous assistâmes aussi à un combat de coqs où les propriétaires n'étaient pas moins excités que leurs gallinacés. Lima a ses lieux de villégiature et de bains de mer : la plage d'Ancon, Miraflores, Lurin et Chorrillos, et ses jardins d'approvisionnement, comme Chancay et Huacho.

Nous visitâmes le président de la Société de Géographie, qui eut l'amabilité de nous donner tous les renseignements de la société concernant les dernières explorations, et particulièrement celles effectuées dans la partie forestière du bassin des affluents du Madeira.

Le Pérou se divise, géographiquement, en trois zones bien distinctes. La « côte » ou *cuesta*, zone du littoral qui se relève graduellement vers le pied de la Cordillère et présente des chaînons et petits massifs distincts. Vue de la mer, cette côte ne semble qu'un vaste désert de montagnes de sable et son aspect n'a rien d'attrayant; mais lorsque l'atmosphère de la côte est sèche, un

aspect grandiose et majestueux s'offre aux regards : à l'est, bien haut, vers le ciel, des cimes neigeuses resplendissantes, portées au-dessus des nuages, semblent appartenir à un autre monde : le voyageur le plus habitué aux montagnes aura l'impression de quelque mirage menteur. Nulle part, en effet, sur notre globe, on ne peut contempler du niveau de la mer des sommets aussi rapprochés que sur la côte nord du Pérou et la côte de l'Équateur.

La deuxième zone est la zone andine du massif montagneux ; cette zone se divise elle-même en sierra, ensemble montagneux de 1,500 à 3,500 mètres d'altitude correspondant aux terres tempérées. Au-dessus de la sierra, les régions froides mais encore cultivables, entre 3,500 et 4,200 ou 4,500 mètres, la Puna, ce sont les terrasses et les cols exposés aux vents et aux tourmentes de neige. Plus haut enfin, la Cordillera, les pics aux neiges éternelles.

La troisième zone est la montaña, dénomination d'une signification tout autre que montagne, mais qui désigne la zone des forêts vierges, le versant oriental du Pérou, aux terres si fertiles et aux innombrables fleuves.

Le Pérou ne possède que très peu de routes

carrossables. Les Qquichuas (1), qui habitaient le pays avant l'arrivée des Espagnols, employaient seulement le lama (llama) comme bête de somme et faisaient leurs chemins en ligne droite, évitant seulement les plus grands obstacles, mais escaladant des pentes très raides. La première route de voiture, celle de Callao à Lima, fut construite en 1873, vingt-cinq ans après le premier chemin de fer péruvien.

Toutes les cités de quelque importance du littoral, les oasis et les vallées irriguées par les maigres torrents du versant du Pacifique, sont reliées aux ports de la côte par des tronçons de voies ferrées. En ces contrées de sables mouvants, une voie ferrée est moins coûteuse qu'une route. Mais ces tronçons étaient les plus faciles à obtenir : il en coûte plus de relier le littoral à la montaña du versant oriental des Andes et aucune voie n'atteint encore ce versant. Cependant, l'œuvre prodigieuse de la traversée des Andes, le Pérou osa la tenter à l'époque où les exportations de guano le mettaient en état de pou-

(1) Les auteurs français écrivent généralement Quitchua ou Quitchoua; j'ai préféré adopter l'orthographe des écoles de la Cordillère. Pour imiter la prononciation indienne, il faudrait écrire Qquitchoua. La répétition de la consonne est très fréquente dans la prononciation de cette langue.

voir le faire : il y employa un demi-milliard.

On mena de front trois voies gigantesques, au nord, au centre et au midi de la République, la première voie commençant à Pacasmayo pour gagner le haut Marañon par Cajamarca; la deuxième, de Lima sur l'Oroya, c'est la montée la plus rude jamais tentée par un chemin de fer : en quatre heures, partant du niveau de la mer, on atteint l'altitude de 4,768 mètres; la troisième, partant de Mollendo, s'élève par une pente beaucoup plus douce, passe par Arequipa et va jusqu'à Puño à la frontière bolivienne, se divisant, à Juliaca, en une autre branche poussée jusqu'à Sicuani sur la direction de Cuzco.

Sicuani se trouve être actuellement le point à voie ferrée le plus rapproché de la zone des forêts les plus riches en gomme élastique du monde entier, dans le réseau éminemment propice des sources du Purus, du Jurua et du Madeira, zone de territoires en grande partie contestés, où une nouvelle république, la République de l'Acre, a tenté de se former pour de simples motifs de perception d'impôts sur la sortie des gommes.

Sicuani n'est, en effet, qu'à environ 100 kilomètres à vol d'oiseau de l'Inambary, un sous-affluent du Béni, et de la vallée du Marcapata,

très probablement affluent de l'Inambary. En réalité, il y a encore la deuxième arête de la Cordillère à traverser, par des sentiers muletiers extrêmement difficiles; mais si la montaña était pénétrable, si on pouvait y faire des sentiers suffisamment viables comme ceux reliant l'Acre au Béni, on aurait encore de la marge pour payer ces transports, car le Pérou n'impose la gomme que de 5 centavos par kilogramme, alors que le Brésil fait payer un droit de 22 pour 100 *ad valorem*, soit, en moyenne, 1 fr. 65 par kilogramme. De plus, la main-d'œuvre qquichua est notablement meilleur marché que la main-d'œuvre brésilienne, et il semble, à première vue, que les Andes peuvent offrir un sanatorium propice aux travailleurs que débilitent rapidement les fièvres des régions où se récolte le caoutchouc.

Un des objectifs de notre mission était de vérifier si cette communication avec la région gommifère était pratiquement possible.

CHAPITRE II

DE LIMA A SICUANI
LA CÔTE ET LE PÉROU ANDIN
LES QQUICHUAS

De Lima à Mollendo. — Le littoral du Pacifique et ses productions. — De Mollendo à Aréquipa. — Aréquipa. — D'Aréquipa à Juliaca. — De Juliaca à Sicuani. — Sicuani. — La route de Cuzco. — Quiquijana. — Urcos et Cuzco. — Les Incas. — La sierra et ses produits. — Les Qquichuas de nos jours.

Au moment où nous quittions Lima, le 9 septembre 1899, le président D. Eduardo Romaña avait succédé au président Nicolas de Piérola depuis trois jours; et quoique le nouveau président, un ingénieur de talent, fût universellement aimé, le Pérou n'en voulait pas moins sa petite révolution. Durand, un partisan de l'ex-président Cacérès, tenait la campagne près de Huanuco, et Viscara, préfet rebelle, était maître d'Iquitos. Aussi, n'y avait-il à Lima, pour recevoir le président, que le bataillon des petits soldats qquichuas de l'école

militaire, commandé par les trois officiers instructeurs prêtés par le gouvernement français, et la cuirasse de notre capitaine de cuirassiers, ici fait commandant, donnait le principal éclat de guerre. Le commerce de Lima n'était d'ailleurs nullement influencé par la révolution et nous ne fûmes pas contrariés dans l'itinéraire de notre mission. Le premier port où nous mouillons au sud de Callao est Pisco, en face des îles Chincha. Les habitations sont à 3 kilomètres du débarcadère, dans l'intérieur des terres, au milieu de dunes de sable. Un chemin de fer réunit Pisco à Iça à 74 kilomètres. La rivière d'Iça irrigue des vignes au vin renommé dans tout le Pérou sous le nom de pisco.

Les îles Chincha, aujourd'hui sans intérêt, ont fourni plus de 20 millions de tonnes de guano.

Vu de la mer, le littoral du Pacifique présente l'aspect d'un immense désert; cependant, il y a des vallées très productrices, grâce aux irrigations dérivées des torrents qui descendent de la Cordillère; mais ces oasis ne sont pas visibles de la côte, l'eau de la plupart de ces torrents étant absorbée avant la mer; seuls, le Santa, le Rimac, le Mages, sont encore des ruisseaux à leur embouchure.

Dans beaucoup de ces québradas où l'eau se perd, les Indiens creusent des fosses dites maha-

maes où l'eau suinte et plantent des vignes, du coton, des légumes, des fourrages; mais sur nul point de la côte il ne faut compter sur les pluies pour la culture : il se passe des années sans qu'il y pleuve.

Le rivage est peuplé de myriades d'oiseaux de mer qui effectuent leur pêche avec une tactique d'ensemble vraiment remarquable. C'est un mouvement continuel d'armées ayant des objectifs bien déterminés; ces armées sont tellement nombreuses que des heures passent à voir défiler les bataillons épais et larges des goélands, les lourds régiments de pélicans avec leurs avant-gardes en losange flanquées de noirs cormorans comme éclaireurs; et, dans ces colonnes, pas un oiseau ne déserte sa voie : la discipline est parfaite.

Le guano qu'avaient accumulé ces armées d'oiseaux est maintenant épuisé; c'est une exportation qui a pris fin assez rapidement et qui a causé la mort de bien des malheureux Chinois et Kanaques importés.

Cette côte a été souvent bouleversée par des secousses volcaniques. On dit qu'une première ville de Callao est au fond de l'eau; d'autres parties de la plage sont, au contraire, exhaussées.

Le courant froid venant du sud, dit courant de

Humbold, contribue beaucoup à abaisser la température sur la côte; les brouillards contribuent aussi au même effet, et Lima n'a qu'une moyenne de 19 degrés centigrades.

Le vent alizé venant de l'est frappe la Cordillère, où il déverse une grande quantité d'eau; mais il continue très haut pour ne prendre contact avec la mer qu'à un millier de kilomètres, et le littoral ne subit pas son influence. De la côte, on voit souvent les éclairs des orages de la Cordillère, mais jamais on n'entend le tonnerre gronder.

Les brouillards de la côte donnent quelquefois, en août et septembre, un peu de rosée, mais je ne conseille pas l'importation des parapluies pour la ville de Lima.

Ce manque de pluie fait la richesse du littoral en substances salines : gypses, sels, salpêtres.

Ce versant occidental de la Cordillère est très riche en minerais d'argent, mais pauvre en or.

Dans la région de Tumbez, Payta Séchura, le pétrole est en exploitation. Il ne paye pas d'impôt d'extraction pour vingt-cinq années (1).

(1) Quatre grandes compagnies s'occupent de cette industrie : la « London and Pacific Petroleum C° », « El Establecimento Industrial de Zorritos », le « South American Petroleum Syndicate » et la « Compagnie française des pétroles de l'Amérique

Les cultures produisent le coton, le tabac, le riz, le vin de pisco et le rhum de canne, appelé aussi quelquefois pisco (1).

Les tribus indiennes qui habitaient la côte avant la conquête étaient toutes désignées sous le nom générique de Yuncas ou habitants des terres chaudes. Les Yuncas adoraient le grand Pachacamac, un pur esprit. Sous l'inca Pachacutec (neuvième inca), ils furent soumis aux Qquichuas, et ils mêlèrent à leur culte le culte du Soleil; mais c'est le contact de ce peuple qui a amené à Cuzco la religion du dieu suprême, immatériel, créateur du monde, le culte de Ticci-

du Sud ». La production totale de pétrole en 1901 a été de 28 millions de litres.

(1) La culture de la canne à sucre couvre 50,000 hectares de ces oasis et occupe 25,000 personnes; elle a produit en 1901 115,000 tonnes; le coton, principalement cultivé dans les campagnes irriguées du torrent Piura, a donné la même année 8,011 tonnes à l'exportation, et plus de 1,600 tonnes aux fabriques nationales; le riz, plus spécialement cultivé sur les canaux du Lambayeque, donne une exportation de 4,165 tonnes; enfin, l'olivier, le tabac et la vigne sont cultivés dans les vallées de Mocumba, de Locumba et de Vitor. De grandes compagnies ont entrepris d'importants travaux d'irrigation et font de la grande culture; par exemple la « Duncan Fox C° » et la « Peruvian Corporation C° » sur le Piura et les sociétés agricoles du Chicama.

Mais la main-d'œuvre indigène est déjà insuffisante pour l'agriculture et l'industrie minière, et un nouveau problème se pose aux grandes entreprises.

Viracocha-Pachacamac définitivement établi par Yupanqui.

La langue parlée par les Yuncas différait du qquichua : elle présentait (d'après les restes de cette langue à Truxillo et Cajamarca) des consonances ayant quelques rapports avec le chinois.

Sous le régime espagnol, les Africains furent introduits, mais aujourd'hui ils sont mêlés presque complètement aux autres races. Enfin, les Chinois ont été importés en grand nombre sur la côte et beaucoup de familles sino-péruviennes se sont constituées sur le littoral. Quant aux Océaniens importés, ils ont disparu par les maladies.

Mollendo, station terminale du chemin de fer, a supplanté Camana, Quilca et Islay pour port d'Aréquipa; mais il est mauvais aussi, et il serait désirable d'avoir un meilleur refuge; les chalands mêmes ne sont pas complètement à l'abri de la houle derrière la barre des brisants où ils accostent un appontement.

La petite ville n'a aucun magasin bien approvisionné. Les deux hôtels y sont détestables. Les compagnies de navigation du Pacifique sont toutes représentées à Mollendo.

De Mollendo à Aréquipa, la voie ferrée traverse

une région aride, d'abord ascendant assez rapidement par des lacets d'où l'on domine la vallée du torrent venant d'Aréquipa et la mer; puis l'on court sur une vaste plaine de sable où les monticules formés par le vent ont tous la forme d'un croissant tourné toujours dans la même direction. Les énormes cactus giganton sont les seules plantes que l'on aperçoive sur les pentes rocheuses.

Aréquipa est à 2,329 mètres sur ce plateau, avec, au nord, les superbes cônes du Misti et du Petit-Misti, dont le premier a 5,640 mètres.

Aréquipa « Villa Hermosa » a 30,000 habitants : moins poussiéreuse que Lima, d'un climat plus doux et plus sain, elle le dispute à Lima pour l'agrément de la vie et le bon goût. La cathédrale est très belle et domine la principale place de la ville. De la station du chemin de fer, assez loin du centre, on se rend à la ville par une ligne de tramways à mulets. Les constructions sont basses, en raison des tremblements de terre très fréquents ; il ne se passe pas de mois que l'on ne subisse quelques secousses. Lorsque les oscillations du sol commencent, les chiens courent dans les rues et avertissent par leurs aboiements. Il y a, à Aréquipa, une succursale du Banco del Peru y

Londres. Deux hôtels, dont un français, sont confortables.

Je n'hésite pas à préférer le séjour d'Aréquipa à celui de Lima : le climat y est délicieux; de charmants picaflores (oiseaux-mouches) viennent butiner les fleurs dans les cours des habitations. La ville est très calme, tout en étant très commerçante; c'est la cité la plus religieuse du Pérou; la nuit, l'étranger est quelque temps à s'habituer aux coups de sifflet prolongés des agents de police qui, d'heure en heure, et au passage des rondes, répètent ces signaux un peu désagréables.

Nous visitâmes à cheval Carmen-Alto, où nous fûmes cordialement reçus par les jeunes Américains de l'observatoire, un des mieux installés du globe, et surtout dans un climat exceptionnellement propice à cause de la pureté de l'air. L'observatoire a, comme dépendance, une station météorologique sur le Chachani, à l'est du Misti, à 4,960 mètres d'altitude; le soroche ou mal des montagnes est très sensible dans cette station, et tous les observateurs ne peuvent le supporter.

Le 16 septembre, nous quittons Aréquipa. La voie ferrée reprend son ascension. La station de Yura est une station thermale d'eaux ferrugineuses et sulfureuses. La ligne suit la vallée du Chili, le

torrent d'Aréquipa, qui lui trace le meilleur chemin possible; le torrent est le plus souvent encaissé dans un précipice au fond duquel il a créé, par places, avec la terre entraînée des hauteurs, de petites oasis nourrissant quelques cultivateurs indiens. Ces rares taches vertes contrastent agréablement avec l'immense désert de sable que l'on traverse.

A Crucero-Alto, au point culminant du chemin, à 4,460 mètres, beaucoup de voyageurs sont pris du soroche, et, pour des personnes faibles, il est prudent de ne pas faire le voyage en une seule journée, mais de s'habituer graduellement au soroche. Ce malaise, qui se traduit par des étourdissements et des vomissements, est plus ou moins fort à une même altitude, suivant l'état de l'atmosphère. Beaucoup prétendent que le voisinage de certains minerais est une cause de la maladie. Les animaux en souffrent également, et beaucoup des mulets venant du littoral meurent à ces altitudes. Une coutume très répandue consiste à percer de deux ouvertures supplémentaires les narines de ces animaux pour faciliter la respiration. Dès que l'on passe dans la région interandine, l'atmosphère est plus humide et la température sensiblement plus basse. Le soir, nous cou-

A LA STATION DE CRUCERO-ALTO

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS

chions à Juliaca, station où la voie se bifurque en deux directions, une sur Puño pour la Bolivie, l'autre sur Sicuani : c'est l'amorce de Cuzco. Juliaca est un village qquichua; les maisons y sont bâties de boue, comme la plupart de celles de la Cordillère. La boue des bords des cours d'eau est battue avec des joncs, moulée dans des caisses en bois, et les briques formées sont séchées au soleil. Ces briques, appelées *adobes,* étant insuffisamment argileuses, ont peu de consistance; leurs dimensions sont d'environ 80×40×10 centimètres. Dans ces villages indiens de la Cordillère, il ne faut plus compter trouver le confortable; la propreté laisse surtout beaucoup à désirer.

Sur la place, les femmes indiennes, assises à l'orientale, vendent leurs produits, tout en tricotant des bas; à ce petit marché qquichua, on trouve de la coca, des fromages, des poteries, des bas et des bonnets de laine, du maïs éclaté, des pommes de terre, des œufs et des volailles.

La ligne télégraphique est posée sur des pyramides de briques de boue, le bois manquant totalement dans la région interandine. Le principal combustible est donné par les excréments des troupeaux, et les fientes séchées se vendent sur le marché.

Sicuani est un village plus important que Juliaca ; les Qquichuas constituent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de sa population, d'environ 3,000 habitants. On n'y trouve pas d'hôtel qui mérite ce nom, et il est difficile de s'y préserver de la vermine. Sicuani est au commencement de la belle vallée du rio Vilcanota, qui devient l'Urubamba.

Le rio Vilcanota ou Huilcamayo prend sa source près du col de la Raya, à plus de 4,000 mètres d'altitude; sa vallée est une des plus fertiles de la région interandine et la plus importante au point de vue historique. La compagnie américaine du chemin de fer a le monopole de la route de Sicuani à Cuzco, qu'elle a construite. Le service des voyageurs se fait deux fois par semaine, par des voitures-diligences d'une construction toute moderne des États-Unis (1); le service des marchandises est fait par des wagons bâchés, traînés par quatre ou cinq paires de mulets. La diligence met deux jours pour faire le voyage de Sicuani à Cuzco, la première étape étant Sicuani à Quiquijana. La route suit la rive

(1) Depuis le 1er janvier 1902, M. Canny, le directeur de la Compagnie de la Carretera, a inauguré un service d'automobiles entre Sicuani et Cuzco.

droite de la rivière jusqu'à Urcos, pendant que l'ancien sentier muletier suit la rive gauche; d'Urcos à Cuzco, elle quitte la vallée du Vilcanota, traversant cette rivière sur le pont métallique d'Urcos, et remonte la vallée de l'affluent Huatanay jusqu'à Cuzco, qui est à 3,467 mètres d'altitude et à 15 kilomètres du Vilcanota.

Cette route de Sicuani à Cuzco est pittoresque et dangereuse; taillée sur le flanc du précipice dans lequel coule la rivière, elle a des courbes très brusques et des pentes très fortes; quoique construite sur un sol rocheux, son entretien est assez difficile, en raison des débordements et des ravages des torrents qui la coupent.

La vallée est bien cultivée dans tous les endroits où le sol le permet, c'est-à-dire là où la terre entraînée des hauteurs s'est accumulée sur des terrasses. Le maïs, la pomme de terre, le blé, l'orge, la luzerne, sont les principales cultures; mais les montagnes bordant la vallée sont complètement déboisées et seulement recouvertes d'herbes courtes que broutent des troupeaux de lamas, de moutons, de mulets et de bœufs; il n'y a que près des villages que l'on trouve quelques arbres, pour la plupart des eucalyptus.

Urcos est le plus agréable village de la vallée;

il est dominé de montagnes très élevées et très pittoresques; un pont de fer est jeté sur la rivière, très large en cet endroit. C'est dans le petit lac au nord de la ville que la légende dit que fut jetée la chaîne d'or jadis tendue autour de la grande place de Cuzco. Urcos est à 3,168 mètres d'altitude.

Cuzco, l'ancienne cité du Soleil, capitale historique du Pérou, a aujourd'hui 20,000 habitants.

La sombre Cuzco, où domine par le nombre la race conquise, est bien différente de Lima, la ville espagnole. Elle est bâtie sur les ruines de la capitale des Incas; l'église des conquérants s'élève sur l'emplacement de l'auguste temple du Soleil. Nulle part les souvenirs ne sont aussi nombreux pour rappeler aux Qquichuas leurs traditions, et il semble aussi que nulle part au Pérou les Indiens ne soient plus taciturnes.

Ces Qquichuas, qui habitaient le Pérou à l'arrivée de l'aventurier Pizarro, avaient sur leur origine des légendes variées. Les rois incas avaient réuni sous leur domination des tribus très diverses; de là la diversité des légendes qui furent recueillies par les historiens espagnols. Ces légendes, qui parlent de deux créations successives, de la destruction des hommes par suite de leur désobéissance, d'un déluge universel, puis

de législateurs venus pour conduire les peuples, ont une analogie frappante avec celles de l'ancien continent. Les monuments cyclopéens du Pérou, comme ceux du Mexique, rappellent, avec moins d'importance, ceux de l'Égypte. Enfin, la race actuelle a beaucoup de ressemblance avec la race hindoue, et quelques tribus, ne parlant pas le qquichua, comme les tribus sauvages des Chunchos, ont les yeux obliques et les pommettes saillantes de la race jaune. Ces analogies semblent établir qu'il y a eu communication entre le nouveau monde et l'Asie, ce foyer de toute lumière, ce berceau de la civilisation du monde, communication qui ne peut être admise que par le nord.

Betanços rapporte la tradition suivante, recueillie de la bouche des Indiens de la Cordillère : dans les temps les plus reculés, le monde était dans les ténèbres. Le dieu Viracocha (ce nom a une physionomie sanscrite frappante), sorti d'un lac de Coya-suyu, se rendit dans la province de Tyahuanaco et créa le soleil; il fit le jour et la nuit; il créa les planètes et les étoiles. Ses compagnons lui ayant désobéi, il les changea en pierres. Il forma ensuite une deuxième race humaine : en animant les pierres de son souffle, il donna naissance à des hommes, à des femmes et à des

enfants. Viracocha étant arrivé à un lieu appelé Cacha, à 18 lieues de l'endroit où fut plus tard Cuzco, des hommes, qu'il créa des pierres de la montagne, se jetèrent sur lui pour le tuer, mais Viracocha fit tomber sur la Cordillère une pluie de feu. Les Indiens effrayés se prosternèrent devant leur dieu, qui, voyant leur repentir, prit une baguette et la passa sur la flamme, qui s'éteignit. Il dit alors aux Indiens : « Je suis le Seigneur votre Dieu; c'est moi qui ai créé le soleil et les étoiles. » En mémoire de cette apparition, les Indiens élevèrent à cet endroit même une huaca ou maison sacrée. Viracocha, se rapprochant de Cuzco, arriva dans un lieu appelé aujourd'hui Urcos, où les Indiens vinrent l'adorer. Dans la suite, ils construisirent dans ce lieu une huaca et y placèrent l'image en or de Viracocha sur un banc également en or massif. Lorsque le dieu fut arrivé dans la vallée célèbre où devait s'élever la capitale du Pérou, il désigna un chef pour commander à toute la contrée. Ce lieu fut appelé Cosco, et plus tard Cuzco. De ce chef est sortie la race des Incas, fils du Soleil. De là, Viracocha se rendit dans le pays baigné par la mer; il s'avança sur les flots, où il marchait comme sur la terre ferme, et disparut à l'horizon.

Une autre tradition rapporte qu'au commencement un personnage appelé Con, sans os, ni nerfs, ni membres, fils du Soleil et léger comme l'air, remplit la terre d'habitants et les combla de tous les biens imaginables, mais qu'ayant été mécontent d'eux il les priva de pluie. C'est alors que toute la côte de la mer devint aride. Un autre fils du Soleil, plus puissant et meilleur que Con, vint des régions du midi : il s'appelait Pachacamac, ce qui signifie créateur du ciel et de la terre et source de toutes choses. Le premier acte des hommes créés par Pachacamac fut de lui élever un temple à l'entrée de la ville de Lurin, à 4 lieues de l'endroit où les Espagnols fondèrent la ville de Lima. Plus tard, les prêtres de ce temple rendirent des oracles. Tel est le récit de Gomara et de Levino Apolino sur l'origine des peuples du Pérou. Cette fiction est empruntée aux habitants de la côte qui adoraient Pachacamac.

Les deux traditions ci-dessus n'ont rien de contradictoire : elles appartenaient à deux peuples différents.

Ces religions différentes se fondirent en une seule quand les incas régnèrent sur ces divers peuples. C'est ainsi que sous Pachacutec, le neuvième inca, le culte de Ticci-Viracocha-Pacha-

camac fut institué. Le culte d'un Dieu, créateur du monde et principe de tout ce qui est bien, remplaça le culte du Soleil.

Les Qquichuas ne connaissaient pas l'écriture ; pour aider leur mémoire, ils représentaient des nombres et des idées simples à l'aide de « quippus », nœuds de couleurs, combinés sur des cordelettes. L'absence de documents écrits rend la tâche des historiens fort difficile.

Parmi les historiens des Incas, c'est à Garsilaso que l'on doit accorder le plus de confiance. Issu, par sa mère, de la race royale de Cuzco, il a passé sa jeunesse au Pérou, à l'époque qui a suivi la conquête, et c'est de la bouche de ses parents maternels qu'il a recueilli ce qu'il a écrit sur l'histoire de sa famille et sur les usages civils et religieux de sa patrie.

L'époque de Manco-Ccapac, le premier inca, peut être considérée comme l'âge héroïque de l'histoire du Pérou. Environ quatre cents ans avant l'arrivée des Espagnols, Manco-Ccapac, fils du Soleil, enseigna aux hommes l'art de cultiver la terre, de fabriquer des instruments et des armes et de tisser des étoffes. Il fonda Cuzco et de nombreux villages autour de la capitale, et fit d'importantes conquêtes. Il prit pour compagne sa sœur

Colla-Mama, et ce fut une règle, pour tous les incas, de prendre leur sœur aînée pour femme.

Selon Garcilaso, treize incas gouvernèrent successivement le Pérou, après Manco-Ccapac, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Le troisième inca, Lloqqué-Yupanqui, fut un conquérant, et également son successeur, Mayta-Ccapac. Celui-ci s'empara de la province de Tyahuanaco, où il trouva des monuments fort anciens, et il soumit les contrées voisines du lac Titicaca.

Ccapac-Yupanqui, le cinquième inca, soumit les Qquichuas, et leur langue, adoptée ensuite par les vainqueurs, est celle qui est encore aujourd'hui parlée par tous les Indiens du Pérou, sauf les sauvages de la montaña. Sous Yahuar-Huacac, l'empire fut envahi par les peuplades révoltées des provinces de Chincha-Suyu, c'est-à-dire du nord. Mais le jeune prince Viracocha sauva l'empire en infligeant aux révoltés une sanglante défaite sur le champ de bataille de Yahuar-Pampa (le champ du sang. Viracocha, avant de mourir, annonça qu'il arriverait au Pérou une race d'hommes barbus qui tireraient les Indiens de leur ignorance.

Cette croyance en la venue d'hommes barbus explique peut-être la facilité de la conquête par les

Espagnols, et aussi le respect que les Indiens ont toujours eu pour les Européens.

C'est sous le règne de *Pachacutec*, neuvième inca, que les Yuncas, habitants des terres chaudes, qui adoraient le grand *Pachacamac*, furent soumis aux Incas; les deux cultes se confondirent, mais le culte d'un pur esprit remplaça bientôt, au Pérou, le culte du Soleil.

Son successeur, Yupanqui, entreprit une campagne contre les Chunchos, qui habitent les confins de la plaine de Sacramento. Ils se peignent le visage et portent sur la tête des plumes de perroquet. Ils acceptèrent le joug de l'inca et lui envoyèrent des présents. Ces Chunchos sont encore aujourd'hui la plus grande tribu sauvage du Pérou, et ce sont ceux qui ont les relations les plus pacifiques avec les blancs.

Yupanqui étendit sa domination sur le Chili jusqu'à la rivière Maule et sur le royaume de Quito. Avant la mort du douzième inca, Huayna-Ccapac, le royaume fut divisé entre ses deux fils : *Huascar* gouverna sur Cuzco et *Atahualpa* fut roi de Quito.

Huayna-Ccapac était à *Tumibamba*, patrie d'Atahualpa, lorsqu'il apprit que des hommes barbus, portés sur le dos de l'Océan, dans des maisons de

bois, et armés de la foudre, avaient été vus sur la côte. Il fit faire des sacrifices au Soleil et consulta les oracles, mais les réponses furent confuses et contradictoires.

Avant de mourir, l'inca ordonna que ses entrailles et son cœur fussent inhumés à Quito et que son corps fût transporté à Cuzco, et à sa mort il annonça que les hommes blancs deviendraient les maîtres du pays; il ordonna à ses fils de leur obéir comme aux envoyés du grand Viracocha. Cette prophétie, rapportée par les historiens, semble d'autant mieux fondée que Huascar inca se conforma, en effet, aux volontés de son père et fit abandon du royaume de Quito. Atahualpa, qui gouvernait à Quito, ne voulant pas exécuter les ordres de son frère aîné, une lutte s'engagea entre les deux frères, dans laquelle Huascar fut vaincu et fait prisonnier à la bataille de Quipaypan, puis assassiné.

La même année, Francisco Pizarro arrivait à Cajamarca et faisait subir le même sort à Atahualpa.

L'organisation du Pérou sous les incas est, au point de vue sociologique, excessivement curieuse; c'était un socialisme d'État, sous le pouvoir absolu de l'inca, fils du Soleil, représentant de la

des descendants d'Incas ; une seule celle soulevée par Tupac-Amaru, mit le pouvoir des Espagnols en danger ; mais, après l'exécution de ce chef, les Indiens, sans énergie par eux-mêmes, rentrèrent dans l'obéissance.

L'Indien de la Cordillère, tel que nous le trouvons aujourd'hui, est d'une physionomie assez agréable. Sa taille est moyenne. Il est bien proportionné et robuste. Je n'ai jamais rencontré d'Indiens obèses ou seulement d'un embonpoint très marqué. Le visage est ovale avec le nez droit ou légèrement aquilin, assez fort ; la bouche grande, les pommettes sensiblement bombées et la peau lisse, brillante et cuivrée. C'est surtout un intrépide marcheur, et cela n'a rien de surprenant, dans un pays où les transports se faisaient principalement à dos d'homme et se font encore ainsi dans beaucoup de lieux. Les cargadores (ou qquepires en qquichua) portent 35 kilogrammes, et souvent 45, pendant dix et douze jours, en faisant des étapes de 40 kilomètres dans de fort mauvais chemins, avec, le plus souvent, une très maigre nourriture.

Le costume actuel se compose d'une veste courte de laine, d'un pantalon, descendant un peu au-dessous du genou, et du poncho en laine.

Ce poncho, sorte de couverture formée de deux lés d'étoffes cousus dans leur longueur, en laissant au milieu une ouverture suffisante pour passer la tête, est la partie la plus essentielle du costume de l'Indien de la Cordillère. Le poncho est toujours de couleurs voyantes, avec des dessins assez remarquables, variant avec les districts; c'est le principal travail de tissage des femmes, et, étant donné le métier très rudimentaire dont elles font usage, il représente toujours une main-d'œuvre considérable; aussi l'Indien s'en sépare-t-il très difficilement, et il ne consent à le vendre que s'il peut le remplacer immédiatement.

Les dessins les plus simples sont formés de bandes étroites et de rayures, toutes dans le sens de la longueur.

A Urcos, les dessins sont généralement constitués par des figures géométriques, le plus souvent à angles droits; dans certains autres villages, comme à Marcapata, les dessins sont des combinaisons fort originales de polygones et de courbes très symétriquement disposés; dans ce dernier village surtout, le tissage est plus fin et les tons moins criards. Le rouge est toujours la couleur dominante de ces ponchos, et cette couleur égaye, avec beaucoup d'à-propos, le costume de l'Indien.

Les couleurs rouges, vertes, bleues et jaunes, qui teignent la laine, étaient autrefois tirées des végétaux; mais, aujourd'hui, les couleurs d'aniline, introduites par les Allemands, sont vendues jusque dans les villages les plus isolés. Pendu en sautoir par une tresse de laine, l'Indien porte sous le poncho le sac à coca, petite poche de 15 centimètres de long et 15 centimètres de large, décorée avec un soin tout particulier et terminée par des franges. C'est dans ce sac que l'Indien a sa provision journalière de coca, la précieuse feuille qui, autrefois, était réservée aux incas, et qui, depuis la conquête, est devenue d'un usage général.

L'Indien porte les cheveux longs, liés en queue, et il est coiffé d'un chapeau très plat, recouvert d'étoffe, ou simplement du bonnet de laine pointu, avec parements pour les oreilles; ce bonnet est des mêmes couleurs que le poncho et également agrémenté de dessins. Le cholo ou métis a les cheveux rasés à l'européenne.

La seule chaussure employée est le polco de cuir cru. Les polcos sont faits en coupant un morceau de cuir, non tanné, de la forme de la plante du pied, mais dépassant le pied d'environ 2 à 3 centimètres tout autour. On pratique des trous

TYPE QQUICHUA DE SICUANI

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

avec un couteau autour de ce morceau de cuir, et on passe dans ces trous une lanière en cuir, que l'on fixe autour du pied, en ramenant ainsi les bords du cuir à envelopper le pied de 3 centimètres tout autour. Le cuir, étant employé mouillé, épouse complètement la forme du pied et la conserve étant sec. Cette chaussure, très légère, est très convenable pour les longues marches que font les qquepires ; mais elle est très glissante en forêt, et, de plus, celui qui n'y est pas habitué souffre énormément dans les endroits pierreux, étant données la souplesse et le peu d'épaisseur du cuir.

Les Indiennes portent une petite veste de laine, ouverte sur la poitrine, et des robes de laine. Les jours de fêtes, elles ont pour habitude de prendre toutes les robes dont leur richesse dispose, et il semble qu'elles ont une crinoline ; ces robes sont de même longueur, mais chaque robe recouvrant fait un retrait sur celle recouverte, et le bas des robes fait des étages permettant de compter leur trousseau, les robes neuves étant à l'extérieur. Elles sont coiffées du chapeau plat et jettent sur leurs épaules un carré d'étoffe de laine d'environ 80 centimètres de côté, de même confection que les ponchos, retenu sous le cou par une

cuillère d'argent dont le manche, pointu, sert d'épingle.

Ces vêtements de laine sont également sains pour la Cordillère et pour les régions humides de la montaña; mais la malpropreté des Indiens en fait des nids à vermine.

Ces pacifiques populations de la Cordillère vénèrent leurs préfets et leurs curés, ou les maîtres des haciendas, comme jadis elles adoraient leurs incas. Par atavisme et par tradition, les Qquichuas obéissent aux autorités avec une confiance absolue, et ils sont restés indifférents aux libertés individuelles que la république leur accorde. Ils n'ont aucune aspiration pour acquérir une propriété foncière; le vol est inconnu parmi les Indiens de pure race, et on peut confier sans crainte d'importantes sommes d'argent à des cargadores ou propios (porteurs ou facteurs). Avant l'arrivée des Espagnols, les Qquichuas se saluaient par ces mots : « Ama sua, » (Tu ne voleras point), et l'on répondait : « Ama qualla » ou : « Ama thella, » (Tu ne mentiras point) ou (Tu ne resteras point oisif). Aujourd'hui, ils disent : « Ave Maria purissima, » et l'on répond : « Sin peccado concebida. » Il est regrettable que l'on n'ait pas conservé la première forme pour les préserver contre

les tentations que leur donnent certains civilisés.

La plupart des fêtes catholiques dans les villages se sont greffées sur des fêtes païennes dont elles ont conservé les formes et les cérémonies. Dans les grandes haciendas, le propriétaire partage, chaque année, les terres de son domaine pour la culture, désignant ce qui doit être travaillé par chaque famille, comme au temps des incas, et ce partage donne lieu à une grande fête indienne. L'Indien laisse toujours sa porte ouverte à l'étranger; on voit bien qu'à l'égard des blancs ce n'est pas par coutume d'hospitalité, car il met peu d'empressement à les recevoir, et encore moins à leur vendre des vivres, répondant presque invariablement à toutes leurs demandes : « Managancho » (Il n'y en a pas); mais il est évident qu'il ne croit pas pouvoir se permettre de leur fermer sa porte. Peu d'Indiens connaissent le maniement des armes à feu, les armes de guerre étant, d'ailleurs, prohibées dans tout le Pérou. Cependant, l'armée péruvienne est composée d'Indiens enrôlés par les préfets. Les enrôlements des soldats se font le plus souvent par la force; les Indiens sont arrachés à leur foyers, à leurs femmes et à leurs enfants, et dirigés sur

Lima, pour être dressés au service militaire; mais le résultat extraordinaire est que la plupart des Indiens qui ne meurent pas de nostalgie dans les premiers mois ne veulent plus ensuite retourner dans leurs familles et préfèrent avoir leur pain assuré au régiment; ils font d'excellents soldats, et ils sont sans pitié pour enrôler, à l'occasion, de nouvelles recrues. Cette façon d'obtenir des soldats fait qu'aux époques de troubles les villages se dépeuplent à l'arrivée des régiments. Le manque de cohésion de l'armée ainsi improvisée a été une des causes d'infériorité du Pérou dans sa dernière guerre avec le Chili.

Si le travail obligatoire dans les mines et les répartimientos ou achats obligatoires de consommation ont été abolis, les impôts, même sous la république, sont encore perçus d'une façon très inégale, et souvent très injuste, par les gobernadores, pour le préfet; et l'Indien, voyant prélever arbitrairement sur son maigre troupeau, son seul avoir, trouve inutile d'augmenter son troupeau, car il lui serait prélevé d'autant plus, et il n'a aucun goût pour produire au delà du strict nécessaire pour sa nourriture. L'argent d'un salaire ne peut lui être d'autre utilité que de s'enivrer d'un peu d'aguardiente (eau-de-vie de

canne) un jour de fête; aussi il ne cherche pas à gagner de l'argent et la main-d'œuvre est assez difficile à obtenir; seul, le cholo ou métis est d'autant plus apte au travail libre et au commerce qu'il a plus de sang européen; lui seul est artisan et peut fournir une main-d'œuvre intelligente et animée de bonne volonté.

CHAPITRE III

LE PÉROU ORIENTAL

DE LA SIERRA A LA MONTAÑA

La montaña. — Difficultés des communications dans la montaña. — Expédition du dixième inca contre les Chunchos. — Les anciennes explorations. — Les explorations nouvelles. — La gomme élastique. — Le bassin du Madeira. — L'Inambary, le Paucartambo et le Marcapata. — Les explorations récentes dans la vallée du Marcapata. — Les arriéros et les transports dans la sierra. — Les sentiers muletiers aboutissant à Marcapata. — Provisions nécessaires à une exploration. — Départ de Quiquijana. — Les grandes haciendas de Palca et de Lauramarca. — Le servage. — Le col du Piruayany. — Du Piruayany à Marcapata. — Le village de Marcapata. — Fêtes religieuses indiennes.

La montaña ou région des forêts du versant oriental de la deuxième chaîne de Cordillères est encore en grande partie inexplorée, et la colonisation, dans cette région, se borne aujourd'hui à quelques cultures de canne à sucre établies aux points les plus accessibles dans les nombreuses vallées des affluents de l'Amazone. A l'altitude de 1,800 mètres environ, cette culture peut, en effet,

commencer, et ces fincas, la plupart propriétés d'étrangers, fournissent le rhum aux villages de la Cordillère les plus rapprochés. Quant aux Qquichuas de la Cordillère, aucun n'ose entreprendre la culture dans la véritable région chaude et tous redoutent avec terreur les sauvages de la montaña. Pourtant, déjà sous le règne du dixième inca, Yupanqui, les *Chunchos*, peuplades qui habitent les plaines de la montaña, avaient été asservis et acceptaient le joug de l'inca; mais il y a tout lieu de croire que la domination des incas n'a jamais été très effective dans cette région parce qu'aucune des peuplades qui l'habitent ne parle qquichua. Sous la domination espagnole, des missions s'établirent dans la plupart des vallées du versant oriental; mais les groupements d'Indiens chunchos qui se formèrent furent détruits par la variole; dans la province de Carabaya, les Indiens bravos triomphèrent des Espagnols et détruisirent les missions qui s'étaient établies sur leur territoire. Aujourd'hui une pénétration lente se fait dans la montaña, mais la difficulté d'entretien des sentiers dans cette région, coupée d'innombrables torrents, rend la colonisation très difficile, et beaucoup de ces fincas sont successivement abandonnées et reprises.

La recherche de l'or et surtout la recherche de la gomme élastique ont donné lieu à des explorations récentes dans la montaña. A part l'Urubamba, dont tout le cours est connu, le Madré de Dios a été descendu par d'importants patrons seringueiros d'Iquitos. Vaca Dias et Fiscarral, remontant un affluent de droite de l'Urubamba, purent passer au rio Manu, affluent du Madré de Dios, en traversant une colline de partage des eaux ne demandant que quatre heures de marche par le sentier dit de Fiscarral. L'explorateur français Veillerobe (mort depuis de la fièvre jaune à Manaos) descendit également le Madré de Dios jusqu'au Béni. Enfin, dans la vallée du Marcapata, deux explorations nous ont précédés. En 1897, la compagnie allemande Kosmos, voulant essayer d'atteindre une région gommifère par une vallée accessible de Sicuani, fit faire une exploration dans la vallée du Marcapata, que l'on suppose se jeter dans l'Inambary, affluent du Madré de Dios appartenant au bassin du Madeira. J'ai eu l'avantage de voir l'explorateur allemand qui avait dirigé cette tentative, et il me représenta une entreprise de ce côté comme excessivement difficile. La forêt de la vallée du Marcapata est constituée en partie par des arbustes et bambous épineux sur une grande

largeur des rives de la rivière; l'exploration perdit plusieurs mois à se frayer un chemin dans les taillis sans pouvoir atteindre de très hautes futaies, pouvant faire espérer une région à gomme. L'humidité détériora les vivres et les vêtements des explorateurs; des ulcérations très communes dans ces régions se déclarèrent sur les hommes, et le chef de l'exploration lui-même fut particulièrement éprouvé par une ulcération cancéreuse qui lui enleva le cartilage du nez, et qui n'a pu encore être guérie aujourd'hui; enfin, pour combler tous ces maux, les qquepires qquichuas pris dans le village de Marcapata désertèrent, et les explorateurs souffrirent de toutes sortes de privations pour regagner les endroits habités. Si j'en avais cru cet explorateur, notre exploration eût été mieux dirigée par la vallée du Paucartambo, où un sentier a été conduit beaucoup plus avant.

L'autre exploration dans la vallée du Marcapata a été faite l'année précédente par deux Français : MM. Delvallé et de Lautreppe. Ces explorateurs avaient, pour diriger les qquepires, un Péruvien, señor Luis Robledo, parlant le qquichua et très énergique, mais les cargadores n'en désertèrent pas moins. Cependant, le but de l'exploration, qui était la recherche de sables aurifères, fut atteint,

et aujourd'hui une compagnie se forme pour exploiter les lavadéros du Chunta Punco dont ces messieurs ont pris concession.

Il faut avoir vu ces forêts épaisses des terres crevassées du versant oriental andin pour se rendre compte des difficultés d'une exploration comme celle que nous allons décrire. Sur le continent africain, il y a des voies de communication établies par les indigènes, et l'on peut renouveler les porteurs ou s'approvisionner dans des villages; ici, 5 kilomètres de sentier en forêt nécessitent deux ou trois jours de travail avec des hommes habiles à manier le machete, et comme on ne peut travailler plus de deux à la fois à un sentier, pendant ce travail les qquepires ou porteurs de charges épuisent les vivres. Quant aux villages des tribus sauvages, ils sont trop rares et difficiles à découvrir pour que l'on puisse compter en tirer profit.

A mesure que l'on s'éloigne de la Cordillère, la forêt est plus pénétrable, les torrents deviennent des rivières navigables ou qui peuvent tout au moins se franchir en radeau; mais les difficultés restent tellement grandes que ce gigantesque bassin de l'Amazone serait encore complètement inconnu, n'était la navigabilité de ses fleuves.

Il ne faut pas s'étonner de la lenteur de la colonisation dans ces régions, car les communications sont très difficiles à établir d'une façon durable. Les chemins descendant ces vallées sont coupés par des torrents tributaires et les ponts détruits périodiquement par des crues énormes et subites; les rivières, ayant des pentes très fortes, se déplacent d'ailleurs constamment; enfin en forêt les chemins se referment par la puissance de la végétation, les arbres qui tombent et les grosses lianes qui se déplacent. Quant à l'incendie, il n'a aucune prise sur la forêt amazonienne, et ce n'est pas une petite difficulté que d'y allumer un feu de campement; c'est, d'ailleurs, cette résistance à l'incendie qui explique cette forêt immense unique au monde, s'étendant sans interruption depuis les Andes jusqu'à la mer.

Il ne faut pas moins que la fièvre de la gomme élastique pour faire tenter des pénétrations plus avant malgré ces difficultés.

C'est à Quiquijana que nous réunîmes les vivres et le matériel nécessaires à notre expédition.

En raison des grandes difficultés du transport, j'avais refusé l'offre de trente soldats réguliers qui m'avait été faite, parce que la sécurité que ces hommes armés me donnaient contre la tribu hos-

tile des Huachiparis n'était pas assez efficace pour balancer les inconvénients du surcroît considérable de vivres et, par conséquent, de qquepires qu'ils auraient réclamé.

Je m'assurai, pour préparer l'engagement des mulets et des qquepires, les services du guide de la mission Delvallé-de Lautreppe, señor Luis Robledo. A part celui-ci, notre personnel se composait de : Colparte et Morales, deux métis péruviens de la vallée de l'Urubamba (ces deux hommes, qui avaient constamment vécu en forêt, furent la principale force de notre expédition); V..., un Allemand qui avait été jebero (1) ou récolteur de gomme sur le Béni; Rollet, un Français, charpentier; Antigone et Gomez, deux métis du littoral; Pedro, un métis nègre.

Nous verrons dans la suite que, seuls, Colparte et Morales nous accompagnèrent toute la durée de l'exploration.

Nos vivres, au départ de Quiquijana, se composaient de conserves sèches et de corned-beef; le matériel consistait en outils pour la confection de radeaux, en cordages et effets d'habillement. Nous

(1) De *jebe*, caoutchouc ; ici particulièrement le caoutchouc provenant de l'hevea.

avions, comme armes, six winchesters que nous avions pu obtenir non sans difficulté (étant donné l'état de révolution où se trouvait le Pérou) avec une autorisation spéciale du ministre de Gobierno.

De Quiquijana pour aller à la vallée du Marcapata, il faut franchir la deuxième chaîne des Andes. Il y a deux sentiers muletiers aboutissant à Marcapata ; l'un de ces sentiers part de Sicuani, l'autre, de Quiquijana ; ce dernier sentier a, d'ailleurs, une bifurcation sur Urcos. Nous avions choisi Quiquijana comme point de départ parce que c'est dans ce lieu qu'il était le plus facile de nous procurer des mulets.

Le prix des transports de Quiquijana au port de Mollendo se décompose comme suit :

Chemin de fer P. V., de Sicuani à Mollendo, 17 fr. 60 les 100 kilos. — Voiture-wagon, de Quiquijana à Sicuani, 5 fr. 60 les 100 kilos.

Le transport de Mollendo au Havre coûte 100 francs la tonne par la Compagnie allemande Kosmos.

Dans la sierra, les transports se font à dos de mulet ou à dos de lama. Le mulet, dans les chemins difficiles de la sierra, porte 70 à 80 kilos (1).

(1) Il porterait beaucoup plus, mais il n'y a pas de relais et la même bête fait sept à huit jours, et souvent plus, de voyage,

Les charges sont serrées par ballots de 35 à 40 kilos dans des filets en lanières de cuir, et deux de ces ballots font la charge d'un mulet, sur lequel on les retient par des sangles, le dos étant préservé simplement par les caroñas, peaux de mouton brutes avec leur laine. Par les chemins muletiers fréquentés, les transports sont relativement bon marché avec les mulets et lamas; c'est ce qui explique pourquoi les produits ne craignant pas trop le voyage sont encore transportés ainsi entre Aréquipa et Cuzco, en concurrence avec le chemin de fer et la caretera. Pour nos transports entre Quiquijana et Marcapata, nous acceptâmes un prix à forfait de 3 soles les 6 arrobas (arroba de 11 kil.). Le lama porte 26 kilos seulement, et son chargement nécessite des colis de 13 kilos seulement. Un troupeau de douze lamas peut transporter 312 kilos au prix de 2 soles 40 (1) les 100 kilomètres environ, mais ce mode de transport est deux fois plus lent, le lama prenant sa nourriture pendant sa marche.

Un propio (porteur de missive) est payé 2 soles

prenant sa nourriture la nuit sur les maigres pâturages de la montagne. Les sentiers sont aussi très mauvais et souvent à peine tracés.

(1) Le sol vaut 2 fr. 50.

CARAVANE DE LAMAS DANS LA CORDILLÈRE

LIBRARY
LIBRARY PATRONS
EDUCATION YOUNG ADULTS

de Quiquijana à Cuzco et 2 soles de Quiquijana à Marcapata.

Un cargador ou qquepire (porteur de charge) porte 30 kilos. Ces divers modes de transport, qu'une exploration a à employer successivement, mettent dans l'obligation d'avoir des colis de forme et de poids appropriés, et il est nécessaire que les colis se prêtent à la modification de forme et de poids pour que l'on passe d'un mode de transport à un autre. Étant donnée l'humidité excessive de la montaña, les conserves sèches doivent se mettre dans des boîtes de fer-blanc, et les boîtes doivent être réunies par ballots sous une étoffe caoutchoutée; cette précaution est absolument de rigueur pour le sel et le sucre, et un explorateur doit veiller tout particulièrement à s'assurer une quantité suffisante de ces deux denrées éminemment importantes. Pour les Indiens d'une expédition, le maïs, le chalona (mouton sec), la cecina (bœuf salé) et le chuno (pomme de terre gelée et séchée) constituent les aliments essentiels. Le maïs est transporté en grains, et il est écrasé avant l'emploi sur une pierre plate pour faire la bouillie de maïs; on le fait cuire également à l'eau sans l'écraser : c'est le mote. Le plus grand soin doit être apporté pour préserver le

grain de l'humidité, qui le ferait germer; on peut, au préalable, le passer au four, mais alors le goût de la bouillie est moins agréable. Le chuno, étant un produit absolument sec et très léger, est très utile dans une exploration, mais il serait désirable qu'il fût comprimé pour en diminuer le volume. Le mouton sec ou chalona demande beaucoup de soins en forêt; il est nécessaire de le suspendre à la fumée toutes les fois que c'est possible, pour le tenir à l'abri des moisissures; la viande salée et séchée est d'une conservation encore plus difficile que le chalona. On ne doit pas négliger, dans une exploration, les engins nécessaires pour la chasse et la pêche, c'est le seul moyen d'économiser ses vivres tout en obtenant une nourriture saine et agréable. Quelques fusils de chasse et du plomb à canard sont obligatoires pour les poules sauvages, les dindons et les singes, et pour ce qui concerne la pêche, la dynamite est l'engin indispensable.

Sous les régions humides et chaudes de la montaña, les vêtements qui conviennent le mieux sont les vêtements de laine, mais d'une étoffe de laine tissée grossièrement et très perméable à l'air, comme les tissus grossiers faits dans la Cordillère. Des bas de laine sont surtout hygiéniques. Les

chaussures devront avoir quelques chevilles pour empêcher de glisser sur les feuilles, ne pas être trop lourdes de semelles, mais surtout cousues solidement. Les vêtements imperméables d'Europe tiennent trop chaud et sont trop encombrants pour être employés; c'est tout au plus si l'on peut user d'une mante légère pour les épaules; d'ailleurs, on a tellement de rivières à passer à gué que l'on doit compter avoir les jambes constamment mouillées, et c'est pour cela que les bas de laine et pantalons de laine sont nécessaires. Il ne faut pas oublier que les allumettes à phosphore sont les seules sur lesquelles on doive compter, et elles doivent être conservées dans des petits tubes de verre hermétiquement bouchés. Les cartouches à douille en carton pour armes de chasse sont complètement à rejeter, l'humidité les gonfle; les douilles métalliques seules sont pratiques et gardent leur forme. Quant au couchage, c'est le hamac avec une bonne couverture de laine rasée qui seul convient (1); les lits portatifs se rompent aux articulations par la rouille et sont trop lourds. Pour les abris, les tentes de campement peuvent être utilisées, ou mieux de simples toiles imper-

(1) On ne trouve pas de hamacs dans la Cordillère, alors qu'en Amazonie ils sont universellement répandus.

méables; mais ces toiles se détériorent très vite à l'humidité, et, avec des hommes exercés, on a plus vite fait d'installer chaque soir un abri de palmier, qui est plus sain et plus agréable.

Dans les provisions doivent figurer une ou deux peaux pour faire des polcos pour les hommes habitués à cette sorte de chaussures.

Toutes nos provisions de produits européens étaient réunies à Quiquijana. Quant aux produits du pays, nous les fîmes préparer dans les haciendas qui se trouvaient sur notre route, — entre Quiquijana et Marcapata, — la coca pour les Indiens venant de Cuzco.

Il faut tabler sur les dépenses suivantes par Indien cargador :

Viande sèche.....	0 kil. 400.
Maïs ou chuno.....	0 kil. 700.
Eau-de-vie.....	Une copite (pas journalièrement).
Coca.....	Une forte poignée.
Sel.....	0 kil. 080.

Le chuno se vend 8 à 10 soles les 115 kilos; le maïs, 6 soles les 115 kilos; les pommes de terre fraîches, un sol les 30 kilos; un mouton sec, 1 sol 60 la pièce; le bœuf salé, 4 soles l'arroba; le sel, 3 soles les 46 kilos; la chancaca ou sucre brut,

0 fr. 50 les 0 kil. 630, et la coca, 8 soles l'arroba (1).

Il peut être utile de dire que la livre péruvienne d'or est très rare à Cuzco et dans les villages de la sierra, et que les Indiens n'aiment pas à être payés en or et demandent le sol d'argent; il y a donc nécessité à avoir de la monnaie d'argent. A Lima, la livre anglaise et la livre péruvienne or valent en moyenne 10 soles 20 centavos en argent; le dollar or a un cours légèrement plus élevé en proportion. Il y a donc présentement avantage à introduire l'or américain plutôt que toute autre monnaie.

Pour se procurer des mulets, le mieux est de s'adresser au gobernador, qui, contre une légère gratification, use, au besoin, de pression pour avoir des arriéros (muletiers); malheureusement, la mauvaise foi a été tellement fréquente que l'on est souvent obligé de payer d'avance, ce qui n'est pas sans inconvénient.

Le 30 septembre, nous quittions Quiquijana avec vingt-quatre mulets chargés et des mulets de selle. A 9 heures, nous commencions l'esca-

(1) Un quintal de 4 arrobas pèse 46 kilos; l'arroba de 25 livres, 11 kil. 500.

Pour la mesure des étoffes, on emploie, dans la Cordillère, la vara de 836 millimètres. (Ce sont les vieilles mesures de Castille.)

lade de la montagne presque à pic bordant la vallée au nord de Quiquijana, puis coupions une petite vallée tributaire en traversant le rio de Quiquijana, et nous reprenions l'ascension par des espèces d'escaliers taillés dans le roc. L'ascension est extraordinairement rapide, et jamais une route carrossable ne pourrait s'établir suivant cette voie; par contre, des câbles transporteurs auraient de nombreuses applications très pratiques d'exécution, sinon productives, pour faire communiquer Quiquijana avec le sommet des plateaux des Andes de la Cordillère orientale. A une heure du soir, nous courions sur de larges pentes de moins en moins inclinées et passions le col amenant sur les plateaux; le baromètre indique, au passage du col, 4,650 mètres.

Au tournant du défilé, un troupeau d'une douzaine de vigognes sauvages se laissa approcher à portée de fusil; le chef de bande s'arrêta quelques secondes, indécis devant notre caravane, puis les agiles animaux filèrent comme des flèches sur les crêtes du nord-ouest.

A la tombée de la nuit, nous arrivions à la ferme ou hacienda de Palca. Le propriétaire de l'hacienda était absent, mais nous obtînmes d'un Indien un abri pour la nuit.

Le 1er octobre, nous laissons la ferme de Palca à 8 heures du matin, et nous arrivions, après avoir traversé une grande plaine à herbe très courte, à la grande hacienda de Lauramarca, la plus grande hacienda de la région.

Nous y fûmes reçus avec beaucoup de cordialité par son propriétaire, le Dr Julian Saldivar, un tout jeune homme. Ses ancêtres, d'origine espagnole, ont acquis, à l'époque de la conquête, un domaine de près de mille kilomètres carrés, s'étendant depuis Lauramarca jusqu'à Thio dans la vallée du Marcapata, et comprenant les massifs de l'Ocongate et de l'Ausangate.

Les bâtiments qui composent la ferme de Lauramarca sont composés du bâtiment du maître et de la chapelle formant un seul corps carré avec cour intérieure; une seule porte voûtée amène à cette cour intérieure, et toutes les portes des appartements débouchent sur un balcon entourant la cour intérieure, sur laquelle il est surélevé de quelques marches. Cette construction date du temps de l'occupation espagnole, mais elle n'a rien de très solide, si ce n'est pour l'épaisseur excessive des murailles, car la pierre fait presque totalement défaut et les murs sont en terre battue.

Autour du bâtiment principal sont alignées,

sous forme d'une ligne d'enceinte formant un carré, les habitations basses des familles indiennes dépendant directement de la ferme comme domestiques ou travailleurs des terres environnantes; toutes ces habitations ouvrent sur la vaste cour carrée dont le bâtiment du maître occupe le centre, et une seule porte débouche de cette cour dans la campagne.

La ferme est au milieu d'une vaste plaine mamelonnée et écorchée de torrents roulant dans des ravins profonds avec, pour enceinte, les pics neigeux des massifs de l'Ausangate et de l'Ocongate.

Plusieurs échantillons d'or et d'argent m'ont été montrés à la ferme, et la richesse minière de ce vaste territoire doit être très importante; mais aucun prospect sérieux n'a été fait.

Sur le territoire de ces grandes haciendas, comme Palca et Lauramarca, l'ancienne organisation communiste, réglementée par l'autorité absolue d'un chef, s'est encore conservée. A un de mes passages à Lauramarca, j'ai assisté à la fête du partage des terres, probablement comme elle se pratiquait du temps des incas. Les principaux parmi les Indiens, ou curacas, armés de leurs grosses cannes à pommeau d'argent, se pré-

LA FÊTE DU PARTAGE DES TERRES A LAURAMARCA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

sentèrent à la demeure du maître, accompagnés d'Indiens habillés de blanc jouant de la flûte et du tambour. Deux des Indiens avaient des corbeilles de fleurs effeuillées, dont ils vinrent avec respect distribuer des poignées de feuilles sur le chapeau du maître, puis sur le mien. Cette cérémonie fut suivie d'une danse de caractère par des Indiens en poncho blanc, coiffés d'un chapeau orné de bouquets de roseaux. Ces danses très originales sont pacifiques, mais n'ont rien de gracieux. Le maître monta ensuite à cheval pour se rendre sur les terres à culture et désigner, comme au temps des incas, celles dont les récoltes devaient lui revenir, puis le lot destiné à chacun suivant l'importance de sa famille. On peut être à bon droit émerveillé de la puissance que pourrait avoir encore aujourd'hui, sur le territoire de ces grandes haciendas, le seigneur vénéré qui se révélerait pour le véritable descendant des incas parmi ces dociles Qquichuas; et j'avoue que je regrettai de ne pas voir le jeune Sr Dr Saldivar avec quelque costume inca pour recevoir dignement les marques de soumission et de vénération de ses travailleurs; l'habit européen donnait un ton manquant de respect pour les religieuses traditions de ces braves gens.

C'est ici que les Qquichuas vivent le plus heureux, comme ils vivaient sous les incas. Ils ne sont pas sujets, comme dans les villages, aux prélèvements souvent injustes des gobernadores et des préfets, et, de même que sous les incas, ils ont les vivres et le couvert assurés sans dépenser aucune initiative. Le vol est inconnu sur le territoire des haciendas, et les serviteurs ne désirent pas être propriétaires.

L'élevage du mouton est une des principales ressources de l'hacienda de Lauramarca; le mouton est vendu sous forme de chalona ou mouton séché, et la laine est expédiée. Mais il est notable qu'il n'y a aucune sélection dans les races, la laine est de faible quantité, la tonte ne se fait que tous les deux ans. Les bœufs donnent un petit commerce de viande salée. L'élevage n'est pas fait rationnellement comme cela se pratique en Australie, et tout le bétail, en général, est de qualité inférieure.

L'irrigation des prairies est facile et bien établie, mais l'herbe est très courte; les cultures sont pourtant d'assez belle venue, mais les moyens étant rudimentaires et restreints et les Indiens très apathiques, la production est excessivement faible, comparée à ce qu'elle devrait être avec une main-

d'œuvre aussi nombreuse (l'hacienda comprend plusieurs milliers d'Indiens).

La température est assez douce, et il n'y a que dans les cols, à 5,000 mètres environ d'altitude, que la neige soit presque permanente; les plateaux de Lauramarca, d'une altitude moyenne de 4,000 mètres, ont rarement de la neige.

Sur ces hautes terres, le sentier muletier, à peine marqué d'ailleurs, est facile; le passage des torrents seul présente des difficultés à l'établissement d'une route dont l'entretien serait peu coûteux. Sur les deux torrents importants, naissance du rio Paucartambo, des ponts de lianes sont établis, mais ils ne permettent pas de passer une monture, et, après des pluies, il peut être très dangereux de traverser le torrent.

Ces ponts suspendus ou ponts-hamacs sont faits de gros câbles de lianes tressées dont les extrémités sont chargées d'un énorme tas de grosses pierres; les câbles de lianes sont doublés sous ces pierres pour éviter leur glissement.

Rien de durable n'a été fait dans cette vaste région pour exploiter avantageusement les richesses du sous-sol, et bien peu est fait pour le sol et l'élevage; cependant il fait bon, pour des Européens, vivre sur ces hauteurs, où un air sec et vif fouette

le sang. Jamais je n'avais senti autant le bonheur de vivre pour vivre comme en courant sur ces salutaires et calmes plateaux où partout la nature semble dormir, où l'eau des torrents, l'air et les pics neigeux sont sans tache, où l'on est libre, sans ennemis.

Le 1er, nous couchons à Rumichaca, une petite hutte indienne au bord d'un torrent, à peu de distance du lac Singrina. Nous achetons là, à un Indien, un mouton pour un sol (2 fr. 50). Wolff couche avec les moutons sous une hutte en terre. Je me suis installé sous une tente, mais aussi j'ai souffert énormément du froid : il fait au moins 10 degrés au-dessous de zéro.

2 *octobre*. — Le torrent est couvert de glace. Pour se réchauffer, Wolff commence de bonne heure à escalader la montagne; nous le retrouvons à 8 h. 30 au lac, où il a tué un canard.

A 10 heures, nous passons au col de Pirhuayany, entre des pics très élevés à neiges éternelles. Le col est à 4,900 mètres, d'après nos baromètres. Au point culminant du passage, il y a un tas de pierres surmonté d'une petite croix. C'est la survivance d'une vieille coutume de l'ancienne religion des Qquichuas, où les pierres étaient adorées ;

chaque Indien passant le col porte une pierre au point culminant.

De l'autre côté du col, une descente rapide et tortueuse se présente sur le bord de droite d'un profond précipice dans lequel coule le torrent de Pirhuayany. Nous sommes sur le versant oriental des Andes. Mais du défilé la vue est assez limitée, car les contreforts bordant la vallée qui s'ouvre devant nous ont des pics serrés et très élevés. Les vigognes sauvages sont en grand nombre sur les plateaux du col. Wolff a pu s'approcher d'un troupeau d'une quinzaine de têtes et tuer le colonel d'un coup de revolver. Les gracieux animaux sont pourtant très difficiles à approcher, et leur méfiance égale leur agilité.

Depuis Lauramarca, nous avons croisé plusieurs petites caravanes de lamas porteurs de charges et des troupeaux d'alpagas domestiques ; les alpagas ont un aspect drôle et comique avec leur épaisse toison; la tête, qu'enveloppe une laine très longue, ne fait qu'une balle floconneuse où l'on cherche inutilement les yeux et la bouche. La rotondité que leur donne leur toison les fait assez ressembler à distance à des ours.

A 11 heures, nous faisons halte sur la rive gauche du torrent dans un rancho abandonné, à

Palquilla. Nous trouvons déjà une végétation plus fournie que sur les hauts plateaux, mais les murs de la vallée ne sont encore couverts que de broussailles, qu'un incendie est en train de dévorer en ce moment. Le torrent, à cet endroit, ne débite pas plus de cinq litres par seconde. Le sentier se continue par des gradins taillés dans le roc. La descente en est assez dangereuse. A un moment nous apercevons, non sans inquiétude, au-dessous de nous un mulet épouvanté descendant avec sa selle sous le ventre, et nous trouvons un de nos hommes reprenant haleine d'une chute fort heureusement sans gravité, mais bien faite pour laisser quelque émotion quand on a le précipice en bordure.

Après avoir traversé la petite agglomération de Haillayou, nous arrivons au village de Marcapata à 2 h. 30.

Marcapata est à 3,280 mètres d'altitude et à 200 mètres au-dessus du torrent, sur la rive droite. Le village comprend environ deux cents maisons de chaume; les quelques blancs qui y vivent — une dizaine — parlent le qquichua et sont plutôt indiennisés. Les Indiens élèvent quelques têtes de bétail sur les montagnes environnantes : bœufs, lamas et moutons, et cultivent des

LA PLUS GRANDE RUE DE MARCAPATA, DIRECTION DU NORD-SUD

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

champs assez maigres de pommes de terre et de maïs. On peut se procurer au village quelques volailles, des fromages secs et quelquefois du pain, mais rarement ce dernier; c'est suffisant pour ne pas diminuer ses provisions, mais il ne faut pas compter s'y approvisionner. Étant données les fréquentes tentatives d'explorations parties de Marcapata et la mauvaise foi de beaucoup d'explorateurs, les Indiens y sont méfiants et mal disposés pour fournir leurs services, et le gobernador seul peut assurer un recrutement de qquepires. D'ailleurs, les Indiens de Marcapata sont aussi particulièrement de mauvaise foi, de mauvaise volonté pour les étrangers, et moins respectueux que dans les autres villages de la Cordillère.

L'industrie européenne est absolument nulle, bien entendu, à Marcapata, et l'industrie indigène se borne au tissage des ponchos par les femmes; les ponchos de Marcapata sont de tissage plus fin et ont des dessins plus remarquables que dans les autres villages du département.

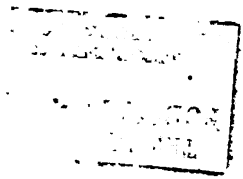
Comme logement, nous pûmes obtenir une dépendance de l'école publique. Combien misérables la dépendance et l'école elle-même, et combien misérable le professeur! Les deux notables du village sont : le gobernador, Manuel Urquizo,

un métis nègre, un homme énergique qui fait sa police avec un gourdin, et le curé, un métis indien. Pendant notre séjour, nous prîmes notre nourriture chez la veuve Rivas, une blanche avec quatre ou cinq enfants, ayant un petit magasin d'épicerie; notre ordinaire était plutôt simple : du maïs, du chuno et des cochons d'Inde grillés. Il y a dans le village un charpentier blanc, nommé Montevillé, un Autrichien. Il travaille plutôt pour les petites fincas ou chacras (1) de la vallée que pour le village.

Malheureusement pour notre mission, nous arrivions au moment d'une fête religieuse, et à aucun prix il n'était possible de se procurer immédiatement des cargadores; l'autorité même du gobernador était impuissante dans une pareille circonstance, et il fallait attendre la fin des huit jours consécutifs que durait la fête, huit jours pendant lesquels une musique de tambours et de fifres, d'une discordance et d'une monotonie à rendre enragé, fut entretenue par patrouilles pour parcourir les rues nuit et jour, pendant que la population s'enivrait de chicha et d'aguardiente. Les processions religieuses tinrent une large partie

(1) Petites fermes de cannes à sucre et de café.

UN JOUR DE FÊTE A MARCAPATA



du programme. Saint Joseph et la sainte Vierge étaient portés autour du village, ornés de lapins et de colombes immolés. Les Indiens étaient habillés de leurs plus beaux ponchos, et les Indiennes étaient gonflées d'un nombre considérable de robes.

CHAPITRE IV

DANS LA VALLÉE DU MARCAPATA

Chili-Chili. — Thio et les chacras de la vallée du Marcapata. — Les torrents. — Saniaca. — La dernière finca de la vallée. — Chunchos et Huachiparis. — Nos qquepires ou cargadores.

Le 4 octobre, je quitte Marcapata à 8 h. 30 avec des mules chargées, laissant Marc Wolff et Robledo à Marcapata organiser le convoi des porteurs qui devra me rejoindre en forêt. Nous descendons, par des séries d'escaliers, le sentier au nord du village, et, en une demi-heure, nous sommes au bord du torrent, à 250 mètres environ au-dessous. Nous passons sur la rive gauche sur un pont de branches assez mauvais, où il faut décharger les bêtes et les recharger après le passage; c'est, d'ailleurs, un travail que nous aurons à faire bien des fois dans les étapes suivantes. Sur la rive gauche, le sentier est frayé dans un fourré épais, et de chaque côté on ne pourrait pénétrer qu'avec un machete; après la Cordillère dénudée,

MÉTIER QQUICHUA A TISSER LES PONCHOS

LA PROCESSION PENDANT UNE FÊTE RELIGIEUSE A MARCAPATA

cette végétation fait vraiment plaisir à voir : les arbres sont petits, mais ils sont serrés et chargés de lianes de fougères et de choux rouges; on ne distingue plus les feuilles de certains arbres, elles sont dévorées par ces parasites. C'est partout une lutte implacable pour la lumière. Les ficus sont largement représentés; une variété donne une résine poisseuse, jaunâtre; il y a des sureaux identiques à ceux d'Europe, des lantanas aux fleurs rouges et jaunes, des mimosas, des daturas, un arbre à grandes feuilles, à tige creuse, appelé lanarlé par les Indiens; par places, des touffes d'une espèce de bambous à feuilles très étroites et le grand bambou ou canne de Guayaquil.

A 9 h. 30, nous passons devant une hutte habitée, puis nous nous rapprochons du torrent, et la montagne devient à pic sur notre rive, à 250 mètres au-dessus de nous. L'eau du rio est assez troublée par suite de pluies sur les hauteurs; le débit est d'environ 1,000 litres par seconde; la largeur est de 5 mètres. Nous passons devant un pont de branches pour piétons et traversons deux torrents; les parois de la vallée deviennent à pic à 300 mètres de hauteur de chaque côté. A 10 h. 20, le sentier que nous suivons est taillé dans le roc.

Nous montons à 40 mètres au-dessus du torrent, sur la falaise à pic, puis redescendons à son niveau. Le fond de la vallée est plus large et le sentier devient horizontal. A 10 h. 45, nous passons devant une chacrita (1), où il y a un blanc et un cholo, la cabane est entourée de pêchers en fleur. Après un petit torrent, nous arrivons à 11 heures à Charé, un village de quatorze maisons très espacées. Le terrain à culture au pied des roches a un kilomètre de long sur 200 mètres de large seulement; il y a des orangers, des pêchers, des tamariniers et des papayers; une dizaine de vaches paissent sur chaque rive.

En quittant Charé, le sentier monte à 30 mètres au-dessus du torrent, puis redescend sur un nouveau groupe de maisons : c'est Chili-Chili, la dernière agglomération. Nous nous arrêtons dans une hutte : ma croupière a cassé, et j'en profite pour faire la courte halte du déjeuner. Je réussis non sans peine à me procurer une demi-douzaine d'œufs dans le village. Je constate que le cholo que j'avais chargé du sucre pour la route l'a laissé à Marcapata, et c'est un contretemps assez désagréable, cela nous oblige à absorber le thé sans

(1) Diminutif de chacra, petite ferme agricole cultivant la canne à sucre et le café. Le propriétaire est appelé chacarero.

sucre; c'est la seule boisson dont nous disposions, bien entendu.

A une heure, nous quittons Chili-Chili, d'où le sentier monte à 50 mètres au-dessus du torrent, pour redescendre par de dangereux escaliers; j'ai sauté deux fois de mule, n'étant pas sûr de ma croupière et de ma selle; en bas, le sentier traverse une plage de sable dans le lit du torrent, qui a 500 mètres de large; le torrent lui-même a 15 mètres environ; on peut, de cette plage, communiquer à l'autre rive par une oroya formée d'un câble en laine de lama. — L'oroya est un système de transporteur très employé dans tout le Pérou sur les cours d'eau; il consiste en un câble de fil de fer, de chanvre, de cuir ou de poils de lama, qui est tendu d'une rive à l'autre entre des poteaux haubanés et calés par des pierres; on passe sur ce câble en s'attachant à la ceinture une fourche en bois que l'on fait glisser sur le câble, et on avance ainsi le ventre en l'air en s'aidant des pieds et des mains. — Sur de grandes portées, au delà de 30 mètres, ce moyen devient excessivement fatigant, car une partie du parcours s'effectue la tête en bas, et l'autre est aussi pénible par l'effort à donner pour la montée : l'emploi de l'oroya demande beau-

un travail demandant cinquante Indiens pendant six mois; l'entretien serait assez facile, à part la plage dangereuse du torrent de Thio. La vallée devient très fertile à partir de Thio, et toutes les cultures tropicales commencent à apparaître : oranger, canne à sucre, manioc, patates.

Ce qui est remarquable dans cette grande crevasse du Marcapata, qui s'ouvre dans les plateaux de ce versant, c'est le nombre considérable de chutes et de cascades des innombrables torrents affluents tombant de ses falaises. Il y a là des milliers de chevaux-vapeur, qu'il sera facile de dompter à peu de frais, quand l'application en sera possible; peut-être ces crevasses verront-elles s'établir quelque jour les plus importantes et les plus normales cités industrielles du globe. Le climat est magnifique, le sol fécond et le sous-sol riche en minerais de toutes sortes. Ce pays est, il est vrai, resté isolé jusqu'ici, mais les chemins de fer peuvent le relier à la mer et aux grandes rivières navigables de l'Amazonie et lui amener enfin la civilisation.

Le 7 octobre, avec douze mules, je quitte Thio, laissant le métis Morales à la garde des charges qui restent pour un deuxième convoi. Il tombe

une pluie fine, mais qui ne gêne pas notre marche. Un petit ficus, donnant une résine jaune, forme la moitié des arbres de la vallée. A 2 h. 40, il nous manque une mule et, ne la retrouvant nulle part, je renvoie deux hommes à Thio, où elle a dû retourner. A 3 heures, nous arrivons devant la montagne verticale de Morayaka, en falaise du côté du torrent, et nous faisons une ascension excessivement pénible pour les bêtes de charge, par des escaliers en lacet taillés dans le roc.

A 4 h. 25, nous étions au sommet, où, d'après le baromètre, la hauteur franchie depuis le pied est de 435 mètres.

C'est la première difficulté sérieuse pour une route depuis Marcapata : il faudrait un tunnel sous cette montagne ou deux ponts permettant de l'éviter en passant sur la rive droite pour revenir ensuite sur la rive gauche.

A 5 h. 20, nous nous arrêtons pour passer la nuit dans une petite chacrita de canne, au pied du versant oriental de Morayaka. Le baromètre marque 1,765 mètres. Je tue deux poules sauvages, ce sont les premières que nous rencontrons. La nuit est fort belle, des milliards de mouches à feu traversent l'air comme des feux follets ; notre chien est littéralement furieux après

ces insectes inoffensifs, auxquels il n'est pas accoutumé; il aboie et se précipite dans toutes les directions. Je capture plusieurs mouches que je place sous un verre pour m'éclairer pendant que j'écris mon journal. Il y a deux espèces de mouches à feu : l'une est lumineuse à l'extrémité de l'abdomen et l'autre de chaque côté de la tête, près des yeux; ces insectes, traversés d'une épingle, éclairent encore pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que la vie disparaisse.

8 *octobre*. — Nous nous remettons en marche le lendemain à 7 h. 50. Je rencontre sur le sentier un gros arbre qui a de nombreuses saignées visibles; il donne un lait assez épais, au goût légèrement acide; c'est un ficus appelé matapolo, *le tueur d'arbres;* son latex se coagule en une résine blanche, un peu plastique. Cet arbre devient assez commun, jusqu'à former un tiers des arbres de l'étroite forêt du fond de la vallée; il atteint de grandes dimensions, jusqu'à 1 m. 50 à 2 mètres de diamètre et 15 mètres de hauteur de tronc.

Nous perdons un quart d'heure pour sauver notre chien, qui a roulé de cinquante mètres dans le torrent.

A 10 h. 30, la pluie commence à tomber et devient torrentielle; j'ai un caoutchouc et marche

assez péniblement, ayant une charge pour donner l'exemple aux cholos de l'exploration; un cholo a trouvé tout aussi pratique une belle feuille qui lui couvre complètement les épaules. Nous traversons un torrent et faisons halte pour déjeuner à 10 h. 55 et repartons à 11 h. 10.

A midi, après plusieurs ponts de branches réunissant des corniches de rochers sur le précipice, nous arrivons de niveau au seul pont existant sur le Marcapata non guéable, le pont de San-Pédro. C'est un pont fait de trois câbles de fer de 15 millimètres et de trois câbles formés de cinq fils de télégraphe tressés, sur lesquels sont disposées des lattes liées avec des lianes. Il a 25 mètres de portée et 6 mètres environ de son tablier au niveau normal du torrent. Pour passer le pont, il faut décharger les mules, transporter la charge à dos d'homme et passer les bêtes une par une. Je note le baromètre à 1,420 mètres.

A 1 h. 15, nous avons rechargé les mules, et nous suivons la rive droite dans une petite forêt de 50 mètres environ de large, entre les falaises et le torrent. Les cholos me font remarquer un singe, sautant d'un palmier à l'autre; c'est le premier que nous rencontrons dans la vallée; nous entrons décidément dans les terres chaudes.

Nous traversons deux torrents, puis arrivons à un pont de branches au-dessus du précipice, à un endroit où la falaise est en surplomb sur le Marcapata. Nous devons redécharger les mules et leur couvrir la tête pour leur faire passer ce danger. En conduisant un mulet et en le serrant contre le roc taillé en demi-voûte, je ne pris pas suffisamment garde aux branches du pont et je tombai à travers, restant, fort heureusement, suspendu sous les bras au-dessus du précipice.

A 6 heures, nous arrivons à Moroto, en face de l'Escopal, qui est sur la rive gauche. Il n'y a plus d'habitation à Escopal, mais il y eut autrefois un essai d'exploitation de lavaderos aurifères sur un torrent affluent.

A Moroto, il y a une chacrita de canne appartenant à Monis, frère du gobernadore de Quiquijana. Nous y trouvons une vieille femme et prenons hospitalité sans façon, comme cela se pratique dans toutes les maisons de cholos. A peine y sommes-nous que la pluie devient torrentielle, et nos marchandises, laissées au-dessous de la case, sont en danger dans les véritables torrents qui se forment sur la pente de la vallée; je crains que tout ne soit entraîné dans le rio; mais la nuit est devenue tellement obscure que je ne puis tenter

LA FINCA DE CADENA DU SENOR GALINOSKI

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

de sauvetage; aussi ce n'est pas sans inquiétude que j'attends le jour.

9 *octobre*. — Je trouvai nos colis entourés de vase, mais rien ne manquait. Le danger couru vient de la négligence des muletiers (arriéros), qui auraient pu mettre tout en sûreté sur le monticule; aussi je pris bonne note du peu de confiance que je devais mettre dans mes hommes; je dois dire, à leur décharge, que les mules étaient à bout de forces. Cette étape a été la plus longue que nous ayons faite.

A Moroto, le baromètre marque 1,110 mètres.

Nous repartons à midi, quand les peaux de mouton et les couvertures des mules sont un peu séchées. A 1 h. 23, nous traversons le rio Cadena devant une hutte d'assez belle apparence, appartenant à un colon installé depuis peu, un naturaliste autrichien, M. Galinoski. Enfin, à 3 heures, nous arrivons à la finca de Grosso, le dernier point habité de la vallée de Marcapata.

Cette finca est une concession du gouvernement prise depuis trois ans par un Péruvien, docteur en médecine à Cuzco. Elle est dirigée par Grosso, un Italien; mais ce gérant s'est enfui depuis peu en Bolivie, craignant des représailles après avoir tiré un coup de fusil sur Galinoski au

sujet d'une servante qui avait changé de maître. Un frère de Grosso, Antonio, est actuellement à la finca. L'habitation, construite de troncs équarris, pour la charpente, et de chunta ou palmier fendu, pour les cloisons et planchers, est couverte en feuilles de palmier. Ces couvertures en feuilles peuvent durer trois ans et sont très étanches quand elles sont faites avec soin; le bois de chunta est aussi très durable; c'est un bois dur qui s'adapte très bien à faire des planches; la tige du chunta étant creuse, il suffit de la fendre pour obtenir des lames d'autant plus plates que le diamètre de l'arbre est plus gros; les bois des charpentes périssent, au contraire, très vite, et il faudrait les traiter chimiquement pour les conserver; ils sont dévorés par un petit insecte taraudeur ressemblant à la fourmi.

Sur la finca de Saniaca, il y a une autre habitation où demeurent deux préparateurs naturalistes allemands. Ces naturalistes récoltent les nombreuses variétés d'insectes et particulièrement de papillons qui foisonnent sur le territoire de la finca. Les papillons, dans toute la vallée, sont en nombre véritablement extraordinaire, et, sur les plages de sable des bords du rio, ils volent par essaims de millions. Chaque collectionneur peut

récolter, en moyenne, dix mille insectes dans sa journée avec un peu d'habitude, et, en même temps, une vingtaine d'oiseaux. Le soir, les insectes sont classés, les papillons sont ployés dans des triangles de papier et les oiseaux sont empaillés, et, tous les deux ou trois mois, la récolte est transportée à Marcapata pour être expédiée à Hambourg. Ces collectionneurs usent d'un truc assez original pour faciliter leur chasse : ils distribuent dans le sentier des excréments sur les feuilles basses avec une baguette de bois et passent quelques heures après, sûrs de faire une ample moisson; les papillons et les oiseaux sont également attirés par ce moyen.

Les cultures de la finca sont : la canne à sucre, le manioc et les bananes. Le seul produit vendu est l'aguardiente, qu'achètent les petites *bodegas* de Marcapata. Le moulin à canne est tout ce qu'il y a de plus rudimentaire et de plus réduit, et l'appareil de distillation également. Pour l'usage de la finca, on fait un peu de chancaca ou mélasse durcie. Pendant mon séjour à Saniaca, je partageai la table de Grosso; l'ordinaire, à part quelques produits venant de la Cordillère : du chuno, de la cécina (viande salée), du chalona, se composait des productions de la finca : le manioc et

les bananes; il n'y a, bien entendu, pas de pain à Saniaca.

Les seuls animaux élevés à Saniaca sont des volailles. Il y a un âne servant à transporter les marchandises des naturalistes allemands, mais combien en mauvais état, ce pauvre animal! Il n'y a pas de prairies et, de plus, le bétail a à souffrir énormément des mouches et moustiques et surtout d'ulcérations dont l'origine doit être des piqûres d'insectes; les vampires affaiblissent aussi notablement les bêtes.

Le défrichement est assez pénible et les troncs d'arbres n'ont pas encore disparu sur les terrains défrichés; la canne est le produit de plus facile culture. Quant au manioc, il a pour ennemis des rongeurs qui dévorent les tubercules pendant la nuit.

Le personnel de la finca se compose de six cholas indiennes et de trois cholos.

Les Chunchos, Indiens sauvages, sont venus une fois chaque année, depuis deux ans (1), rendre visite à la finca, pendant la saison sèche. Ces Chunchos, dont le nom en qquichua signifie « Barbare », sont les descendants des Antis, un ancien

(1) Ils n'ont pas paru à la finca l'année de notre exploration, saison sèche de 1899.

peuple du Pérou et de la Bolivie. Ces Antis ou Campas sont généralement moins musclés que les Qquichuas, leurs formes sont plus arrondies, la figure plus féminine; ils ont une ressemblance assez marquée avec les Tonkinois et les Annamites; leurs paupières sont légèrement obliques et leurs pommettes saillantes. Ils se tatouent le visage avec du rouge de roucou ou avec l'achote (*rivina orellana*). Leur vêtement n'est qu'une longue toge ou chemise de couleur rouge brique sale tissée de coton sauvage. Ils ornent leur tête de plumes de perroquet. Les Chunchos apprivoisent les animaux de la forêt, et j'ai pu voir, à Saniaca, une espèce de pintade dont ils avaient fait don à Grosso à leur dernière visite. Grosso, qui est le seul blanc de la vallée qui soit entré en contact avec les sauvages, a été très habile pour être en relations cordiales avec les Chunchos; pourtant, l'année dernière, une circonstance malheureuse lui causa beaucoup d'inquiétude : un Chuncho, resté seul à Saniaca, y mourut de la fièvre, et Grosso, ne pouvant donner de preuve de la cause de cette mort à sa tribu, fut obligé de rester sur ses gardes, ne sachant si les Chunchos croiraient à sa bonne foi; ceux-ci n'ont pas reparu depuis.

Les Indiens sauvages huachiparis sont des « indios bravos », c'est-à-dire ennemis des blancs. C'est une tribu qui habite entre la rive gauche du Marcapata et le Madré de Dios. Moins nombreux que les Chunchos (1), qui habitent, par tribus ayant peu de rapports, il est vrai, entre elles, depuis l'Inambary jusqu'au Marañon, ils sont confinés dans cette seule région, mais sont très redoutables. Les conflits sanglants que les Huachiparis ont eus avec les caucheros sur le Madré de Dios, et particulièrement avec Fiscarral, rendent aujourd'hui très difficile tout rapprochement avec cette tribu. Il y a deux ans, sept Huachiparis vinrent à Saniaca; Grosso les reçut à distance de sa case. Des Chunchos étant venus au même moment, une lutte allait s'engager si Grosso n'était intervenu et n'eût empêché un conflit; depuis, les Huachiparis n'ont plus reparu à Saniaca.

En face de Saniaca, sur la rive gauche, à l'embouchure de l'affluent Chunta-Punco, un chercheur d'or travaille avec quelques hommes les lavaderos. Il a établi une oroya avec un câble en chanvre pour communiquer avec Saniaca. Au

(1) Chuncho est une dénomination générale s'appliquant à la plupart des tribus sauvages, mais plus spécialement aux Campas.

delà de Saniaca, de jeunes colons avaient commencé un défrichement à Vitobamba; mais ce défrichement est aujourd'hui abandonné.

En attendant l'arrivée des qquepires que doivent m'envoyer Wolff et Robledo pour remplacer les mulets, je fais sécher tous nos colis et prépare des charges de 25 kilos pour porter à dos d'homme. Le chemin muletier se termine, en effet, à Saniaca, et encore n'est-il praticable jusque-là que pendant la saison sèche; ensuite, il n'y a plus de chemin tracé en forêt, et il ne faut plus compter pouvoir employer des bêtes de somme.

A Saniaca, le baromètre indique 910 mètres d'altitude. Quoique, d'après Grosso, le climat soit sain, j'ai vu des métis y avoir des symptômes de fièvre intermittente bénigne. L'humidité est excessive, le mouton sec ou chalona se moisit très rapidement et tous les produits alimentaires se perdent s'ils ne sont conservés dans des boîtes soudées ; les effets d'habillement même sont détériorés par les champignons et les moisissures après une seule nuit d'exposition à l'air humide. L'arsenal de Grosso, qui se compose de remingtons et de winchesters, est dans un état déplorable; il faut un soin tout particulier pour pou-

voir conserver des armes et instruments de fer en état de servir.

La forêt est très dense tout autour de Saniaca et l'on ne peut y circuler sans un machete. Les Camantis, deux montagnes de plus de 1,000 mètres d'altitude terminant les contreforts de la rive droite, sont visibles au nord-ouest; ces montagnes, d'après des légendes, ont la réputation d'être très riches en or.

Autour de Saniaca, il n'y a pas d'arbres à gomme; seuls les matapolos donnent une résine légèrement plastique; quelques lianes donnent de la gomme, mais sans valeur commerciale, parce que trop rares.

11 *octobre*. — Je fais ouvrir le sentier par mes hommes dans la direction du nord en suivant la rive droite du Marcapata. Le terrain est en plaine et, jusqu'à un affluent appelé Huarapascay, il serait facile de rendre le chemin praticable pour des bêtes. Le Huarapascay est un torrent qui n'est pas toujours guéable et il faudrait établir un pont; mais comme nos mulets sont remplacés par des cargadores à partir de Saniaca, nous ne nous inquiétons pas de construire des ponts, pourvu que les rios soient guéables en temps sec.

12 *octobre*. — J'envoie Colparte, Antigone,

Gomez et Pédro continuer le sentier au delà du Huarapascay, dans la direction du petit Camanti, avec ordre de camper le soir et de continuer le chemin le lendemain; ils ont des vivres pour huit jours. A 10 heures, j'envoie le Français Rollet les rejoindre, et je lui recommande d'être très prudent et d'entrer en relations amicales avec les Chunchos s'il en rencontre. Mes hommes n'ont pas de rhum : c'est une bonne précaution pour qu'ils se conforment à mes instructions pacifiques. Il me manque l'Allemand de V..., que j'avais renvoyé de Thio à Marcapata pour prendre une provision de viande fraîche, et je ne doute pas que quelque chose d'anormal se soit passé puisque je n'ai pas reçu de vivres frais depuis Thio. En effet, à 11 heures, un qquepire arrive chargé et me laisse tomber son poncho devant la case. Il porte un quartier de bœuf, mais vous ne pouvez vous imaginer charogne plus repoussante : les os sont mis à nu par les vers et il est impossible de résister dans un rayon de quinze pas. Le qquepire s'est tranquillement assis et prépare sa chique de coca. Je le fais interroger en qquichua par un métis de la finca : la charge lui a été remise il y a cinq jours; il a marché jusqu'à ce qu'il nous ait rejoints : il aurait continué ainsi jusqu'à ce qu'il

ne restât plus qu'un os dans son poncho. Son apathie naturelle ne l'aurait jamais laissé raisonner qu'il pouvait jeter son colis avarié. A la vérité, je dois dire que la viande fut en grande partie employée quand même par le personnel de la finca; pour eux, qui étaient privés de viande fraîche, elle fut un vrai régal, et ceux qui ont été au régime du chalona et de la cecina avariés par l'humidité comprendront cette extraordinaire gourmandise; j'en ai fait l'expérience plusieurs fois depuis.

Le soir, l'Allemand arrive, et les explications qu'il me donne sur le retard de la viande (que j'aurais dû recevoir à Thio, à une journée seulement de Marcapata) sont assez vagues. Le percuteur de son rifle est brisé, ce qui confirme mes soupçons sur la valeur de ses explications; aussi je lui fais une sévère réception et l'envoie immédiatement rejoindre les hommes travaillant au delà du Huarapascay. De V... est habitué à la forêt, et je ne doute pas qu'il se débrouille pour passer la nuit seul et rejoindre ses camarades le lendemain.

13 *octobre*. — Wolff et Robledo arrivent avec les cargadores. Wolff me donne l'explication du retard de l'Allemand. Il a appris, en passant à

Chili-Chili, que ce dernier s'était enivré en compagnie d'un chercheur d'or américain, avec de l'aguardiente et de la chicha qu'ils avaient pu se procurer dans le village, et qu'ensuite ils s'étaient querellés et en étaient venus aux mains. De V... est un homme que j'ai noté comme ayant un moral déplorable, et cela ne laisse pas que de me préoccuper, étant donné le peu d'hommes dont je dispose.

Le même jour, arrive une caravane de lamas apportant des charges de chalona et de chuno, puis un autre convoi de cargadores.

Nos qquepires ont été recrutés et désignés par le gobernadore de Marcapata; le choix semble assez bien fait, il y a quelques cholos parmi eux.

Le porteur indien, cargador en péruvien, qquepire en qquichua, est chaussé de polcos de cuir brut. Sa charge est placée dans son poncho, dont il lie les coins, en les serrant avec ses dents, sous son menton ou plutôt sur la poitrine, de façon à ce que les angles du poncho serrent et portent sur le haut des bras et non sur les épaules; sa charge normale est de 25 kil. 500 environ (deux arrobas et demie), mais quelques-uns portent jusqu'à 40 kilos. Sur le côté, il porte invariablement son petit sac de coca, et la gratification d'un supplé-

ment de coca est toujours celle qu'il goûte le plus et qu'il est préférable de lui octroyer plutôt que du rhum. En marche, les qquepires sont toujours à la file indienne, ce qui se comprend, d'ailleurs, par l'étroitesse des sentiers; mais ils ne s'éloignent jamais les uns des autres, et il suffit qu'un qquepire s'arrête pour que tout le convoi s'arrête. En tête marche généralement un dador ou un capataz ayant quelque autorité sur les autres, ordinairement un cholo parlant un peu l'espagnol, car la plupart des Indiens ne parlent que le qquichua. Toutes les vingt minutes, le convoi s'arrête pour prendre le repos de la cocada; les charges sont déposées ou les hommes s'adossent simplement contre des arbres, et chaque Indien tire de sa petite bourse de laine une douzaine de feuilles de coca, qu'il met avec beaucoup de soin, une par une, dans sa bouche en y ajoutant quelques fragments d'une petite pierre noirâtre, mastic durci fait avec les cendres caustiques de certains bois tendres spécialement choisis. Cette chique est conservée jusqu'à la prochaine cocada.

La coca est la feuille oblongue d'un arbrisseau (*erythroxylon coca*). Son emploi suspend momentanément la faim et la soif, et j'ai pu vérifier que c'est un excitant énergique. Un Indien, malgré

l'habitude qu'il a de son usage, devient très excité et restera une partie de la nuit sans dormir s'il en a usé à l'excès le soir. La coca est cultivée sur les confins de la région chaude des pentes des Andes; ici, à Saniaca, il y a un champ de coca. Cette culture est très facile, d'ailleurs, et très productive; les feuilles se récoltent trois fois par an, et il suffit de les faire sécher et de les maintenir ensuite à l'abri de l'humidité. La production est d'environ 120 kilos à l'hectare. Dans la montaña, la coca se détériore assez facilement, comme toutes les matières organiques d'ailleurs; elle se moisit et devient inutilisable. Après sa cocada prise, soit après une dizaine de minutes au maximum, l'Indien se relève et reprend sa marche. Le soir, une quinzaine de minutes suffisent aux Indiens pour se faire un abri de feuilles de palmier, et ils font cuire leur chalona et leur bouillie de maïs dans un vase en terre cuite qui sert pour un groupe d'une dizaine de qquepires. Chaque Indien a une écuelle plate en bois d'environ 12 centimètres de diamètre, dans laquelle il reçoit sa part, que distribue un camarade. Pour manger, les qquepires n'usent ni de fourchette ni de cuillère, ils boivent leur bouillie en faisant tourner l'assiette continuellement pour

absorber les parties les moins chaudes, puis la nettoient avec l'index passé comme une raclette. Quant à la viande, ils la tiennent avec les doigts bien entendu. Un Européen n'a pas à craindre de faire une injure à un Indien en lui faisant passer les restes de son repas, ni même un os non complètement nettoyé; les convenances indiennes acceptent très bien ces conditions.

Nos cargadores étaient payés 2 soles de Marcapata à Saniaca. Quant aux transports au delà de Saniaca, il n'y avait pas de précédent établi, et nous fûmes souvent dans l'obligation de donner des gratifications pour marcher; il est inutile que, dans de pareils cas, ces gratifications soient élevées, car si l'Indien n'accepte pas de continuer deux ou trois journées pour un sol, il n'acceptera pas plus facilement pour 50 soles, parce que cette somme lui importe peu, il n'en a pas l'emploi, et il n'y a que les bons traitements et surtout une autorité énergique qui puissent donner quelques résultats. Il faut bien reconnaître et bien se pénétrer de ce fait que, de nos jours, avec les idées de liberté individuelle que l'on aime à appliquer jusque dans ces pays isolés de la civilisation européenne, on ne dispose plus de la puissance de travail que l'on pouvait obtenir autrefois, lorsque

le peuple conquis était traité en esclave. Les autorités espagnoles, comme les incas du Pérou, pouvaient entreprendre des œuvres aujourd'hui impossibles. C'est grâce à la servitude des peuples que les pyramides d'Égypte furent élevées et aussi les travaux moins importants, mais d'un ordre analogue, dont on trouve des ruines au Pérou; c'est grâce à la servitude des Qquichuas que les Espagnols purent coloniser des vallées et fonder des villes, aujourd'hui disparues, sur ce versant oriental des Andes. Une exploration comme celle que nous entreprenons aurait été relativement facile du temps de la domination espagnole, lorsque l'on pouvait disposer d'un personnel obligé à une obéissance passive; mais aujourd'hui les difficultés sont considérables, parce que le seul levier dont on dispose est l'argent, et il n'a pas directement d'influence sur la main-d'œuvre indienne.

37244

CHAPITRE V

EN PAYS INEXPLORÉ

La forêt vierge des contreforts de la Cordillère. — Le Huarapascay, le Maniri et le Garrote. — Danger des crues subites du Marcapata. — Difficultés avec mes qquepires. — En pays inexploré. — Sapopata. — Je suis rejoint par Robledo. — Le Marcapata n'est pas navigable. — Reconnaissance sur la rive gauche du Marcapata et dans plusieurs directions sur la rive droite. — Désertion des qquepires. — Islopata. — Je suis rejoint pas Wolff. — Robledo et Wolff retournent sur leurs pas ; je continue seul l'exploration.

La forêt vierge bordant la finca de Saniaca, le dernier point habité de la vallée du Marcapata, est très dense et très difficile à pénétrer, d'autant plus que les petits arbres y dominent et sont entremêlés d'arbustes, de bambous épineux, de palmiers épineux et de lianes; la végétation est excessivement puissante, mais ce n'est pas la grande forêt dans laquelle on peut marcher presque sans machete, comme au bord de certains grands rios de l'Amazone; le terrain est, d'ailleurs, très tourmenté, et quoique, à cet

endroit, la vallée s'élargisse, les pentes des contreforts sont très près au sud, et, à l'est, le massif des Camantis s'avance jusqu'au Marcapata. Le terrain, sous une grande épaisseur, est formé d'humus mêlé de pierres roulées et de blocs de roches; il semble que toute la vallée n'ait été qu'un large lit de torrent rempli de roches roulées; la rivière, d'ailleurs, avec des pentes aussi considérables, a pu changer très souvent de lit avant de se creuser son canal comme à Saniaca, et, au-dessous de Saniaca, ces changements se produisent encore à chaque crue. Ce terrain n'est pas propice pour l'hévéa *siphonia elastica*, et il n'y a que des lianes et des ficus donnant du latex; leur faible densité les rend sans valeur commerciale. Mais, par la variété de sa flore, cette forêt des contreforts de la Cordillère est excessivement intéressante en même temps qu'agréable et pittoresque. Des milliers d'orchidées jonchent les pentes des torrents, des plantes à feuilles ornementales de toutes formes tachetées de jaune et de rouge font parterres à des arbustes aux fleurs fantastiques. Les oiseaux et les insectes sont très nombreux et surtout excessivement variés. C'est la zone où l'on rencontre les espèces montagnardes et du climat tempéré, côte à côte avec

les espèces de la forêt équatoriale. A quelques kilomètres des plateaux austères et calmes de la Cordillère, cette terre si animée et aux couleurs si vives produit un contraste saisissant. Autour des défrichements, les carpinteros, amis de l'homme, se groupent de préférence et suspendent leurs curieux nids oblongs sur les arbres épargnés près des habitations; des aras passent très haut et font briller au soleil des feux de couleurs féeriques verts, bleus et rouges; des perruches tourbillonnant par vols épais déchirent l'air de leurs cris espiègles et incessants, et les toucans jettent en forêt leurs aboiements aigus. Le long des rivières, où les fleurs sont plus abondantes, des picaflores de plusieurs couleurs, depuis la dimension du roitelet à celle de la guêpe, butinent sans jamais se reposer, en ronflant comme de gros bourdons, et les calistes tricolores sont les fleurs vivantes des grands arbres. Les plages sont couvertes de papillons aux dessins fantasmagoriques; plus solitaire, le majestueux morpho suit souvent le sentier du machete, et quand il passe, déployant par lentes saccades ses incomparables ailes bleues de 20 centimètres d'envergure, on dirait un oiseau chimérique, au vol silencieux.

L'homme n'est malheureusement pas sans

ennemis dans ces vallées trop fécondes, les moustiques et surtout une mouche minuscule produisant de petites ecchymoses, le pium du Brésil, ici appelé mosquitos, rendent le séjour insupportable; l'humidité excessive détériore les vêtements, les aliments et les outils; les moisissures et les insectes dévorent toutes les substances organiques. Cependant, si les défrichements étaient importants, les habitations propres, aérées et sèches, si l'homme pouvait s'isoler de ces ennemis, il n'y aurait pas de pays au monde plus agréable et au climat aussi régulier et aussi doux.

Le 13 octobre, je quitte Saniaca à 8 h. 45 avec sept qquepires portant chacun 30 kilos de vivres. Le sentier, taillé par mes hommes, est assez praticable, sauf au passage de quelques torrents encaissés dans des ravins. Je porte moi-même quelques biscuits dans un imperméable roulé, deux fusils, mon revolver et un machete; mais j'ai renoncé au sac, les courroies m'ayant écorché les épaules. Nous suivons la rivière, dont on entend le roulement, mais que l'on ne peut voir. Un cholo, qui fait le capataz, tient la tête de la file, son machete à la main, et je marche le dernier. A un moment, le capataz s'arrête pour tuer

deux serpents dans notre sentier; un des serpents ressemble à une grosse couleuvre de 2 m. 50 de long, l'autre est un coral rouge; la file indienne s'arrête quelques minutes et le capataz, qui a tranché la tête de la couleuvre, incise la peau et, appuyant le pied sur la partie dépouillée, la retourne et déshabille le serpent en tirant à deux mains. A la première cocada, il en expose la viande à sécher au soleil. A la cocada de 11 heures, les Indiens tirent de leurs ponchos quelques morceaux de chalona grillé. J'échange avec le capataz un morceau de biscuit et de fromage contre un morceau de chalona et nous faisons un repas très enviable arrosé d'une lampée de l'eau claire d'un petit torrent.

Après une heure de marche, toute la file indienne s'arrête de nouveau et le capataz m'appelle à la tête; il me montre, jetés en travers du sentier, une veste de toile et un gilet que je n'ai pas de peine à reconnaître comme appartenant à Rollet. Cette trouvaille ne laisse pas que de m'inquiéter, mais les effets sont disposés comme tombés par mégarde et, après examen des environs, j'écarte toute idée de bataille entre Rollet ét l'Allemand, ce à quoi j'avais pensé tout d'abord, étant donné le caractère querelleur de ce dernier.

Les arbres étant plus gros et plus espacés, le sentier devient assez peu marqué, si ce n'est de loin en loin par des encoches sur les arbres tombés, à enjamber, et par quelques lianes coupées.

A 3 heures, à une éclaircie donnant sur un coude éloigné de la rivière, les Indiens me disent que l'on aperçoit la fumée d'un feu de campement sur la plage; nous nous engageons de nouveau sous bois, et, un quart d'heure après, nous trouvons Rollet couché en travers du sentier; il me dit qu'étant trop fatigué il n'a pu atteindre le campement la veille et est resté en cet endroit; il est très affaibli par la dysenterie et je ne compte pas pouvoir lui faire continuer l'exploration.

A 3 heures et demie, nous rejoignons le campement de mes hommes; je les trouve tous en bon état, et je fais la distribution des vivres et de la coca aux Indiens. Mes qquepires me paraissent excessivement bien disposés, je ne prends aucune précaution pour les surveiller la nuit, il n'y a pas à craindre de désertion; mais il est évident qu'ils ne sont tranquilles que parce qu'ils sont encadrés de mes hommes armés, car ils ont une véritable terreur de rencontrer les Chunchos et, à cause de cela, je ne souhaite pas cette rencontre maintenant.

Mes Indiens se sont fait un abri pour la nuit. Il fait un magnifique clair de lune; j'établis ma petite tente à un endroit assez propre de la plage et la nuit se passe sans incident, sauf qu'un montant de ma tente s'étant rompu, je tombai avec mon hamac d'environ un mètre de hauteur et me blessai légèrement la tête sur mon revolver, que j'avais avec mon gilet comme oreiller, et sur une hache qui se trouvait à terre.

14 *octobre*. — A 6 heures, j'envoie quatre hommes en avant tailler le sentier avec des machetes. A 10 heures, je pars avec les cargadores, mais je rejoins mes hommes après trois quarts d'heure de marche. Comme je ne suis pas satisfait du travail fait par les cholos, je fais lever immédiatement le campement qu'ils avaient établi pour le déjeuner, et je menace de les remplacer par les Indiens. Ils se remettent au travail du sentier et, à une heure, nous arrivions à un fort rio, le Garrote, qui débouche par trois bras dans le Marcapata. Nous établissons là un campement pour la nuit, pendant que quatre hommes, avec des machetes, continuent à ouvrir le chemin dans la direction du nord. A 6 heures, les hommes rentrent au campement; ils disent avoir fait 2 milles et avoir trouvé le pays en plaine. Je reçois

en même temps deux cargadores envoyés par Wolff; ils apportent 13 kilos de viande salée, 13 kilos d'alcool et un petit sac de maïs. Je donne une ration d'alcool à tous les qquepires et à mes hommes, et j'ènferme les colis sous ma tente.

Pour éviter les fourmis, dont quelques espèces, comme la grande fourmi noire et les fourmis rouges (fourmis de feu), font des piqûres très douloureuses, et aussi beaucoup d'autres insectes, nous avons établi notre campement sur une plage de sable du rio; mais ce choix n'est pas sans danger, comme je l'ai vérifié plus tard, les crues étant très subites.

Aujourd'hui, nous sommes aux avant-postes dans la vallée du Marcapata; ma petite tente est au nord; à 20 mètres derrière, les Indiens ont établi leur abri de feuilles, puis vient l'abri de mes hommes; ce n'est plus Grosso qui est le gardien de la vallée.

15 *octobre*. — A 6 heures, j'envoie l'Allemand, trois cholos et un Indien continuer le sentier commencé la veille de l'autre côté du Garrote. A midi, je m'engage avec les qquepires dans le chemin frayé, et, après une heure et demie de marche, je débouche sur un grand coude du Mar-

capata ; à cet endroit, la vallée s'élargit, le terrain est plus plat et la rivière se divise en plusieurs bras formant des séries d'îlots en 8. Nous devons nous trouver au point aperçu du Camanti par la mission Delvallé-de Lautreppe, et ce serait le prétendu embarcadère du Marcapata navigable, d'où nous devrions descendre en radeaux ou en canots. Je peux bientôt constater que l'embarcadère n'en est pas un et que les rapides se continuent nombreux et même qu'il y a de petites cascades. La division de la rivière en bras ne fait qu'augmenter les difficultés, parce que la profondeur diminue et les roches paraissent à tous les rapides. D'un autre côté, les qquepires croient avoir rempli leur engagement, car ils ont été obtenus sous la promesse que les transports se borneraient à atteindre un embarcadère à deux journées de Saniaca, et je prévois des difficultés pour une plus longue marche en forêt, étant donnée la crainte que nos Indiens ont de rencontrer les Chunchos.

Après avoir contourné le coude de la rivière, nous établissons notre campement sur un monticule d'une grande plage de sable. Le monticule est couvert de haute brousse, mais n'a pas de gros arbres, ce qui indique que les crues l'attei-

gnent, aussi je fais mettre nos charges au point le plus élevé.

La nuit, il fait un magnifique clair de lune; à minuit, je me levai et fis le tour du campement. Les Indiens dormaient sous leur abri en feuilles à une seule pente; sous l'ombre de l'abri, les charbons ardents des feux seuls donnaient un ton de vie. La journée n'avait pas été pénible et, agité par les préoccupations des difficultés que je prévoyais pour atteindre un point véritablement navigable du Marcapata, je n'avais pas envie de dormir, et je m'assis sur une roche roulée au bord de l'eau. Le Marcapata courait à mes pieds avec un grondement furieux de torrent; les petites vagues et les rapides reflétaient et scintillaient les clartés de la lune, de temps en temps des roulements plus forts et des bruits de chocs indiquaient le déplacement des pierres dans le milieu du lit. Il n'y avait aucun doute que l'on ne pouvait songer à s'engager dans ces rapides et rien ne faisait prévoir leur limite proche.

Au sud, du côté de la Cordillère, des éclairs fréquents sillonnent une partie très sombre du ciel : un orage dans la Cordillère.

Le rio m'atteint presque les pieds et je ne croyais pas être aussi près lorsque je me suis

assis; aussi je surveille un moment avec attention la limite de l'eau sur les galets. Il n'y a pas de doute, l'eau monte et je constate de suite que le rio monte avec une rapidité effrayante, plus de 50 centimètres dans la durée d'une minute. Je cours sur notre campement, renverse d'un seul coup la tente de mes hommes, qui sont électrisés par mon seul mot « el rio », et je réveille ensuite les qquepires à coups de pied et les précipite sur les charges; mais, quoique cela m'eût demandé un temps très court, nous étions dans une île, un bras de rivière s'était formé entre nous et la rive de droite et les qquepires s'engageaient maintenant dans le courant jusqu'à la ceinture. Ayant bouclé la courroie de mon revolver et pris mon rifle, je m'engageai avec les derniers dans le bras du rio; Rollet, à demi vêtu, était devant moi, je le poussai pour monter la berge et nous étions bientôt tous saufs sur la rive droite. Ayant réussi à trouver dans les bagages une lampe à acétylène, je l'allumai et projetai les rayons sur l'île que nous venions de quitter : deux tentes seules restaient, les Indiens avaient sauvé leurs charges respectives avec beaucoup de discipline, sinon de calme; Rollet seul laissait son fusil : c'était notre unique perte sérieuse. Nous allu-

mâmes des feux pour nous sécher et je distribuai une ration d'aguardiente aux qquepires. Le rio n'atteignit pas la berge et la crue ne dépassa pas 2 mètres de hauteur; aussi le matin, au petit jour, nous pûmes sauver nos tentes.

16 *octobre*. — Je quittai le campement à 6 heures du matin avec l'Allemand, Colparte et trois Indiens, dont le capataz des qquepires. Nous avançâmes le plus rapidement possible le long du rio, n'employant le machete que pour les endroits où c'était indispensable pour notre passage et profitant le plus possible des plages. Mais bientôt nous dûmes quitter la plage, notre rive s'élevant en falaise, à pic, de 20 mètres environ de hauteur; nous avons à traverser deux profonds ravins de torrents, et à un promontoire de la falaise je puis voir assez loin devant nous la rivière se diviser en trois ou quatre bras et former une grappe d'îlots à la file. Je peux suivre, sur une longueur de plusieurs kilomètres, la branche principale, et je la vois nettement barrée, par intervalles, par d'énormes blocs roulés sur lesquels écument des rapides : il est totalement impossible de passer en radeau sur ces rapides. Je continue ma route sur la falaise dans une forêt d'arbres très élancés, mais pas très gros. Le matapolo est

le plus gros arbre que l'on rencontre, avec 80 à 90 centimètres de diamètre. Quelques lianes donnent des latex qui coagulent en une gomme très élastique, mais ces lianes sont trop rares et donnent trop peu de latex pour qu'elles soient commercialement intéressantes. Un arbre de la famille des euphorbiacées ayant une feuille à trois folioles comme l'hévéa, mais d'un vert plus foncé et aux nervures plus marquées, donne un latex jaunâtre, résineux; il est excessivement abondant dans la forêt.

A 2 heures, les hommes qui ouvrent le sentier sont fatigués, et comme il est prudent que je retourne au campement des marchandises, je ne fais pas pousser plus loin. Autant que je puis voir du bord de la falaise, celle-ci se continue sur la rive droite, avec quelques plages formées par les terres écroulées; je distingue nettement de nombreux îlots et les bras de la rivière semblent moins encombrés de roches. Sur la rive gauche, il y a des collines de 80 mètres de hauteur, à pente douce dans l'eau. Je laisse les hommes occupés à fendre un arbre ayant une ruche, et je rentre au campement, où j'arrive au soleil couchant.

17 *octobre*. — A une heure, j'écris mon journal. La nuit est très belle. Je décide d'envoyer au

petit jour un Indien pour servir de guide à Wolff et Robledo et les mettre au courant du résultat négatif obtenu dans la recherche d'un point navigable.

A 6 heures, je trouve les Indiens très mal disposés pour continuer notre marche en avant; ils prétendent être arrivés au terme de leur engagement et ne pas devoir continuer au delà. Je montre le moins d'attention qu'il est possible à leur mauvaise volonté, sachant très bien que ce ne serait qu'une faute de discuter avec les qquepires, et attendant un moment propice pour les commander avec suffisamment de chances d'être obéi. J'envoie à Wolff un Indien et un métis de crainte que l'Indien déserte.

L'Allemand parle qquichua et exerce une très mauvaise influence sur les Indiens, et je me méfie beaucoup de lui; c'est un individu nettement courageux, mais dont le moral est aussi nettement déplorable, et il est animé d'un esprit malfaisant qui semble lui faire désirer une débâcle. J'ai pu me rendre compte que ce de V... était un de ces hommes qui peuvent exécuter toutes actions mauvaises et périlleuses, mais qu'il est très difficile de manier, et en même temps qui ont l'étrange et rare faculté de se plaire dans le mal, sans peut-

être qu'eux-mêmes sachent pourquoi. Avec de l'alcool, de V... est bien le plus cynique brigand que j'aie rencontré. Il est trop familier avec les Indiens, et aussi particulièrement avec Colparte, le meilleur de mes métis; il ne me sera pas possible de supporter longtemps la condition de danger que cet homme fait courir à notre exploration.

A 4 heures, je reçois onze porteurs envoyés par Robledo; ils m'apportent des cordes, des biscuits et du matériel. Je compte sur ces nouveaux qquepires, qui arrivent plus frais, n'ayant pas eu les lenteurs que nous a occasionnées le travail du chemin, pour assurer la remise en marche pour le lendemain. Prenant le capataz métis à part, je le prépare par des promesses de gratifications autant que par des réprimandes à être maître des Indiens.

Notre chuno (pomme de terre gelée) est fini; je n'ai plus que de la viande sèche. Je n'ai ni sel ni sucre, ces articles étant dans les colis restés à Saniaca, et notre régime n'est ni varié ni agréable. Ces lenteurs occasionnées par le temps perdu à faire le chemin absorbent les vivres, en mettant dans l'obligation de nourrir un très grand nombre de qquepires.

18 *octobre.* — Il a plu à torrents cette nuit passée, et il continue de pleuvoir ce matin; c'est un obstacle de plus pour obtenir que les qquepires marchent, et j'ai dû attendre que la pluie diminuât. Enfin, à 10 heures, je fais réunir tous les Indiens en cercle devant ma tente, et je leur débite en espagnol un discours dans lequel il n'est pas absolument nécessaire que tous comprennent les paroles, mais dont ils doivent suffisamment deviner le sens en suivant mes gestes très énergiques, et, prenant le baril d'alcool, je distribue une ration à la ronde, après quoi j'abats immédiatement les abris et donne l'ordre de charger, qu'ils exécutent de suite. La pluie n'a pas complètement cessé. Le capataz marche en tête des qquepires, puis viennent mes hommes aussi chargés, et je ferme la file. Nous suivons, sur la falaise, un bon sentier taillé, la veille, dans la forêt de petits bois. En cours de route, nous avons à traverser deux ravins très profonds, mais dont les torrents ont très peu d'eau, et, à 3 heures, nous arrivons à un abri de palmier qui a dû servir, la nuit dernière, à Colparte, à de V... et à Pédro, que j'ai envoyés la veille continuer le sentier; dans l'abri, ils ont laissé pendu un porc sauvage et deux marcassins. A 4 heures, le sentier descend

sur une très mauvaise plage à travers des arbustes et des bambous épineux, des lianes épineuses, formant un fourré inextricable; la descente de la falaise est, d'ailleurs, très difficile, et je vois que mes hommes ont essayé cette descente dans plusieurs endroits : ils ont placé des branches en croix sur les sentiers sans issue.

A 5 heures, nous trouvons le campement de Colparte et de de V... dans le lit à sec d'un bras du rio Marcapata, et nous dressons des abris avec le plus de sécurité qu'il nous est possible contre une crue.

Je répète que ces campements sur les plages sont toujours très dangereux, étant données les crues subites des rivières; mais il est si peu agréable d'être sous le couvert de l'épaisse forêt, et les fourmis et autres insectes y sont tellement gênants que l'on se résout à courir les dangers des crues. Notre chien, qui n'est pas habitué à la montaña, devient insupportable après le coucher du soleil, aboyant au moindre bruit et après toutes les mouches à feu; il n'a pas pu s'habituer à ces insectes depuis Thio.

19 *octobre*. — A 7 h. 30, arrive Robledo, que Wolff, au reçu de ma lettre du 17, envoie pour me seconder. A 11 heures, j'envoie Colparte avec

deux Indiens chercher, en suivant la plage, si la rivière devient navigable. Il doit suivre la plage au nord en marchant, où cela est possible, dans le lit du bras à sec. De V... et deux Indiens remonteront en même temps la plage au sud pour chercher une autre descente praticable de la falaise, et Robledo et moi, avec deux métis, nous remontons la falaise et nous taillons un autre sentier dans la direction du nord, parallèlement au chemin que doit suivre Colparte au-dessous de nous. A 4 heures, nous essayons une descente sur la plage et traversons avec beaucoup de peine 300 mètres environ de broussailles épineuses. Je montai alors sur un arbre élevé, et je pus voir que nous étions encore éloignés de 5 à 600 mètres et que nous devions renoncer pour ce jour à atteindre la rivière à travers cette brousse. A 6 heures, nous rentrons au campement, où nous trouvons nos hommes. Colparte a rencontré les mêmes difficultés que nous dans les buissons épineux. De V... a fait 3 milles au sud sans trouver la rivière propice pour descendre.

20 *octobre*. — Je suis résolu à tenter l'exploration par la rivière, malgré les dangers qu'elle présente. De V... et Colparte recherchent des bois de balsa, un arbre donnant un bois tendre et

léger, très convenable pour cet objet. Cet arbre a la feuille semblable au bourao et au bois de rose, feuille large en forme de cœur; on peut en faire des radeaux, soit en liant les pièces avec des lianes, soit en les clouant avec des clous de 40 à 50 centimètres, en bois de chunta, un palmier très dur qui se fend en long très facilement. Ce dernier procédé de liaison a l'avantage que le frottement sur les roches des rapides ne peut désunir les pièces. Avec Robledo et deux Indiens, je pousse une nouvelle reconnaissance sur la falaise du côté du sud. Il y a, dans la forêt, des bois pour un radeau, mais ils sont relativement loin de la plage, et la falaise est à pic; cependant, nous trouvons un endroit propice pour une descente, et nous taillons un nouveau chemin aboutissant à un bras du rio que nous traversons avec de l'eau jusqu'à la ceinture dans un assez fort courant; de l'autre côté du bras, nous retrouvons un lit à sec que nous devinons être le même que celui passant à notre campement, où nous arrivons, en effet, à une heure du soir. Nous faisons établir un sentier au bout de ce lit, et nous barrons l'ancien sentier passant par les brousses épineuses et les ruisseaux fangeux que nous avions à traverser. Nous avions tué des petits singes jaunes, et nous eûmes, le soir,

un excellent repas de viande fraîche agrémentée de champignons et d'herbes sauvages comestibles que Grosso m'avait appris à connaître à Saniaca.

Au soleil couchant, comme je me baignais dans le rio Marcapata, près de notre campement, je vis un tapir quitter l'îlot en face de moi et traverser la rivière dans ma direction; je pus faire signe à un Indien, et l'Allemand de V... tira l'animal par-dessus ma tête; le tapir dut recevoir plusieurs balles, mais il alla atterrir sur la rive gauche et fut sans profit pour nous.

Ce soir sont arrivés trois cargadores envoyés par Wolff, mais leurs charges ne contiennent ni sucre ni thé.

21 *octobre*. — Je renvoie à Wolff six cargadores parce qu'il n'est pas avantageux de garder autant de monde à nourrir avec les difficultés que j'ai à continuer la marche en forêt, et ces cargadores reviendront de Saniaca avec de nouvelles charges. Je recommande, dans une lettre à Wolff, qu'il prenne le plus de vivres supplémentaires qu'il lui sera possible d'avoir à Saniaca, parce que je prévois qu'avec les difficultés de la descente de la rivière nous ne pourrons pas revenir sur nos pas, et nous devrons atteindre avec nos vivres les établissements du Béni ou du bas Madré de Dios.

A 11 heures, le radeau est terminé, mais nous n'aurons des pagaies que demain matin. Je fais construire de nouveaux abris pour les marchandises. Je regrette maintenant de ne pas avoir rencontré de sauvages chunchos, car Robledo, qui a été en contact avec eux l'année dernière à Saniaca et a conservé quelques mots de leur vocabulaire, m'aurait aidé à les déterminer à nous servir de porteurs. D'un autre côté, il n'y a pas de doute que cette rencontre amènerait des difficultés pour conserver nos qquepires, qui les redoutent extrêmement.

A 5 heures, arrivent sept porteurs envoyés par Wolff; ils apportent des biscuits, du chalona et du café. Nos hommes auront du café pour tenir lieu du thé absent.

A 6 heures, arrivent vingt porteurs de charges avec à peu près tout ce qui restait de notre chargement. Wolff, par une note, me dit qu'il quittera Saniaca avec trois qquepires, et je l'attends demain ou après-demain.

Nos derniers abris construits sont à propos pour nos marchandises maintenant au complet, et notre campement, que les Indiens ont baptisé « Sapopata » (le Campement des crapauds), en raison des ruisseaux fangeux qui nous séparent

de la falaise, est un vrai petit village. Ce soir, je donne toute satisfaction aux métis avec une moke de mélasse de chancaca de Saniaca et du café.

Le baromètre a indiqué, à Sapopata, ces derniers jours :

Le 19 octobre,	696	millimètres,	ou altitude,	860	mètres.
Le 20 —	695	—	—	880	—
Le 21 —	702	—	—	780	—

La moyenne thermométrique est de 28 degrés centigrades à midi et 24 à 25 degrés le matin et le soir.

22 *octobre.* — Tout étant prêt pour le radeau, je distribue à Colparte et à de V... des vivres pour deux jours et leur donne l'ordre de traverser la rivière pour explorer la rive gauche en suivant la plage en aval. Le premier essai pour traverser échoua; le courant renversa le radeau sur un rapide et les deux hommes eurent beaucoup de peine à gagner notre rive. Je fis partir le radeau d'un point plus propice, et, à une deuxième tentative, ils purent atteindre une île du milieu de la rivière et, de là, trouvèrent un gué, assez dangereux d'ailleurs, sur le dernier bras. Le soir, mes deux hommes rentrèrent au campement; ils avaient suivi la rive gauche et avaient trouvé les mêmes difficultés et les mêmes brousses épi-

neuses que sur notre rive; la rivière, autant qu'ils purent voir, se continue, toujours divisée en trois ou quatre bras et obstruée de roches et de rapides dangereux. Nous devons définitivement renoncer à la descendre de ce point. Colparte et de V... trouvèrent le tapir blessé le 20, mais il était déjà attaqué par les vautours; ils coupèrent seulement les pieds, que les Indiens recherchent pour de prétendues propriétés médicinales.

L'anta (1) ou tapir est le plus gros animal des forêts de l'Amérique du Sud; sa chair est comestible, mais, comme celle du porc sauvage, elle est assez dure. Il est commun dans la région où nous sommes, car nous trouvons tous les jours ses traces très visibles sur le sable de la plage. Rollet eut, pendant qu'il travaillait à ébaucher des pagaies, à quelques centaines de mètres de notre campement, une visite plutôt désagréable pour lui, celle de deux jolis jaguars qui s'approchèrent très près de lui. N'ayant pas d'arme à feu, il présenta sa hache en avant et les gros chats se retirèrent après l'avoir considéré curieusement, plus étonnés peut-être encore que Rollet de cette rencontre.

Le 20, devant notre campement, un autre

(1) Dãnta, anta ou gran bestia en péruvien et bolivien, quimali en langue campa et tapir en langue tupi d'Amazonie.

jaguar déboucha devant moi de la brousse pour traverser le lit à sec, et notre chien le suivit en aboyant sur une centaine de mètres; le chien ne se doutait pas du danger qu'il courait, et le jaguar ne semblait pas désirer entrer en relation avec cet animal tapageur (1).

Le gibier qui nous est le plus profitable et le plus agréable consiste en dindons sauvages; ces animaux sont assez communs. C'est une espèce de gros dindon noir avec une excroissance rouge cornue sur le bec (2); son cri en forêt ressemble à un lointain rugissement de fauve. Son vol est lourd, et il se décèle facilement lorsqu'il passe d'un arbre à un autre. Sa chair est blanche et très délicate. Avec les poules faisanes (3) grises et couleur marron et de grosses perdrix (4) ressemblant à des pintades, c'est le gibier le plus précieux, et c'est aussi le plus commun de la forêt, à part les singes. Cependant, il est bon de dire que l'on ne peut pas prudemment s'engager sans vivres en forêt, parce que l'on peut rester

(1) Le jaguar est appelé tigre au Pérou, et manitsi par les Chunchos campas.

(2) Il est appelé paujil par les Péruviens et tammiri par les Campas.

(3) Pava des Péruviens, cannari des Campas.

(4) Quintoli des Campas.

deux ou trois jours sans approcher à portée d'une pièce de gibier sur sa route, et de plus qu'il est difficile de conserver du gibier à plume ou même de la viande de porc sauvage ou de tapir; car avec l'humidité excessive et le peu de facilité que l'on a pour préparer de la viande, on ne peut pas compter en sécher et en conserver, et il faudrait être un Chuncho pour subsister en ne mangeant que tous les deux ou trois jours. Cependant, il est évident que l'explorateur ne doit pas dédaigner la chasse; la viande fraîche, même celle du singe, d'ailleurs assez agréable, est beaucoup plus saine que les conserves et surtout que les viandes séchées qui se couvrent de moisissures dans cette humidité excessive.

23 *octobre*. — De très bonne heure, j'envoie Robledo avec six porteurs et quatre métis armés dans la direction du nord pour continuer en forêt le sentier sur la rive droite. D'après les suppositions de Robledo, qui, du sommet du grand Camanti, avait pu voir la configuration de la vallée, et d'après la carte de Raimondi, l'Inambary ne devait pas être très éloigné, d'autant plus qu'à partir de notre campement le Marcapata commence visiblement à tourner vers l'est et que les collines de la rive gauche indiquent que ce mouvement se

continue. Nous verrons plus tard combien j'ai été déçu dans cette espérance. Je restai à Sapopata avec sept porteurs, les vingt derniers porteurs n'ayant pu être conservés, malgré l'habileté de Robledo à commander les Indiens.

24 *octobre.* — J'envoie mes sept porteurs, sous la direction de Rollet, rejoindre Robledo; les porteurs sont chargés de chuno et de chalona. Le soir, je suis rejoint par Wolff et le métis Morales avec deux qquepires.

26 *octobre.* — Colparte et dix qquepires nous reviennent du campement de Robledo. Colparte me remet une note de Robledo qui m'informe qu'à environ 10 kilomètres de notre campement la rivière est plus calme et plus profonde; il me renvoie les qquepires pour faire un voyage de vivres.

27 *octobre.* — A 6 heures du matin, comme j'allais faire ma toilette à la rivière, je trouve le rancho de nos qquepires désert : ils s'étaient enfuis avec leurs vivres.

Cette désertion nous mettait dans une situation très difficile; je laissai le métis Gomez à la garde des marchandises, et je partis avec Wolff rejoindre Robledo.

28 *octobre.* — Nous trouvons Robledo établi

sur la rive droite d'un affluent assez important du Marcapata, mais guéable en temps ordinaire, n'ayant que 60 centimètres de profondeur environ; ce rio fut baptisé par nos hommes « rio Pan-Azucar ». Rien ne justifie bien ce nom, car il n'y a pas de montagne en pain de sucre visible. Le campement fut appelé depuis Islopata, parce qu'une nuit une crue y mit en danger Robledo et ses qquepires en les enfermant dans une île. Nous trouvâmes près d'Islopata des vestiges d'un campement de pêche des sauvages chunchos; c'était un simple abri sur la plage avec des claies qui avaient servi à sécher et fumer du poisson.

Le chemin entre Sapopata et Islopata avait été fait partie en forêt et partie en suivant un bras du rio Marcapata; ce chemin ne serait pas praticable pendant les hautes eaux, car nous avions dû traverser un des bras du Marcapata plusieurs fois; aussi, plus tard, nous dûmes le modifier. A peu de distance de Sapopata, la forêt est de haute futaie et la marche est assez facile sur un terrain plat en falaise sur le Marcapata. Le rio Marcapata tourne en arc de cercle du côté de l'est. Sur la rive gauche, une rangée d'assez hautes collines a sa pente près de la rive; des crevasses rouges de ces collines indiquent que le terrain est argileux.

Le Marcapata est très large à Islopata, et il est divisé en trois bras, mais il n'est pas navigable même pour un radeau, contrairement à l'espérance que donnait Robledo; il n'est pas non plus guéable, malgré sa grande largeur.

Wolff, Robledo et moi, nous examinâmes ce qu'il convenait de faire pour pouvoir continuer l'exploration dans la situation difficile où nous mettait la désertion des qquepires. Étant donnée l'impossibilité de descendre la rivière en radeau au point que nous avions atteint, il était nécessaire de continuer l'exploration par terre, et comme nous ne pouvions prévoir la distance à parcourir pour atteindre une partie navigable, et qu'une descente en radeau jusqu'au Béni demande des vivres pour deux ou trois mois, nos provisions actuelles, avec les pertes que nous avaient occasionnées les porteurs, étaient insuffisantes.

Wolff me proposa de retourner sur ses pas jusqu'à Cuzco chercher des vivres. C'était, en effet, le parti le plus sûr et le plus sage, et il n'aurait pas été prudent de confier à un autre le sort de ceux qui allaient continuer l'exploration en attendant un ravitaillement.

Nous décidâmes donc que je pousserais l'exploration avec Colparte, Rollet, Gomez, Antigone et

Pédro jusqu'à ce que je trouvasse un embarcadère où le Marcapata fût navigable, et que je construirais un radeau ou un grand canot pendant que Wolff ferait le voyage de Cuzco pour revenir avec des qquepires et une charge de trois à quatre mois de vivres. Nous avons une scie de long et un outillage suffisant pour la construction d'une pirogue, ce travail ne présentera aucune difficulté.

Pour continuer la marche en avant, il est évident que mes hommes doivent transporter nos vivres et notre matériel, et ce sera un travail long, pénible et difficile avec mes quatre hommes, dont trois seulement sont en état de porter des charges. Quant à l'Allemand de V..., je profite du départ de Wolff pour le renvoyer, car cet homme ferait non seulement un mauvais cargador, mais il entraînerait le reste du personnel dans son insoumission.

L'homme sur lequel je puis compter est Colparte; il est habitué à vivre en forêt, il connaît la construction des radeaux de balsa et sait faire rapidement des ranchos. C'est un métis ayant vécu parmi les sauvages du territoire de la Convention, il peut porter une charge et supporter toutes les intempéries, et c'est un homme capable de dévouement. Gomez et Antigone sont peu habiles

à manier le machete et sont inexpérimentés en forêt, mais j'espère en tirer parti et leur faire suivre l'exemple de Colparte. Pédro, le jeune métis nègre, est dangereusement blessé d'un coup de hache au pied, et s'il en réchappe et que l'artère ne soit pas tranchée, comme je le crains, il ne pourra pas, dans tous les cas, me rendre des services avant longtemps, et je ne puis pas le faire transporter à Saniaca, car il est impossible d'entreprendre un tel transport en forêt. Rollet a la dysenterie, et ce n'est que par intervalles et seulement pour la construction d'un canot ou d'un radeau qu'il peut m'être utile.

La blessure de Pédro laisse échapper le sang par saccades, mais j'espère que l'artère est seulement perforée; j'ai pu arrêter le sang en refermant la plaie et en la serrant fortement avec des bandes de toile arrosées de perchlorure de fer.

Wolff, Robledo et le métis Morales nous quittent le 29 octobre, et je reste à Islopata avec Antigone, Colparte, Pédro et Rollet. Gomez est seul à Sapo pata à la garde des marchandises.

CHAPITRE VI

DÉCOUVERTE D'UNE RÉGION GOMMIFÈRE

Découverte de l'Azulmayo. — L'Azulmayo n'est pas guéable. — Nous construisons une balsa. — Première tentative de passage de l'Azulmayo. — Exploration de la rive gauche de l'Azulmayo. — Nous trouvons les premiers hévéas à 650 mètres d'altitude. — Probabilités d'une vaste étendue gommifère jusqu'au Madré de Dios. — Perspective d'une exploration par la voie fluviale, par le Madeira et le Béni, par le chemin de Fiscarrald. — Impossibilité d'atteindre le Madré de Dios si nous ne rencontrons les Chunchos. — L'Azulmayo serait la rivière de Palca.

Le travail le plus pressé consistait à mettre en sécurité les vivres apportés par Robledo à Islopata. Ces vivres consistaient seulement en maïs, en chuno et en viande salée; ils étaient en partie avariés par la crue qui avait mis en danger Robledo et ses hommes. Nous établîmes un nouveau campement, et les vivres furent exposés au soleil. Quant aux vivres et matériel laissés à Sapopata, je calculai qu'il fallait approximativement treize voyages de trois hommes pour les transporter de Sapopata à notre nouveau campe-

ment, et je fis commencer immédiatement ce transport long et pénible; mais comme sa durée, étant données les pluies fréquentes, pouvait être estimée à deux ou trois mois, il était nécessaire d'établir tout d'abord un campement près de Sapopata, plus en sûreté que celui-ci, suffisamment élevé au-dessus de la rivière et pouvant préserver les marchandises contre les pluies et aussi contre l'humidité du sol. Je fis un premier voyage à Sapopata avec Carlos, et je choisis, à environ un kilomètre de ce campement, un lieu élevé, sous une grande forêt, pour y faire de nouveaux abris. Nous fîmes une petite éclaircie, pour que le soleil atteignît la surface choisie, et les marchandises furent placées sur des claies de rondins, à un mètre au-dessus du sol, et abritées par deux tentes.

Je rentrai à Islopata avec Carlos et Gomez, portant chacun une charge de vivres, et je laissai le dépôt sans aucun gardien.

Chaque voyage de transport entre Sapopata et Islopata demande deux jours; aussi je décide que, pendant que j'envoie Carlos et Gomez prendre deux nouvelles charges de vivres, je pousserai l'exploration plus loin avec Colparte, laissant à Islopata Rollet et le blessé.

Le 2 novembre, Colparte et moi, avec une pro-

vision de vivres, nous quittons Islopata, et nous suivons la rive droite de la rivière, dans la direction de l'est. Nous pouvons avancer assez rapidement d'abord, sur des plages, en traversant deux fois un bras du Marcapata, dans un assez fort courant; nous nous aidons d'un long bâton, qui nous sert de point d'appui, pour ne pas être entraînés; ces passages ne sont pas sans danger, car il serait impossible de nager si l'on était emporté dans les rapides de la grande rivière. A quelques kilomètres d'Islopata, la rivière vient rejoindre la rive droite, qui est élevée de 2 à 3 mètres, et, après avoir suivi, sur quelques centaines de mètres, le bord des roches du pied de cette falaise, en marchant à mi-corps dans le courant, cette marche devient impossible, la rive étant à pic et les roches roulant sous nos pieds; et nous devons tailler notre chemin en forêt dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

Nous arrivâmes bientôt à un fort rio, affluent du Marcapata, seulement il était guéable; mais, vers 4 heures du soir, nous étions étonnés de rencontrer une grande rivière, guère moins importante que le Marcapata, roulant des eaux très limpides. Nons pûmes franchir facilement le premier bras de cette rivière, mais Colparte essaya vainement

de trouver un gué sur le deuxième bras, aux endroits les plus larges; cette rivière est très rapide, et partout le bras principal a plusieurs mètres de profondeur. Nous remontâmes au sud, le long de la rive gauche, mais sans succès, pour trouver un gué, et, avant la nuit, nous établissions un abri de palmier dans un îlot de l'embouchure de cet affluent avec le Marcapata. De toute la journée, nous avions évité de tirer un coup de fusil, de crainte de prévenir quelque campement de Chunchos, préférant, autant que possible, connaître leur présence les premiers; mais nous ne rencontrâmes aucun vestige de culture ou de passage d'Indiens sauvages.

Colparte eut vite fait d'établir une toiture de feuilles de palmier, et, à la nuit, nous étions assis près d'un feu où Colparte grillait un morceau de chalona. Nous fûmes, peu de temps après le coucher du soleil, assaillis par une quantité de petits papillons de nuit, comme il ne m'avait jamais été donné d'en voir; ils nous couvraient littéralement tout le corps, et non seulement ils étaient désagréables pour le visage, mais leur couleur, d'un noir de jais, avec des taches et des bandes à reflets d'argent, n'était pas gaie non plus; de vrais papillons de deuil.

Fatigué de la marche de la journée, je ne tardai pas à me rouler dans ma couverture et à m'endormir. Je crois que Colparte ne dormit pas cette nuit-là, car, m'étant réveillé plusieurs fois, je le vis attiser le feu en mâchonnant de la coca, son rifle à portée de la main. Je lui demandai une fois pourquoi il ne dormait pas, et il me répondit : « Je n'ai pas sommeil, monsieur. » Je pensai qu'il avait quelque inquiétude, quoique nous n'eussions rencontré aucune trace d'Indiens.

Le 3 novembre, nous continuâmes l'exploration de la rive gauche du grand affluent du Marcapata, que nous baptisâmes « Azulmayo », parce que, d'après des traditions indiennes de Marcapata, un rio de ce nom doit, en effet, tomber dans le Marcapata ou dans l'Inambary, et aussi parce que ses eaux sont limpides. Nous remontâmes jusqu'au commencement d'une haute falaise, élevée d'environ 50 mètres, et à pic du côté du rio. Le lit d'un des bras à sec du torrent est formé de galets de silex, d'un quartz très transparent; aussi, je lavai, en plusieurs endroits, des poignées de sable, tirées des poches où je jugeai que les débris les plus lourds pouvaient se déposer, mais je ne trouvai aucune trace d'or.

Le 4 novembre, nous retournâmes à Islopata, où

arrivaient, le même jour, Carlos et Gomez, avec chacun une charge de vivres, du dépôt de Sapopata.

Je trouvai le jeune Pédro en bonne voie de guérison. Sa blessure est fermée, et des lavages antiseptiques suffisent pour remettre son pied en bon état.

La pluie nous tient au campement le reste de la journée. Décidément, la saison des pluies menace d'être précoce, et notre exploration va supporter la plus mauvaise saison « del monte » (de la forêt), autant pour les difficultés de la marche que pour les inondations des rivières et la conservation plus difficile des vivres.

Dans les jours secs, on peut traverser impunément les nombreux rios que, tous les jours, on trouve sur sa route. Souvent même, pour éviter un chemin en forêt, nous marchons des heures entières dans l'eau jusqu'à la ceinture, et quelques heures de soleil, ou même de marche sous le couvert de la forêt, suffisent à sécher complètement les vêtements, et il suffit, d'ailleurs, pour se maintenir en bonne santé, de se réserver une couverture à peu près sèche pour la nuit. Mais, par les pluies torrentielles des mois de novembre, décembre, janvier et février, avec les

abris imparfaits dont on dispose en forêt et les marches inévitables sous la pluie, les vêtements se détériorent avec une extraordinaire rapidité, les étoffes ne sèchent jamais et tombent en pourriture; aussi, une tente en toile est-elle de peu d'utilité, car, outre qu'elle empêche toute circulation d'air et concentre une chaleur humide sous ce qu'elle abrite, elle est pourrie après un mois au plus de service. Quant aux vivres, malgré tous les soins possibles, les conserves en boîtes soudées sont seules à l'abri de la moisissure, et, comme je l'ai déjà dit, des petites boîtes légères, en fer-blanc étamé, sont les seules pratiques, aussi bien pour le sucre, le sel et les légumes secs, que pour les conserves manufacturées. Il est aussi très difficile d'entretenir des armes à feu, et il n'est pas bon d'avoir des mécanismes trop compliqués, si l'on veut être sûr du fonctionnement.

Le 5 novembre, je renvoie Gomez et Carlos à Sapopata prendre des câbles en chanvre, de 30 millimètres, que je voulais utiliser pour passer le rio Azulmayo. Je laisse Rollet et Pédro à Islopata, et je retourne, avec Colparte, à l'Azulmayo, où nous coupons quatre piles de balsa pour faire un radeau. Nous tuons plusieurs oiseaux aquatiques appelés « patos del monte », des oiseaux pêcheurs

qui sont plutôt des cormorans que des canards, et dont la chair a un goût d'huile de poisson très prononcé.

6 *novembre.* — Surpris par une crue, nous fûmes enfermés dans l'île où nous avions fait un abri, sans pouvoir repasser le petit bras de la rive gauche du rio, et je vérifiai, une fois de plus, le danger des crues subites de ces rivières, qu'un orage dans la Cordillère suffit pour grossir en quelques heures dans d'effrayantes proportions.

7 *novembre.* — Nous tirons de la forêt nos bois de balsa pour construire notre radeau sur la plage. Colparte fendit, dans un palmier chunta, de longues chevilles de 60 centimètres, et nous reliâmes les bois de notre radeau.

8 *novembre.* — Carlos et Gomez reviennent de Sapopata avec des câbles, et nous disposons notre radeau pour le passage de l'Azulmayo. Ce passage ne laissait pas que de m'inquiéter, et c'est avec peine que je déterminai Colparte, tout habitué qu'il est aux passages des rapides de l'Urubamba, à le tenter. L'endroit choisi est à environ 300 mètres du confluent avec le Marcapata. C'est une espèce de cuvette, à la jonction des deux bras, entre une petite cataracte et des rapides, où les roches affleurent. Cette

cuvette, où les eaux sont très profondes et semblent plus calmes, n'offre qu'une cinquantaine de mètres de longueur entre le pied de la cataracte et les rapides qui se continuent jusqu'au Marcapata, et il est nécessaire de ne pas dériver de plus de cette longueur, sinon on est jeté sur les roches avec une vitesse vertigineuse.

Je fis ancrer le câble et l'allongeai, de façon à nous haler avec son aide le plus près possible de la chute. Notre radeau, fait de quatre troncs, est très étroit, et nous avons taillé l'avant en courbe, pour offrir le moins de résistance possible au courant. Ayant attaché un petit sac de vivres, je m'agenouillai à l'arrière, armé d'une pagaie. Colparte, après s'être signé gravement, se plaça à l'avant. Il hala sur le câble jusqu'à nous amener au pied de la chute. Je suivais ses mouvements avec attention, car le bruit de la chute ne pouvait nous permettre de nous entendre, et de la direction que je pouvais imprimer, au moment où il lâcherait le câble, dépendait notre succès. Avant qu'il attrapât sa pagaie, j'avais déjà gouverné légèrement en oblique, et nous étions au milieu du courant. Avec la rapidité d'un éclair, je pus mesurer la largeur de la nappe, contractée comme dans un ajutage à la rencontre des deux bras,

LE PEON COLPARTE

et j'eus l'impression que la surface présentait des lames et que le courant était plus violent que je n'avais pu en juger de la rive. Soudain, une vague nous imprima une violente secousse; le radeau plongea, et Colparte disparut à l'avant; serrant instinctivement la cheville de chunta où s'amarrait le câble, je fus retourné avec le radeau, et, une seconde après, je me reconnaissais dans les roches de la rive gauche. Colparte, cramponné à un bloc, était à quelques mètres plus bas, d'où Gomez put le haler avec une corde. Ainsi échoua notre première tentative. L'émotion de nos deux compagnons, qui suivaient notre manœuvre de la rive, ne fut pas moindre que la nôtre dans ce péril, dont ils avaient été spectateurs impuissants.

9 *novembre*. — Il pleut toute la journée, et nous prenons beaucoup de peine à amarrer notre balsa (radeau) solidement et à lui faire éviter les troncs d'arbres charriés par le courant; notre abri est, d'ailleurs, atteint par la crue, et nous devons passer la nuit plus à l'intérieur de l'île de l'embouchure.

10 *novembre*. — Notre radeau est resté à sec au milieu d'un amoncellement d'énormes troncs d'arbres, et nous employons toute notre journée à

le dégager pour le remettre à flot; nous avons dû continuer notre travail au clair de lune jusqu'à onze heures environ de la nuit.

11 *novembre*. — Le courant est encore très fort et, n'osant de nouveau tenter le passage de l'Azulmayo près de l'embouchure, je fais continuer le sentier sur la rive gauche dans la direction du sud, pour chercher un endroit plus propice à un passage. A 2 kilomètres environ, nous escaladons la falaise, où nous taillons le sentier en suivant le rio. Vers le soir, nous étions sur un promontoire très à pic, à environ 60 mètres au-dessus du rio, et un panorama d'une très vaste étendue s'offrait à nos regards sur un demi-cercle en regardant vers l'est. A une distance que j'estimai à 30 kilomètres, une chaîne, d'environ 4 à 500 mètres de hauteur, barre la route vers l'est, en suivant une direction nord-ouest-sud-est; l'extrémité nord-ouest de cette chaîne semble s'arrêter abruptement, et former un défilé avec une autre chaîne, moins élevée, allant de l'ouest à l'est. Il n'y a aucun doute que le Marcapata doit passer par cet entonnoir ou pongo, et je pensai que l'Inambary devait suivre le pied des collines nord-ouest-sud-est et devait passer par le même pongo, d'autant plus qu'une

large vallée se dessine au pied de cette chaîne, venant du sud. Au sud, deux autres grandes vallées, faisant un coude à angle droit, se voient nettement, mais je ne puis juger si une de ces vallées appartient à l'Azulmayo ou si d'autres rivières s'en échappent.

Ce panorama était d'autant plus agréable pour nous que nous n'avions jamais pu, depuis Saniaca, obtenir un plus vaste horizon que celui que nous permettait le lit de la rivière ; aussi nous baptisâmes cet endroit Bella-Vista.

Sur le plateau, au-dessus des falaises de Bella-Vista, le sol est complètement différent de celui que nous avons vu jusqu'ici dans la vallée du Marcapata. Il n'y a plus de cailloux roulés, et toutes les crevasses des bords de la falaise montrent une argile rouge compacte, profonde, avec une assez faible couche d'humus à la surface. Des sources, provenant sans doute de nappes formées entre l'argile et les roches ou glissant sur l'argile, sortent de toutes ces crevasses à quelques mètres au-dessous du niveau du plateau. Partout, l'escalade est difficile et le terrain très glissant. Ce plateau, tabulaire, commence abruptement par une falaise de 50 mètres de hauteur, d'abord très étroite, terminant la ligne

de partage des eaux entre l'Azulmayo et la petite rivière qui le précède en amont, laquelle nous avons baptisée « rio San-Marcos ». Il est peu ordinaire de voir tomber aussi près les uns des autres des affluents importants comme l'Azulmayo, le San-Marcos et la Pan-Azucar; mais les crues montrent que ces rivières proviennent de vallées complètement différentes de la Cordillère, car, quand l'Azulmayo roule des eaux chargées de terre, le San-Marcos est absolument limpide. A cause de ces affluents, parmi lesquels chaque jour l'un ou l'autre est grossi par les pluies, le Marcapata lui-même n'est jamais limpide.

Sur le plateau de Bella-Vista, le chemin est assez facile à tailler, car la forêt est de haute futaie, et notre sentier avança rapidement vers le sud. De la falaise, nous avions remarqué un endroit où l'Azulmayo était très large et divisé en quatre ou cinq bras, et, le 12, nous cherchons une pente de la falaise qui nous permette d'atteindre cet endroit, et nous descendons dans le lit de l'Azulmayo. Nous trouvons un premier bras, très large et de peu de profondeur, mais le deuxième bras roulait une énorme quantité d'eau, par cascades : c'était toujours le même bras principal,

infranchissable, et nous ne pouvions même pas songer à passer en radeau. Il était donc nécessaire de remonter encore au sud, jusqu'à ce que nous trouvions ce bras principal assez resserré entre des falaises ou des roches pour nous permettre de jeter un pont, en y faisant tomber un arbre de 25 à 30 mètres de hauteur, travail que nous avions déjà fait sur le premier bras, à l'embouchure.

Le lit de l'Azulmayo est formé de blocs de quartz, mais je cherchai inutilement des traces d'or dans les sables; je ne trouvai pas le moindre indice pouvant faire espérer un lavadero.

Le 13, Colparte, Gomez et moi continuons le sentier; nous coupons plusieurs petits cours d'eau, coulant sur le plateau, qui indiquent évidemment que ce plateau est adossé au massif de montagnes dont font partie les Camantis.

A cause de ces cours d'eau et de la nature du sol, le plateau est très humide, quoique élevé au-dessus de l'Azulmayo et aucunement inondable. Des flaques d'eau stagnantes se rencontrent assez fréquemment; aussi j'examinai plus soigneusement les espèces d'arbres du plateau, d'autant plus que j'avais déjà trouvé des ficus donnant du latex se coagulant en une très bonne gomme; mais ces ficus sont relativement rares.

A midi, pendant que Colparte nous cuisait un dindon sauvage (pava del monte), j'explorai à travers bois, sans faire de sentier, les rives du petit cours d'eau venant de l'ouest. Gomez, qui me précédait, coupait seulement quelques lianes et jeunes arbres gênant trop le passage. Un de ces jeunes arbres ainsi abattu attira mon attention par le lait blanc et assez abondant qui s'échappait de sa coupure; je le tirai des lianes et l'amenai dans l'éclaircie pour l'examiner. C'était une longue tige, grêle et absolument droite; je reconnus immédiatement les feuilles pour appartenir à l'hévéa ou siphonia elastica (jebe du Pérou, borracha ou seringa du Brésil); les feuilles, trifoliées, minces, étaient très longues, parce qu'elles appartenaient à un tout jeune arbre; leur couleur vert clair indiquait que, très probablement, ce genre devait donner un bon latex, car les hévéas non exploitables (comme le bariguda du Brésil) ont la feuille vert foncé, plus épaisse et brillante.

Je trouvai bientôt de gros hévéas, de 40 à 80 centimètres de diamètre, dans une proportion de quatre ou cinq à l'hectare dans la région où nous étions, et aussi dans toute la partie de la forêt que nous avions traversée depuis que nous avions quitté Colparte.

Nous pouvions facilement trouver les hévéas parmi les autres arbres, quoique leurs feuilles ne fussent pas toujours visibles (parce que les sommets des arbres, en forêt, luttent et s'entremêlent pour chercher le soleil); les troncs des hévéas sont, en effet, faciles à reconnaître, grâce à leur forme très droite et parfaitement cylindrique, sans aucune racine visible sur le sol, et à l'écorce régulière, d'un châtain rosé, absolument mat, semée de fossettes en dépression, de 2 à 3 millimètres. L'écorce des arbres vierges, c'est-à-dire n'ayant jamais été incisés, n'a pas plus de 5 à 6 millimètres d'épaisseur. L'aspect des arbres travaillés depuis longtemps, comme ceux que l'on peut voir dans les gommales du Brésil, est, bien entendu, tout différent, car ces arbres ont l'écorce boursouflée par les incisions, et le tronc est gonflé quelquefois en bouteille sur toute la partie travaillée.

A l'altitude de 650 mètres (d'après le baromètre) nous avions trouvé le commencement de la région gommifère; c'était beaucoup plus tôt que je n'osais l'espérer, et, si les hévéas étaient en petit nombre sur le plateau de Bella-Vista, il y avait beaucoup de probabilités, du moins, pour que nous trouvions ces arbres sur le grand pla-

teau, qui est à l'est, de l'autre côté de l'Azulmayo.

Les bords du Marcapata, les terrains inondables et les pampas du fond de la vallée ne sont pas propices pour les hévéas, comme nous avons pu le constater, probablement à cause de la nature du sol; car, quoiqu'il y ait une forêt de très gros arbres entre le Marcapata et le pied du plateau de Bella-Vista, nous n'avons pu trouver un seul hévéa dans cette pampa; mais le terrain argileux du plateau tabulaire se continue, évidemment, sur la rive droite de l'Azulmayo, et très probablement sur la chaîne de collines de la rive gauche du Marcapata, dans la direction du nord-est.

Le 14 novembre, je laissai Colparte et Gomez continuer l'exploration de la rive gauche de l'Azulmayo, et je retournai au confluent, au campement, où j'avais laissé Carlos. Celui-ci me dit qu'ayant suivi notre sentier faisant communiquer avec Islopata, il avait trouvé, à partir du rio San-Marcos, la rivière déplacée par la dernière crue, et le bras principal du rio couvrant maintenant la plage que nous avions suivie sur plusieurs kilomètres, pour éviter de traverser les brousses très épaisses en cet endroit; notre communication avec Islopata était donc coupée, et notre sentier à

refaire. J'allai avec Carlos constater cet obstacle inattendu, lequel m'inquiétait d'autant plus qu'entre Islopata et Sapopata nous avions suivi des plages et des îles pendant plusieurs kilomètres en traversant une dizaine de fois le même bras du Marcapata, et que ce parcours devait être impraticable aussi depuis les dernières crues.

Nous eûmes beaucoup de peine à traverser le San-Marcos, ses eaux ayant considérablement monté; le rio Marcapata, au coude brusque qu'il fait à cet endroit, s'est rejeté complètement sur la rive droite. Ne pouvant songer à faire, dans une journée, un nouveau sentier à travers les brousses, nous retournons sur nos pas à l'embouchure de l'Azulmayo.

A ce moment, de l'embouchure de l'Azulmayo et de la falaise de Bella-Vista, je pus relever au théodolite plusieurs sommets pour déterminer la position de cette embouchure; mais j'ai dû me servir d'une base approximative, car il est bien difficile de trouver une plage suffisamment longue, disposée pour servir de base rigoureuse.

15 *novembre*. — Je commence avec Carlos un défrichement sur la rive gauche de l'Azulmayo, pour établir, en lieu sûr, un campement où il était nécessaire de transporter tous nos vivres

avant de continuer la marche au delà. Nos vivres étaient, en effet, en majeure partie à Sapopata, à deux jours de marche de l'Azulmayo, et le problème du transport revenait à résoudre avec le passage de l'Azulmayo, car, à cause des difficultés qu'il y avait à franchir cette rivière, nous devions nous assurer tous nos vivres sur la rive opposée.

16 *novembre*. — Colparte et Gomez revinrent du plateau de Bella-Vista, ils n'avaient plus de vivres. Ils rapportaient des échantillons de gomme, sous forme de sernamby recueilli sur les plaies ; la gomme était de très bonne qualité. La densité des arbres à gomme était faible sur tout le plateau, et une estrada serait difficile à tracer, même pour un seul jebero (le récolteur de gomme), appelé « seringueiro » au Brésil.

Cependant, il était probable que toute la région que nous avions devant nous, à l'est et au nord, jusqu'au Madré de Dios, était riche en hévéas, et que si une communication viable pouvait être établie avec Marcapata, il n'y aurait plus qu'à résoudre le problème de la main-d'œuvre. Cette communication avec Marcapata, je dois le dire, présente des difficultés énormes, même pour atteindre le point où nous sommes, lequel n'avait encore jamais été atteint par des blancs; les crues

fréquentes des rivières empêchent d'y établir des ponts durables, et les chemins eux-mêmes coûteraient très cher pour être rendus praticables à des mulets, en admettant que des mulets puissent faire le voyage, malgré le climat et surtout la mauvaise nourriture qu'ils peuvent obtenir en forêt. La forêt n'offre, en effet, aucune herbe pour des bêtes de somme, et, avant l'établissement de cultures, il faudrait transporter leur nourriture sous forme de maïs ou d'orge, et alors, comme pour les cargadores, les charges sont absorbées par les bêtes elles-mêmes, dès que le trajet se prolonge de plus d'une huitaine de jours en forêt.

Aussi, je n'hésite pas à croire l'exploration plus facile, et également l'exploitation (actuellement tout au moins), par le Madré de Dios.

On peut arriver à cette rivière par le Madeira et le Béni, en remontant les chutes. Le voyage de Para à Santo-Antonio demande, en moyenne, quinze jours; quant au passage des chutes, depuis Santo-Antonio jusqu'au Mamore, il y a seize chutes, sur une étendue de 160 milles, demandant 60 jours, dont 10 à 12 seulement employés en navigation, et le reste pour le passage des cataractes. Sur le Béni et le Madré de Dios, il n'y

a pas de service régulier, et il y a plusieurs chutes ; mais on trouve encore des baraques : Florencia, Carmen, Monte-Verde, pour ravitaillement ; au delà de Cascada-Vasquez et Palma-Real, le Madré de Dios a été seulement parcouru par deux ou trois explorateurs, et il est difficile de fixer le temps nécessaire pour remonter à contre-courant jusqu'au confluent de l'Inambary ; quant à l'Inambary, il n'a été remonté par aucun explorateur, et il est totalement inconnu jusqu'à la province de Carabaya. Ce voyage demanderait donc six à sept mois pour atteindre le confluent de l'Inambary, mais pourrait être fait avec un personnel très restreint, de cinq à six hommes ; et, sur une rivière, il est possible de transporter une provision suffisante de vivres pour ce personnel ; le passage des chutes seul est difficile ; on ne pourrait pas, évidemment, remonter le Marcapata, qui n'est pas navigable, mais on pourrait probablement explorer le bas Inambary, et, en ravitaillant des seringueiros par les baracons (1) du Madré de Dios, on parviendrait, quand l'exploitation en vaudrait la peine, à gagner par étapes sur le cours non navigable de l'Inambary et du Marcapata, et

(1) On appelle ainsi les magasins de vivres des patrons récolteurs de gomme ou des maisons de commerce.

à créer une communication avec la Cordillère du Pérou.

Il y a une voie terrestre raccourcissant le trajet précédent jusqu'au Madré de Dios, celle qui fut suivie par le colonel brésilien Labre, en 1887. Accompagné des jeunes Boliviens Mercier et Farfan, avec des peons des baraques et des sauvages araonas, il passa de l'Aquiri (affluent du Purus) au Madré de Dios, en parcourant 150 kilomètres, traversant les rios Abuna et Orton, et aboutissant à la baraque de Rosario. Les sauvages guarayos, d'abord hostiles, furent surtout très utiles aux explorateurs pour le transport de leurs vivres.

En 1894, le colonel Muñoz communiquait du Madré de Dios à l'Aquiri, par une voie plus à l'ouest; parti de la baraque Carmen, il traversa le rio Orton, le Tahuamanus, et aboutit à l'Aquiri, en face le rio Pontes, point que peuvent atteindre les vapeurs pendant les crues.

Enfin, depuis 1894, quelques autres sentiers muletiers ont été faits entre l'Aquiri et le Madré de Dios, et l'exploitation de la gomme sur l'Aquiri n'a fait que prendre de l'importance et, par conséquent, ces sentiers sont fréquentés. Mais il reste toujours la difficulté de passer les vivres par ces

chemins, difficulté énorme quand il s'agit de deux ou trois tonnes.

La voie de Fiscarrald est plus courte que les précédentes pendant les crues. En partant d'Iquitos, on peut remonter en vapeur l'Ucayali jusqu'au Mishahua; c'est un trajet d'un mois avec un bon vapeur; de la bouche du Mishahua à la ligne de partage des deux bassins, il y a neuf jours de canot; la traversée de la colline de partage des eaux demande quatre heures, soit une journée pour un homme chargé; la hauteur maximum n'est pas de plus de 20 mètres. De l'autre côté, dans la quebrada Cactipajal, on peut descendre au Manú par les hautes eaux et atteindre le Madré de Dios en dix jours; la direction du Cactipajal et du Manú est 1/4 O.-N.-O., 1/4 E.-S.-E. L'entrée dans le Madré de Dios est très périlleuse, et son cours est obstrué de nombreux rapides jusqu'à l'embouchure de l'Inambary. Cette voie présente l'inconvénient qu'il n'y a pas un seul endroit habité où l'on puisse se ravitailler après avoir quitté l'Ucayali. Cependant, c'est celle que je choisirais de préférence à celle du Madeira et de l'Acre.

La navigation de ces rivières présente de très grands dangers. Je n'ai qu'à citer comme exemple le naufrage du petit vapeur de Fiscarrald

dans le Mishahua, où Fiscarrald trouva la mort.

Étant donnée l'impossibilité de faire le trajet que nous projetons jusqu'au Madré de Dios avec les porteurs de Marcapata, il ne nous reste qu'une seule chance de réussite devant la non-navigabilité du Marcapata, c'est de trouver des Indiens chunchos qui puissent porter nos vivres et peut-être nous ravitailler un peu sur leurs cultures; aussi maintenant je souhaite ardemment cette rencontre. Malheureusement, la saison des pluies, qui commence, éloigne les Indiens de leurs lieux de pêche, et il est à craindre que leurs cultures ne soient très éloignées et sur des endroits élevés, en dehors de notre route le long du Marcapata. A peu près chaque jour, nous avons l'occasion de tirer des coups de fusil, et nous devrions attirer l'attention des Chunchos s'ils avaient un campement dans les environs; d'ailleurs, j'ai fouillé attentivement la rive droite de l'Azulmayo, de la falaise de Bella-Vista, et je n'ai pu constater le moindre défrichement ni voir aucune fumée.

Ayant tracé la carte du chemin que nous avons parcouru depuis Saniaca et examinant la carte de Raimondi (1), feuille 26, je présume que cette

(1) Mapa del Perú. Erhard frères, rue Denfert-Rochereau, 37 *bis*, Paris.

carte est inexacte sur la direction supposée à l'Inambary dans les pays inexplorés, car notre parcours s'étant fait dans la direction de l'est depuis Sapopata, nous serions très près de cette rivière; quant au rio de Palca, que Raimondi fait tomber par des pointillés dans le Cadena, je crois plutôt que l'Azulmayo n'est autre que ce rio, étant donnée son importance.

CHAPITRE VII

A TRAVERS LA FORÊT VIERGE

Seul dans la forêt vierge. — Mes ivrognes d'Islopata. — Construction du grand rancho de « Manabalinche ». — » Tonquipata », le campement nouveau. — Je suis rejoint par le premier convoi envoyé par Marc Wolff. — Marc Wolff et les vivres de secours arrivent à « Manabalinche ». — Passage de l'Azulmayo. — L'oroya du « Passage des Français » est emportée par une crue de l'Azulmayo. — « La Conception. » — Le « Plateau des Incas ».

17 *novembre.* — Il était urgent de rétablir immédiatement notre communication avec Islopata, où étaient Rollet et Pédro, et de transporter des vivres au confluent de l'Azulmayo; aussi, j'envoyai Colparte, Gomez et Carlos faire un sentier en forêt au delà du San-Marcos, puisqu'il n'était plus possible d'avancer par la plage. Le soir, ils reviennent tous les trois et me disent qu'ils ont fait environ 2 ou 3 kilomètres dans des bambous épineux, à travers lesquels il leur a été très difficile d'ouvrir le sentier.

18 *novembre*. — Mes trois hommes repartent pour continuer le sentier de l'autre côté du San-Marcos; il est convenu qu'ils doivent rentrer le soir. Au coucher du soleil, je suis assez étonné que mes hommes ne soient pas de retour, et je pense que, s'étant laissés surprendre par l'obscurité, ils ont dû coucher en chemin, ce qui doit leur être d'autant plus désagréable qu'ils n'ont pas leurs couvertures de laine. Une couverture ou un poncho pour la nuit est chose indispensable, et sans laquelle il serait impossible d'éviter la fièvre tierce ou les fièvres pernicieuses; on peut avoir marché dans les marais, traversé des rivières ou supporté la pluie tout le jour durant, si l'on dispose d'une couverture de laine à peu près sèche pour la nuit, on a beaucoup de chances de se réveiller dispos le lendemain. Colparte, en homme habitué à la montaña, où il est né, n'oubliait jamais cette précaution.

Je passai donc la nuit seul à « Manabalinche » : ainsi avions-nous baptisé notre campement de l'embouchure de l'Azulmayo, Manabalinche signifiant, en qquichua, l'endroit où l'on ne peut passer, en considération de notre tentative inutile de traverser l'Azulmayo.

19 *novembre*. — Le matin, comme d'ordinaire,

je déjeunai de bonne heure d'une bouillie de maïs écrasé, préparée sur le feu de campement que nous tenions généralement allumé toute la nuit sous un petit abri. Mais, vers le milieu du jour, je ne laissai pas que d'être inquiet, aucun de mes hommes n'ayant paru.

Je suivis la plage du Marcapata jusqu'au rio San-Marcos, mais, comme il se faisait tard, je ne franchis pas le rio, et je rentrai à Manabalinche après avoir tué un « pato del monte ». Notre sentier, très fangeux près de l'embouchure de l'Azulmayo, était partout coupé de traces de porcs sauvages et de daims; cependant je ne pus rencontrer aucun de ces animaux.

Assis près du feu, où je prépare mon repas, j'examine plusieurs suppositions : je me demande quelle peut être la cause du retard de mes hommes. Le rio San-Marcos avait sensiblement grossi, mais j'ai pu juger que Colparte tout au moins l'aurait passé, et d'ailleurs des coups de fusil tirés des bords du San-Marcos pouvaient être entendus de Manabalinche. J'avais tout lieu de croire qu'ils avaient atteint Islopata, mais qu'une circonstance imprévue, peut-être un accident survenu à l'un des hommes, les avait obligés à y rester encore aujourd'hui.

20 *novembre.* — Aucun ne rentra encore ce jour-là, aussi mon inquiétude devint sérieuse. Une rencontre avec les Chunchos aurait plutôt déterminé mes hommes à me prévenir ; je ne fis, à ce sujet, qu'une seule supposition, c'est qu'en revenant ils avaient aperçu un campement d'Indiens venus pour la pêche sur la plage du Marcapata : des Huachiparis, qui, ayant traversé le rio, campaient sur la rive droite, car des Chunchos auraient suivi notre rive, et il était probable qu'ils m'auraient rencontré. Mes hommes, pouvant craindre d'entrer en relation avec des Huachiparis, étaient restés à Islopata. Cependant, une telle supposition me faisait penser que la rencontre n'était pas moins inévitable pour eux, car des Indiens ne pouvaient manquer de trouver nos traces et notre sentier, qui était peu éloigné des bords du rio. Quoiqu'une rencontre avec des Indiens fût plutôt souhaitable, j'aurais de beaucoup préféré rencontrer des Chunchos que des Huachiparis ; et comme il m'aurait été désagréable d'être rejoint au coucher du soleil par des Indiens, j'évitai de tirer un coup de fusil ce soir-là, et je me contentai de prendre du poisson avec une demi-cartouche de dynamite que je jetai dans un bassin très profond de l'Azulmayo, l'explosion

sourde ne pouvant être entendue à une grande distance.

Au coucher du soleil, j'éteignis les flammes de mon feu de campement et ne laissai que quelques charbons ardents. La nuit était sans lune. Assis hors des rayons des derniers reflets rouges du feu et adossé à des brousses, je voyais vaguement assez loin devant moi, dans le bras à sec de l'Azulmayo, dont le lit de galets blancs, lavés, formait une large avenue à pente raide jusqu'au Marcapata. Sur la gauche, une nappe d'eau peu profonde courait et miroitait doucement le long de la rive opposée, où l'épaisse forêt n'était maintenant qu'une gigantesque et imposante muraille noire. Habitué au roulement sourd de l'Azulmayo et du Marcapata, il me paraissait être dans un calme absolu, si ce n'avaient été, à d'assez longs intervalles, les chocs de quelque bloc, auquel le travail lent, mais continuel, du torrent faisait perdre l'équilibre, et qui se déplaçait dans le fond du gouffre, au pied de la chute, de l'autre côté de l'île.

Sous le charme de cette nature grandiose qui dort, les idées sont lentes et calmes. J'étais attentif et recueilli, sans que cette solitude pût m'effrayer.

Mes idées se développaient sur les causes les plus plausibles ayant retenu mes hommes.

J'ai bien remarqué un assez vif mécontentement depuis le départ des qquepires, j'ai entendu exprimer entre eux l'opinion que le renfort de vivres que nous attendons de Marcapata ne nous parviendrait pas, ou que, si nous passions l'Azulmayo, le retour deviendrait impossible avec les crues qui commençaient. Colparte s'est plaint de ne plus avoir de coca, notre provision s'étant avariée, et lorsque nous avons passé une partie de la nuit à dégager notre radeau, après la dernière crue, j'ai dû faire cesser les murmures. Ces remarques m'amenèrent à penser qu'ils avaient pu déserter, emportant avec eux des vivres de Sapopata, et peut-être après avoir ouvert mes colis particuliers. Cependant, Rollet, un blanc, ne pouvait avoir déserté avec eux, et je repassai quelques autres causes plausibles. Il n'y avait pas eu de forte crue depuis leur départ, et le seul accident qui pût les atteindre ensemble n'aurait pu être que l'explosion de notre caisse 11, qui contenait 30 kilos de dynamite, mais ce produit était relativement bien préservé.

La perspective d'une désertion de mes hommes m'ennuyait profondément pour le succès de l'ex-

ploration, mais ne m'effrayait pas pour moi-même, car j'étais en bonne santé, et je pouvais porter suffisamment de vivres et munitions pour gagner seul Saniaca. Le sentier et la configuration de la rivière m'étaient connus mieux qu'à aucun de mes hommes, et, sans une boussole, je pouvais, à la rigueur, me diriger à travers bois tout aussi sûrement qu'un Chuncho. Il y avait plus de vivres à Sapopata que ne pouvaient en emporter les déserteurs, et je ne les pense pas assez mal intentionnés pour les détruire; quant aux munitions, j'en avais abondamment.

Les grognements répétés d'un raton nocturne me tirèrent de mes réflexions. Machinalement, je levai et épaulai mon winchester. Sur l'ombre noire, le canon bruni n'était pas visible. Sortant un tube de verre de ma veste de laine, je tirai une allumette-bougie et collai la boule de phosphore sur le guidon. La phosphorescence ne persistait qu'un temps très court, et je trouvai ce procédé peu pratique. Une mouche à feu passant à portée, je la coiffai de mon feutre mou sur les galets, et, tirant un fil de mon vêtement, je la liai à l'extrémité de l'arme. Avec ma prisonnière, la visée était parfaitement possible.

Comme je jouais ainsi dans cet exercice, un

bruit de galets fixa mes regards sur la limite gauche de la forêt, dans la direction du Marcapata. Le bruit se répéta distinctement et un ton de l'ombre me sembla avoir varié. Je me laissai glisser doucement et m'allongeai sur les coudes dans les blocs de quartz roulés. Quelques secondes s'écoulèrent, puis je comptai des pas lents sur les galets ; c'était la pression de pieds nus ou chaussés de polcos ; mais ce ne pouvait être un de mes hommes venant de la forêt à cette heure et avec ces précautions. Les pas se rapprochèrent, remontant le long de la nappe d'eau de la rive gauche, et il me sembla qu'ils appartenaient à deux individus marchant lentement, mais ne cherchant pas à éviter d'être entendus. Un moment, les pas s'arrêtèrent et j'entendis un souffle puissant et répété. Mes yeux, quoique habitués à l'obscurité, ne voyaient rien se mouvoir contre le fond de la forêt; mais mes visiteurs reprirent ma direction, le souffle plus bruyant se répéta, et alors je ne doutai pas que j'avais affaire à une bête, un jaguar ou un tapir. Quelques secondes après, une ombre se détacha de la muraille et la brute passa à quelques mètres de moi. C'était une anta de belle taille ; elle se dirigeait où avait été mon feu, mais soudain, flairant sans doute un danger, elle obliqua à

sa gauche et rentra dans les brousses de l'île, en brisant bruyamment les arbustes sur son passage. Ce n'est pas un méchant voisin qu'un tapir, et jugeant salutaire de me reposer pour être dispos le lendemain, je rentrai sous la petite toiture de palmier établie entre deux arbres, et me glissai dans mon hamac de toile. Après la courte demi-somnolence pendant laquelle apparaissent des visages aimés, je m'endormis de ce sommeil léger et paisible que plusieurs années de vie en plein air, sous le ciel d'Australie, m'ont habitué à goûter.

21 *novembre*. — Éveillé au petit jour, je rêvassais dans mon hamac lorsque je reçus la matinale visite d'un autre habitant de la forêt, en la forme d'un magnifique iguane de plus d'un mètre de long. L'énorme lézard débouchant d'un bouquet de brousse s'arrêta timidement devant mon installation aérienne, paraissant étonné de rencontrer un animal aussi compliqué; son regard semblait m'interroger avec inquiétude. Mais avec ce déplorable atavisme qui nous vient peut-être de nos ancêtres des cavernes, lequel pousse l'homme armé à tuer d'inoffensives créatures souvent sans besoin, je tendis inconsciemment la main sur mon rifle, suspendu le long de mon hamac; heu-

reusement, le petit caïman de la forêt, devinant ma barbarie, s'était retiré sans plus de bruit que pour paraître.

Après mon déjeuner de poisson brûlé, l'inquiétude sur mes hommes me harcela de nouveau, et je résolus de partir immédiatement pour Islopata. M'étant assuré de mes munitions, je quitte Manabalinche, avec ma couverture de laine roulée sur le dos.

Avant de traverser le rio San-Marcos, je m'avance sous le couvert de la forêt, et, atteignant la rive du Marcapata, peu avant le coude que fait cette rivière à ce confluent, je peux voir la plage des deux rives sur plusieurs kilomètres. De ce poste d'observation, je fouille avec soin les deux rives, les îlots et la surface de la rivière. Quelques groupes de patos del monte, alignés sur les galets, écartent et laissent pendre leurs ailes au soleil. Très loin, sur une plage, mes regards s'arrêtèrent sur deux points mouvants, mais je devinai bientôt que ces individus à longues pattes n'étaient pas des hommes, mais de grands échassiers pêchant sur le bord de l'eau.

Je passe sans trop de peine le San-Marcos et trouve, en remontant sa rive gauche, un sentier frais dans les bambous épineux. Un quart d'heure

après, j'étais en forêt, dans un nouveau sentier fait par mes hommes; ce sentier, plus élevé au-dessus du Marcapata, traverse un terrain relativement sec, et j'avance rapidement. Sous le couvert des grands arbres, le calme n'est troublé que par une cigale imitant le bruit d'une scie circulaire, mais c'est à peine si je m'entends marcher avec mes polcos en cuir brut. Au passage des petits ruisseaux, dans les éclaircies, des oiseaux de proie trahissent mon passage; ces vilaines bêtes, ressemblant assez à des pies, semblent prendre à tâche de me harceler de leurs cris moqueurs; un autre vilain oiseau de proie imite le bêlement du mouton.

Je jugeais être à peu de distance d'Islopata, quand un craquement de branche dans le sentier me fit me rejeter derrière un arbre. J'attendis quelques secondes et vis déboucher Colparte, le fusil à la main et une charge dans son poncho.

Colparte me dit qu'avec Gomez et Carlos il avait atteint Islopata l'avant-veille, mais que ces deux derniers étaient malades et qu'il avait dû se décider à aller seul me rejoindre. Ses explications ne me parurent pas trop claires, et je vis bien qu'il me cachait quelque chose, mais je lui ordonnai de continuer son chemin sur Manabalinche pendant

que je finirais d'aller à Islopata, dont un nouveau campement en forêt n'était, me dit-il, qu'à une heure environ de marche. Je trouvai, en effet, le nouveau campement en forêt et mes hommes couchés, se plaignant de douleurs atroces; ils faisaient, en réalité, bien triste figure, et je tirai bientôt de Rollet des explications sur ce qui s'était passé à Islopata.

Le 19 au soir, Rollet et Pédro entendirent des appels de leurs camarades en forêt et leur répondirent pour indiquer la direction à suivre pour atteindre la plage; mais, quoique Rollet et Pédro fissent, de leur côté, un sentier pour aller à leur rencontre, les brousses étant épaisses en cet endroit, ils ne purent se rejoindre que fort avant dans la nuit. Peu de temps après s'être réunis sous la tente d'Islopata, les hommes se mirent, me dit Rollet, à mâcher de la coca qu'ils trouvèrent au campement, et ils parlaient avec animation autour du feu; bientôt il comprit qu'ils étaient ivres et leur surexcitation et la violence de leurs paroles étaient telles qu'il n'osa pas s'interposer. Les trois hommes étaient terribles à voir; dans leur folie furieuse, ils vociféraient des injures et des menaces contre moi et juraient de faire cause commune pour retourner ensemble à Mar-

capata. Rollet avait heureusement enlevé leurs fusils sans qu'ils s'en aperçussent, et enfin deux des hommes tombèrent ivres-morts. Ils avaient vidé à eux trois un baril de 10 litres d'aguardiente (alcool de canne). Comme il plut une partie de la nuit, mes ivrognes ronflèrent sans couverture sur la terre mouillée et, le lendemain, Gomez et Carlos restaient cloués au sol sans pouvoir faire un mouvement.

J'étais peu enclin à être indulgent envers ces brutes. Cependant, Carlos pleurait et me suppliait d'avoir pitié de lui. Il avait un côté du corps paralysé, et il parlait avec difficulté. Gomez était secoué, depuis deux jours, par des convulsions nerveuses horribles à voir. Je leur fis avaler à chacun un purgatif à dose de cheval et ensuite des cachets de quinine pour abattre la fièvre.

Je passai une nuit fort désagréable, mes Péruviens se lamentant continuellement; c'est, d'ailleurs, une habitude des métis péruviens aussi bien que des Indiens qquichuas de pousser des gémissements comme pour faire partager leurs souffrances; aussi j'ai toujours évité autant que possible de dormir sous un même abri avec des Indiens malades, pour l'énervement de ces insupportables plaintes.

L'histoire de Rollet pendant la quinzaine de jours qu'il resta isolé à Islopata avec Pédro vaut la peine d'être racontée. Mon brave compatriote eut à subir une inondation et passa une nuit perché sur la maigre charpente de son abri. N'ayant pas su préserver ses allumettes contre l'humidité et les pluies, il resta une semaine sans pouvoir allumer du feu et dut manger du chalona cru. Enfin, le jeune Pédro me raconta que le brave homme, surexcité par la fièvre qu'amenèrent les privations et la fatigue, fut pris du délire de la peur et passa une soirée à tirer sur de prétendus Indiens huachiparis que Pédro s'efforçait de lui démontrer être de simples patos del monte, groupés au loin sur la plage.

23 *novembre*. — Je laisse Gomez, qui est encore incapable de marcher sous la tente dressée en forêt en face d'Islopata. Il n'a que du chalona en petite quantité, et, s'il ne veut pas mourir de faim, il faudra bien qu'il se décide à faire un effort pour atteindre Manabalinche. Avec Rollet, Carlos et Pédro chargés, je me dirige sur Manabalinche.

24 *et* 25 *novembre*. — Je fais construire à Manabalinche, sur la rive gauche du premier bras de l'Azulmayo et sur une élévation de quelques mètres au-dessus du rio, un grand rancho pour

servir de dépôt aux vivres que nous avons encore à transporter de Sapopata, et pour attendre les vivres de Marcapata. Ce dépôt nous est indispensable pour abriter nos vivres pendant le temps qui nous sera nécessaire pour le passage de la rivière, aussi bien que pour le temps de les réunir à ce dernier poste.

Nous abattons les arbres tout autour de ce rancho pour que l'air et le soleil en fassent un endroit sec et suffisamment sain.

26 *novembre*. — Comme il est nécessaire que je m'assure de l'état de nos vivres à Sapopata, et aussi de l'état du sentier entre Islopata et Sapopata en prévision de pouvoir être rejoint par le convoi de cargadores que doit amener mon compagnon Marc Wolff, je laisse à Manabalinche Rollet et Carlos pour continuer le rancho, et je pars pour Sapopata avec Colparte et Pédro. En passant à Islopata, je trouvai Gomez dans de meilleures dispositions, il a des plaies aux jambes et aux pieds, mais cependant il se décide à rejoindre le même jour ses compagnons à Manabalinche, pendant que nous continuerons notre chemin sur Sapopata.

Notre chemin n'était plus partout praticable, et nous dûmes employer le machete dans bien

des endroits. Comme Colparte me précédait dans le lit d'un torrent à sec, il me fit signe, en arrivant à un coude, de marcher avec précaution, et me montra assise sur un tronc d'arbre, à la lisière de la forêt, une superbe onça (jaguar); elle était allongée dans la posture d'un chat attendant le passage d'une souris, mais au bruit que fit Pédro en nous rejoignant elle leva la tête et nous regarda sans manifester la moindre inquiétude. Colparte, par déférence, me laissa épauler mon fusil, et mal lui en prit, car, ayant changé d'arme le matin, et n'étant pas habitué à la gâchette trop douce du winchester que j'avais en main, le coup partit avant mon gré, et je manquai mon superbe chat. Je me précipitai bien sur ses traces dans la forêt, espérant qu'il grimperait sur un arbre, mais il ne me fut pas possible de le rejoindre.

27 *novembre*. — Nous trouvons notre dépôt de Sapopata dans un fort mauvais état. Tous les colis sont couverts de moisissures et des colonies de perce-bois se sont établies dans les caissages.

Toute cette nuit, il pleut; les débris de tentes que nous avons dressés font un couvert humide et chaud, insupportable.

28 *novembre*. — Colparte abat les arbres et fait une éclaircie sérieuse pour établir un rancho

en palmier pour les marchandises. Je pêchai à la dynamite dans le Marcapata des carpes énormes et tuai plusieurs perdrix, en même temps que je vérifiais l'état du sentier allant à l'ancien campement de Sapopata.

29 *et* 30 *novembre*. — Nous construisons un rancho en forêt, lequel fut baptisé Tonquipata, c'est-à-dire, en qquichua, « le Camp nouveau. »

1er *et* 2 *décembre*. — Nous faisons un nouveau chemin en forêt pour éviter de passer sur les plages de l'ancien campement de Sapopata. Notre nouveau chemin évite les marais et les bambous épineux et suit un terrain élevé et sec dans la grande forêt.

3 *décembre*. — Vers midi, Colparte, qui continuait le sentier en forêt, rentre avec sept qquepires; c'est le premier convoi envoyé par Marc Wolff, et ce n'est pas sans plaisir que je reçois ce renfort, qui arrive d'autant plus à propos que nous venons d'achever de rétablir notre communication en supprimant en grande partie les sentiers éphémères le long des plages. Les charges sont constituées de chuno, riz et sel.

4 *décembre*. — J'envoie les qquepires dirigés par Colparte porter leurs charges à Manabalinche, et je reste avec Pédro à Tonquipata. Les qque-

pires reviendront pour faire d'autres voyages de charges afin de commencer le transport des vivres entre Tonquipata et Manabalinche, environ une tonne de vivres étant encore à Tonquipata. Dans une note que j'envoie à Rollet, je donne l'ordre à Carlos de venir à Tonquipata, car comme les convois de renfort de Marc peuvent venir à d'assez longs intervalles les uns après les autres, il est nécessaire que je laisse un homme à Tonquipata pour donner des indications sur le chemin à suivre par les qquepires pendant que je retournerai à Manabalinche pour m'occuper du passage de l'Azulmayo.

5 *décembre*. — Il pleut le matin et il a plu toute la nuit. A midi, accompagné de Pédro, j'explore la forêt en allant droit à l'est. Je ne rencontre aucun arbre à gomme, mais seulement quelques lianes à latex, de la famille des landolphinées. Comme nous rentrons au campement, je trouve notre rancho occupé par un énorme singe qui semble tout à fait chez lui. Je fus assez vandale pour passer une balle à travers la cervelle de ce pauvre indigène, sans respecter ses droits de premier occupant de la forêt.

Pédro écorcha le singe pour le lendemain.

6 *décembre*. — Colparte, les trois dadores et

les quatre qquepires rentrèrent à la nuit. J'avais bien peur que ma fricassée de singe ne me restât pour compte, aussi c'est avec plaisir que je distribue généreusement cette viande fraîche.

Rollet, dans une note, m'accuse réception des marchandises envoyées à Manabalinche; il me dit que les plaies de Gomez ont augmenté d'une manière inquiétante et qu'il est hors d'état de marcher.

7 *décembre*. — Dix cargadores arrivent à Tonquipata. Le gobernador de Marcapata, par une lettre, me communique que mes cargadores déserteurs ont été sévèrement punis et envoyés comme soldats à Urcos; il me donne une liste des cargadores envoyés de Marcapata, avec les numéros de leurs charges en regard. La plupart de ces qquepires faisaient partie de nos premiers convois, ce sont : Simon Callo, Antonio et Manuel Guispe, Féliciano Juliary, Francisco Uacca, Romualdo, Ppse, Bonito Punia, Mariano Uacco, Carhuani et Bargas.

A la nuit, Carlos arrive de Manabalinche.

8 *décembre*. — Je laisse Carlos et Pédro à Tonquipata, et je dirige les cargadores sur Manabalinche, où nous arrivons le 10 décembre. Je trouve Gomez en fort mauvais état; à part des plaies lui couvrant les jambes, il est farci de

larves, une espèce de ver se développant dans la chair en formant une excroissance identique à un furoncle. Ces vers atteignent dix à douze millimètres de longueur. Ce fléau douloureux autant que répugnant est très commun dans la montaña, et il atteint les animaux et les hommes.

11 *décembre*.— Pendant que Gomez peut encore marcher, je juge prudent de l'envoyer à Saniaca accompagné de deux cargadores. Je prépare en même temps l'engagement de métis indiens parmi les qquepires, pour pouvoir renvoyer également Rollet, Carlos et Pédro, qui ont la fièvre intermittente et sont devenus plutôt encombrants qu'utiles. J'ai trouvé deux Indiens de bonne volonté, l'un est un alcade qui a servi de capataz au convoi, l'autre est un dador qui me paraît très docile, du nom de Bargas. Je leur ai fait donner leur parole pour rester à mon service au prix de 30 soles par mois. Mon personnel pourra être renouvelé complètement sauf Colparte. Il est sage de me débarrasser d'hommes malades et de mauvaise volonté pour l'exploration.

12 *décembre*. — Je renvoie les qquepires à Tonquipata pour faire un deuxième voyage de charges entre ce dépôt et Manabalinche.

13 *décembre*. — Je reçois un deuxième convoi

de dix qquepires envoyés par Wolff. De ce convoi se trouve un métis indien, Francisco, qui a travaillé aux mines de Santo-Domingo à Carabaya; il consent à rester à mon service pour la durée de l'exploration à raison de 80 centavos par jour.

Je dresse d'après les relevés faits au théodolite une carte de la région explorée de Tonquipata à Manabalinche, et j'envoie à Wolff une copie de cette carte pour lui faire connaître la distance à parcourir pour me rejoindre.

Je suis décidé à tenter de nouveau le passage de l'Azulmayo, et je fais disposer la balsa entre deux rapides très près de l'embouchure avec le Marcapata.

14 *décembre.* — A midi, j'entends un coup de fusil du côté du rio San-Marcos et une demi-heure après trois hommes remontaient, dans la direction de notre campement, le premier bras de l'Azulmayo. Dans la haute stature et la démarche assurée de celui qui tenait la tête, je reconnus aussitôt Marc Wolff, et bientôt nous échangions une poignée de main démonstrative.

Il est accompagné de Morales et d'un jeune blanc de Marcapata, nommé Rivas, qu'il a engagé pour la durée de l'exploration. Le dernier convoi de qquepires les suit de très près.

Wolff m'apporte des nouvelles de France, des lettres de famille et des journaux récents. Il me raconte son voyage de Cuzco, fait avec une célérité exceptionnellement heureuse. Il a rencontré Gomez et les deux cargadores qui l'accompagnaient, à peu de distance de Saniaca. Les télégrammes de Cuzco annoncent le commencement des hostilités de la déplorable guerre sud-africaine. La première émotion de ce flot de nouvelles calmée, nous discutons ensemble sur les moyens dont nous disposons pour remplir avec succès notre mission. Nous convenons de faire rétrograder nos trois hommes malades avec les cargadores retournant à Marcapata et de tenter, dès le lendemain, le passage de l'Azulmayo.

15 *décembre.* — Une nouvelle difficulté avec les qquepires se présenta dès que j'exigeai qu'ils fissent, sous la direction de Rivas et du capataz, un voyage de charges entre Tonquipata et Manabalinche pour terminer de transporter ce qui restait au dépôt de Tonquipata. Mes qquepires, parmi lesquels un certain Mariano, un métis, qui se fait particulièrement remarquer par son insoumission et son influence sur les Indiens, ne voulaient faire, à aucun prix, ce voyage. Nous fûmes obligés, une fois de plus, d'user de tact en

même temps que d'énergie à leur égard, et, faisant accompagner les qquepires par deux de nos hommes armés, je les remis en marche après les avoir réunis pour leur apprendre mon intention absolument arrêtée de sévir impitoyablement contre les déserteurs, et de les signaler au gobernador de Marcapata si les conditions de leur engagement, d'ailleurs convenues avec ce dernier, n'étaient pas strictement remplies.

Deux des cargadores devaient en même temps accompagner Rollet, Carlos et Pédro, qui retournaient à Saniaca.

A midi, nous avions disposé la balsa dans l'endroit choisi pour une nouvelle tentative de passage de l'Azulmayo; Morales, qui manœuvre très bien la balsa, prit place à l'arrière, et Colparte à l'avant; Morales dirigea la balsa avec beaucoup d'habileté en profitant d'un courant, remontant le long de la rive jusqu'à un rapide d'où il la lança vigoureusement dans le fort du courant; nous vîmes avec anxiété la balsa plonger pendant une seconde, mais reparaître à une dizaine de mètres de là, et bientôt nos hommes atteignaient la rive opposée. Le même soir, nous étions parvenus à tendre un câble de cent mètres à travers l'Azulmayo pour établir un transporteur ou oroya, pour passer avec

sécurité les marchandises et le reste de notre personnel.

16 *et* 17 *décembre*. — L'établissement de l'oroya nous prit les journées des 16 et 17. Le câble fut tendu entre des petits pylônes construits avec des arbres dressés et reliés ensemble avec des lianes; les pieds des pylônes furent chargés de blocs de roches et les câbles haubanés solidement sur de grands arbres des rives.

18 *décembre*. — Le dernier convoi de vivres et les qquepires venant de Tonquipata arrivent le matin. J'engage, parmi ces qquepires, le jeune Indien Guispe, qui me paraît particulièrement intelligent, et notre personnel se trouve ainsi composé de : Colparte (le seul homme restant de mon premier personnel), Morales et Rivas, et des Indiens : le capataz, Bargas, Francisco et Guispe, en tout sept hommes.

Un petit incident a lieu vers le soir au moment du départ des qquepires, qui désirent repasser le San-Marcos avant la nuit dans leur voyage de retour sur Marcapata. Je trouvai notre jeune engagé Guispe pleurant à chaudes larmes, et, lui ayant fait demander la cause de ce chagrin par Colparte, j'apprends que Mariano, le même Indien que j'avais remarqué pour sa mauvaise influence

parmi les qquepires, lui avait pris son poncho. Je fis venir Mariano afin d'avoir les raisons de cet acte, et celui-ci, qui parle espagnol, me dit que Guispe a une dette à la finca de Grosso et que lui, Mariano, entend régler ainsi cette dette et éviter toute réclamation pouvant lui être faite au passage des qquepires à Saniaca. Je demandai alors le chiffre de cette dette : il s'agissait d'un sol de plata. J'offris immédiatement un sol à Mariano pour la payer, mais celui-ci refusa de l'accepter, et je vis que la véritable raison qui le faisait agir était d'empêcher Guispe de remplir son engagement avec moi et de l'obliger à suivre les qquepires rentrant à Marcapata. Je donnai alors la pièce d'un sol à un des Indiens du convoi et ordonnai à Mariano de me faire remettre le poncho; celui-ci me répondit d'un ton impératif : « Mana, » en qquichua : « Non. » Cette réponse insolente mit le comble à la vieille rancune que j'avais contre ce métis damné qui avait, par deux fois, conduit les Indiens à l'insubordination; aussi, ne pouvant me contenir, je me jetai sur Mariano, que je saisis à la gorge; les qquepires, suffisamment convaincus que leur camarade ne serait pas sauf sans que le poncho fût restitué, envoyèrent rattraper l'Indien à qui Mariano l'avait

confié, et, lorsque le poncho fut rendu, je lâchai mon prisonnier, non sans une secouée quelque peu violente. J'avoue que j'aurais trouvé une immense satisfaction à lui continuer la correction, et je lui ai souhaité sincèrement au revoir.

19 *décembre*. — Le capataz indien, très habile à passer sur une oroya, essaya le premier le passage sur notre câble. Ce passage à la mode indienne se pratique en s'attachant la ceinture à une fourche en bois glissant sur le câble pendant que l'on se hale des mains et des pieds. Les Indiens qui sont exercés à passer les oroyas sont particulièrement habiles à se servir des pieds comme les gabiers des navires, dans cette pratique.

Le capataz commença donc la traversée sur notre oroya, en partant du pylône de notre rive; mais ce premier essai faillit lui coûter la vie, car, arrivé au milieu du parcours, le câble en chanvre s'allongea tellement sous son poids qu'il atteignit l'eau, et, la violence du courant augmentant encore cet allongement, il resta quelques secondes sous l'eau et ne dut son salut qu'à son sang-froid et à sa force musculaire, qui lui permirent de passer sans hésitation et de ne pas être noyé; mais il arriva à bout de forces sur le pylône

LE CAPATAZ PASSE LA OROYA SUR L'AZULMAYO

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

opposé, où nous le vîmes tomber de fatigue et d'émotion.

Après le passage du capataz, notre câble fut fortement tendu par tractions successives avec un câble frappé sur l'oroya, et j'essayai moi-même le passage de la même façon que le capataz, mais je réussis avec beaucoup plus de facilité, car le câble ne s'allongea pas dans la même proportion. Je repassai ensuite sur la rive gauche et le câble fut tendu de nouveau, après quoi nous commençâmes le transport des vivres pendant que Colparte et Morales, déjà campés sur la rive opposée, faisaient des abris pour les recevoir; mais une très faible quantité seulement fut transbordée, car il y a un autre bras à peine guéable à passer et le transport était très long.

Toute la nuit, nous eûmes une pluie torrentielle et la rivière monta considérablement.

20 *décembre*. — La pluie continue toute la journée et, vers le soir, l'Azulmayo grossit avec une rapidité et dans des proportions énormes. Des arbres descendent le courant, s'entre-choquant et se brisant comme des fétus de paille. A 3 heures, une partie de la berge où était établi notre campement s'écroula dans le rio et nous dûmes commencer de transporter, sous la pluie, une partie

de nos marchandises à l'intérieur de la forêt, en prévision d'être atteints par l'inondation.

Remontant en forêt avec de l'eau jusqu'à mi-jambes, je cherchai un point d'où je pusse voir l'endroit où avait été établie notre oroya ; mais la rivière avait changé de forme : une île avait disparu, et je ne vis pas de trace de notre oroya ; je ne doutai pas que notre câble et notre travail fussent perdus.

21 *décembre*. — La rivière ayant baissé, nous pûmes passer le premier bras de l'Azulmayo sur un grand arbre que nous fîmes tomber de la berge ; l'aspect offert par le bras principal ne ressemblait en rien à l'ancienne forme du rio ; un autre bras de rivière s'était formé et l'île où était établi un de nos pylônes avait disparu.

Ne voulant pas courir les risques de perdre un nouveau câble et de faire un travail inutile en établissant une autre oroya, je fis construire une deuxième balsa, jugeant que l'emploi combiné de la balsa et d'un câble amovible, à un coude très prononcé de la rivière, nous rendrait le passage possible, sinon sans danger.

Le 22 et le 23 décembre furent employés à établir ce nouveau passage, mais je ne doutai pas qu'une autre difficulté se présenterait : il s'agis-

sait d'obliger nos Indiens à passer en balsa, et je savais qu'aucun d'eux ne voudrait s'y résoudre de bonne volonté; car, si les Indiens de Marcapata sont pour la plupart habitués à traverser une rivière avec une oroya, aucun ne connaît la manœuvre d'un radeau, et, à plus forte raison, dans un courant aussi dangereux.

24 *décembre*. — Décidé à agir sur nos Indiens autant par surprise que par autorité, je passai dès le matin, Colparte et Morales halant de la rive droite, tous les ponchos des Indiens; ensuite notre journée se passa à faire traverser les vivres; nous fûmes heureusement facilités dans notre tâche par un temps très beau, et le fonctionnement de notre système de halage par câbles légers se révéla très pratique; vers 4 heures du soir, tout notre matériel était sur la rive droite et nous n'avions absolument rien perdu. J'ordonnai alors au capataz et à Rivas de prendre place sur le radeau, et, voulant montrer du courage, celui-ci obéit; sa traversée se fit tout aussi bien que pour les marchandises et de la même façon; alors je fis monter Francisco et Bargas, puis Guispe, et Marc et moi passâmes les derniers en filant un câble doublé en retour autour d'un tronc lisse chargé de roches.

Notre influence énergique sur les Indiens nous avait sauvés d'une bien grande difficulté, car si nous avions montré de l'hésitation à les commander, il aurait été impossible ensuite de vaincre leur frayeur pour passer le rio, et il était bien difficile d'employer la force dans cette circonstance. Aussi c'est avec une bien grande satisfaction que je vis tout notre personnel et nos vivres sur la rive droite.

Il nous restait encore à passer un bras, mais il était court et possédait un gué; nous travaillâmes, cependant, fort avant dans la nuit pour ne pas courir les risques d'une crue, et, partie par radeau, partie à dos d'homme, tout se trouva à l'abri sous deux tentes, hors de danger d'être emporté.

25 *décembre*. — Il était prudent de quitter le plus tôt possible les terres basses de la rive droite, car si nos marchandises étaient en forêt et ne pouvaient être entraînées, elles n'étaient pas à l'abri d'une inondation. Aussi, je fis hâter l'ouverture d'un sentier dans la direction de l'est pour rejoindre le plateau élevé que l'on voit de la rive gauche de l'Azulmayo et de Bella-Vista. Vers le soir, nous atteignons les bords de ce plateau, dont l'escalade nous fut très pénible sur le point où nous avions abouti. Suivant un sentier de tapir,

Marc arriva le premier au sommet, et il me cria bientôt que les hévéas étaient abondants sur le plateau, comme sur celui de Bella-Vista; il est à noter que, dans la haute forêt que nous avions traversée, nous n'avions rencontré aucun de ces arbres.

Suivant les bords du plateau dans la direction du sud, nous traversâmes un petit ruisseau s'échappant du plateau par une magnifique cascade; le terrain, dans la coupure du ruisseau, est d'argile blanche et rouge, compacte. De l'autre côté, un léger promontoire nous parut exceptionnellement bien placé pour un campement, ayant l'eau à notre portée et une vue très étendue sur la vallée de l'Azulmayo et sur toute la vallée du Marcapata, du côté de l'ouest, quand les arbres de la pente seraient abattus. Notre nouveau campement projeté fut baptisé « la Conception ».

Colparte et le capataz firent un petit abri et campèrent sur l'emplacement choisi pendant que nous redescendions sur les bords de l'Azulmayo.

Nous ne rejoignîmes notre campement du bord de l'Azulmayo que les uns après les autres, Marc et moi y étant arrivés les premiers; deux de nos Indiens, Francisco et Guispe, n'y arrivèrent qu'après le coucher du soleil. A la rentrée de ces

deux derniers, Morales, qui les avait précédés de très peu, vint nous faire part de son inquiétude au sujet d'une remarque qu'il avait faite et que Francisco et Guispe lui avaient confirmée à leur rentrée. Ces trois hommes prétendaient avoir entendu des coups de machete à plusieurs intervalles et sur leurs derrières, dans la direction du sentier qu'ils avaient suivi. Or, comme nous étions tous réunis, sauf Colparte et le capataz, restés à la Conception, ce bruit ne pouvait être attribué à aucun de nous, et Morales opinait que nous avions dû être observés et suivis par des Indiens chunchos, supposition d'autant plus plausible que la tribu qui avait communiqué avec Saniaca, l'année précédente, avait obtenu des machetes du Sor Grosso. Ayant fait confirmer l'observation des deux Indiens, cette remarque ne laissa pas que de nous ennuyer, car, si nos hommes ne s'étaient pas trompés, il était regrettable que les Chunchos ne se fussent pas montrés et nous pouvions leur supposer tout au moins une méfiance peu amicale à notre égard.

Notre campement dans la forêt épaisse et marécageuse où nous étions, sous le couvert des arbres, entouré de brousses, de bambous épineux, était on ne peut plus mal placé pour nous per-

mettre de nous défendre si nous étions attaqués. La nuit était tellement noire que c'est à peine si je pouvais distinguer un objet à 2 mètres de distance.

Nos Indiens allumèrent un feu devant leur tente et Morales vint me demander une provision de cartouches pour les armes. Quant à Marc, doué d'une remarquable insouciance à l'égard d'un danger que nous ne pouvions éviter, il s'allongea bientôt sous notre tente, le revolver passé à sa ceinture, et se drapa de son poncho de vigogne avec la résolution visible de se reposer des fatigues de la journée et de laisser à la Providence le soin de le garder.

Après une visite à notre feu, près duquel les Indiens accroupis, coiffés de leurs originaux bonnets de laine, ressemblaient aux bouddhas gardant une pagode, je rentrai sous la tente et, suivant l'exemple de mon brave compagnon, je m'endormis.

26 *décembre*. — De très matin, nous quittions les bords de l'Azulmayo, tous chargés, pour « la Conception ». Un nouvel accès de la falaise fut trouvé pour aboutir plus directement à l'emplacement choisi.

Colparte et le capataz, très habiles à manier la

hache, avaient déjà commencé l'abatage des arbres sur un rayon d'une centaine de mètres au bord du plateau. Des bûcherons eux-mêmes seraient émerveillés de suivre Colparte dans ce travail. Doué d'autant d'esprit de combinaison que d'adresse, il entame les arbres à mi-hauteur d'homme, d'une entaille qui semble ridiculement petite pour la grosseur de l'arbre; mais cependant c'est grâce à cette blessure qu'il fait tomber les géants de la forêt, comme s'il avait coupé leur tendon d'Achille. Observant la disposition et l'inclinaison d'une douzaine de gros arbres, la manière dont les têtes en sont enchevêtrées et les ligatures de leurs grosses lianes, il commence par entailler l'arbre qui devra tomber le dernier de tous, et, répétant la même opération pour tout le groupe dont il a combiné la chute, il arrive ainsi au dernier, sur lequel il continue l'entaille jusqu'à ce que le géant s'abatte, entraînant alors dans sa chute, par son choc, les arbres voisins, dont les entailles précisent le sens de rupture. Et alors c'est un bruit inoubliable, des craquements de tonnerre; les racines s'arrachent et font trembler le sol; des palmiers, non entamés par la hache, se fendent sur toute leur hauteur avec des sifflements effrayants; c'est un effondrement

général, et les arbres, précipités du plateau, tombent comme des avalanches dans la pampa au-dessous de la falaise. Seuls, des stipes de palmiers qui ont perdu leur tête restent debout, comme des mâts de navires désemparés, avec quelques lianes brisées pour fragments de haubans.

Pendant ces déboisements, nous eûmes beaucoup à souffrir des mouches dérangées par la chute des arbres; une petite mouche à pattes velues est, par-dessus toutes, insupportable; elle semble rechercher délibérément à pénétrer dans les yeux; on s'exaspère à écraser sur son visage ces vilains insectes, qui ont une odeur exécrable d'acide formique.

27 *décembre*. — Nos Indiens, avec Morales et Rivas, continuent les transports entre nos tentes, sur les bords de l'Azulmayo et « la Conception », pendant qu'avec Colparte et le capataz nous achevons de déboiser la surface où nous devons élever un rancho.

Comme nous creusions un trou pour dresser un des poteaux de notre charpente, nous découvrîmes, à 3 pieds environ dans le sol, un objet bien inattendu : c'était un morceau de métal qu'après avoir débarrassé de la glaise je reconnus

avoir été une hache en bronze. Cette trouvaille ne laissa pas que de nous étonner, Marc et moi; ce n'est, évidemment, pas aux Chunchos d'aujourd'hui que l'on doit attribuer cette arme, ni même aux Espagnols, mais bien plutôt aux Incas qui, dans un temps très reculé, auraient fait des expéditions militaires et peut-être auraient habité cette région. La hache a le taillant arrondi et de fort belle forme, mais ne possède pas d'œil pour un manche, ce qui contribue à l'attribuer à un ancien peuple du Pérou. A cause de cette intéressante trouvaille, nous baptisâmes le plateau : « le plateau des Incas. »

La position de « la Conception », sur le bord du plateau d'où la vue s'étend en demi-cercle sur l'ouest, est bien d'ailleurs celle qui a pu naturellement être choisie pour campement par les expéditions qui descendirent la vallée, et son importance est d'autant plus grande qu'elle garde le passage de l'Azulmayo. Je ne serais pas étonné que des fouilles amènent d'autres objets anciens.

HACHE EN BRONZE

Trouvée dans une fouille, en forêt vierge, à 650 mètres d'altitude

(Vallée du Marcapata)

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

CHAPITRE VIII

LA RÉCOLTE DU CAOUTCHOUC

Première exploration sur le plateau des Incas. — Expériences sur le rendement des hévéas de cette région. — Campement Colparte. — Ouverture d'un petit seringal de trois estradas et résultats d'expériences. — Exploration au sud du plateau des Incas. — La marche de l'exploration est entravée par la fièvre intermittente.

28 *décembre.* — Pendant que Marc dirige la construction de notre grande case de « la Conception », qui est destinée à servir d'abri sûr à nos vivres, je fais seul une première courte exploration sur le plateau.

Je marche dans la direction de l'est. La forêt est très belle et ce n'est que par intervalles qu'il est nécessaire d'employer le machete. On trouve régulièrement des hévéas, avec une densité très faible il est vrai, mais des arbres assez gros, de 40 à 80 centimètres de diamètre. Je traversai deux petits cours d'eau, avec très peu d'eau, dans

des gorges escarpées. En appuyant au sud, je vois que ces gorges disparaissent et que les cours d'eau se nivellent avec le plateau. A 2 kilomètres environ, je rencontrai une autre gorge d'approximativement 20 mètres de profondeur avec des pentes d'argile crevassées, à descente très difficile. J'y descendis et trouvai dans le fond un petit rio très limpide courant sur un lit de roches. Sur la pente opposée, je pus gravir un monticule dans la direction de l'est, mais ensuite je continuai sur un plateau d'argile sans que rien me fît prévoir que l'on pût obtenir un horizon de ce côté. Bientôt, je dus m'engager dans des bambous épineux me barrant le chemin sur toute la ligne, et ma marche devint très pénible, car ils m'obligeaient à me courber souvent sur le sol pour éviter trop de travail au machete. A un moment, sur une pente, j'entendis un froissement de branches très violent, semblant venir d'une courte distance derrière moi. Je restai plusieurs minutes immobile, le bruit de branches cassées continua, puis j'entendis un coup de sifflet prolongé comme venant d'une lointaine locomotive; je sus alors que j'avais affaire à un tapir, et je répétai du mieux que je pus le sifflement; nous nous répondîmes ainsi à intervalles, mais le tapir ne continua pas

dans ma direction si les coups de sifflet s'éloignèrent du côté du ravin.

La marche devenant très difficile sur l'est, je rebroussai chemin en décrivant un arc de cercle du côté du nord; mais je n'arrivai pas à obtenir une vue sur le Marcapata parce que, de ce côté, je trouvai des monticules détachés du plateau qui me barraient la vue, et je renonçai à atteindre ces monticules en raison des nombreux ravins à bords escarpés qui m'en séparaient. Je rentrai à « la Conception » en suivant l'extrémité nord du plateau.

Cette exploration me fit conclure qu'il ne fallait pas conduire le sentier que je projetais, directement vers l'est, mais remonter d'abord de quelques kilomètres vers le sud, pour éviter les trop nombreux ravins des bords nord du plateau.

Nous couchons maintenant à « la Conception » et les dernières marchandises restant sur les bords de l'Azulmayo seront transportées demain.

29 *décembre*. — Les Indiens allèrent de bonne heure à l'Azulmayo et, dans la matinée, je descendis moi-même le plateau pour vérifier si rien n'était resté de notre matériel près de la rivière et aussi pour faire amarrer solidement la balsa dans les arbres, à l'abri d'une crue.

En traversant la forêt basse, j'examinai de nouveau les arbres. Il n'y a aucun hévéa dans cette forêt au-dessous du plateau, c'est la répétition de la forêt bordant le Marcapata et c'est un terrain analogue, plus riche en humus, plus marécageux, mais beaucoup moins argileux que celui du plateau.

En suivant notre sentier, j'arrêtai un moment mes regards sur une tache d'un beau fauve contrastant avec le vert de longues plantes à feuilles de sabre, et je cherchais vainement à quoi pouvait bien appartenir cette couleur, lorsque deux points brillants me révélèrent une charmante tête; c'était un joli cerf dont je n'avais vu d'abord que l'arrière-train; mais notre examen réciproque fut de bien courte durée, et je n'eus pas même le temps d'épauler mon fusil.

Notre balsa amarrée en lieu sûr, je quittai le campement de l'Azulmayo avec les dernières charges de marchandises. En rentrant, un Indien tua d'un coup de machete un fourmilier qui se dirigeait bravement sur nous.

Ce jour-là, nous fûmes tous réunis au campement nouveau de « la Conception », sous un abri provisoire.

30 *décembre.* — Tout le personnel est employé

à couper des palmiers pour couvrir notre grand rancho. Le rancho de « la Conception » est le plus grand que nous ayons construit ; il est complètement fermé par des cloisons en planches de palmier et un petit fossé pour l'écoulement de l'eau de pluie en fait tout le tour.

Malheureusement, deux de nos Indiens sont atteints de la fièvre tierce ; l'un d'eux, Bargas, étant dans le délire, nous lui avons fait deux injections de chlorhydrate de quinine à la cuisse. Il semble qu'avec la région gommifère commence aussi la région fiévreuse. Pourtant « la Conception » est le campement le plus agréable que nous ayons eu. Nous sommes sur le bord du plateau et la vue s'étend très loin sur les vallées du Marcapata et de l'Azulmayo du côté de l'ouest et du côté du sud. Nous voyons tout le massif des Camantis, ainsi que la ligne de collines bordant la rive gauche du Marcapata ; par beau temps nous pouvons même voir les pics neigeux de la Cordillère dans la direction du sud et du sud-ouest.

Le versant sud-est de ce massif des Camantis, dernier contrefort de la Cordillère, est admirablement disposé pour devenir un jour un centre d'élevage, car son altitude, les nombreux cours d'eau

qui l'arrosent et sa proximité de Saniaca en font un des points les plus importants de la voie qui, quelque jour, reliera Marcapata au Madré de Dios. Nous avons fouillé avec une lunette tout ce versant des Camantis et les collines de la rive gauche du Marcapata, sans pouvoir y découvrir une trace de cultures de sauvages chunchos.

Notre première expérience sur les hévéas consista à déterminer quel était le meilleur procédé de saignées. Dans ce but, nous fîmes, sur des arbres différents et aussi sur les mêmes arbres, différents genres de saignées : des saignées en V de plusieurs dimensions, depuis 2 centimètres pour chaque branche du V inclinée à 45 degrés, jusqu'à une coupure prenant la moitié et même la circonférence entière de l'arbre; et des saignées au machadiño, petite hache de fer ayant 30 millimètres de lame, avec laquelle on incise l'écorce sans entamer l'aubier, en inclinant fortement l'incision du côté du sol. Pour une même largeur de fibres verticales coupées, c'est la saignée au machadiño qui nous a donné les meilleurs résultats, et l'écoulement est d'autant plus faible, par centimètre de largeur horizontale, que la coupure est plus longue dans le sens de la circonférence de l'arbre. Il est bon de noter que le rende-

NOTRE RANCHO DE LA CONCEPTION

NS

ment des arbres est très variable, et deux arbres de même diamètre, dans les mêmes conditions d'humidité et à une très courte distance l'un de l'autre, donneront des rendements variant dans la proportion de 1 à 10.

Les hévéas de cette région rendent peu, notre moyenne ayant été de 22,5 centimètres cubes de latex rendant 66 pour 100, soit 15 grammes de gomme humide ou 10 grammes de gomme pure et sèche par arbre. Nos saignées sont de deux à six par arbre, suivant les diamètres variant de 30 centimètres à un mètre.

La gomme que nous avons obtenue est plus compacte et plus cassante que le para de provenance du Madeira, du Purus, du Jurua ou du Javary, mais elle est bien supérieure à la qualité fraca du Rio Negro, provenant de la seringa torrada.

2 *janvier*. — Colparte et Morales ont commencé un sentier dans la direction de l'est dans le but d'atteindre l'Inambary; ils ont des vivres pour une huitaine de jours. Notre rancho de « la Conception » est complètement terminé, et les marchandises sont au-dessus du sol sur des planches de palmier. La chasse nous économise beaucoup nos provisions; les poules sauvages et les

dindons sont très communs sur le plateau, et Marc rentre rarement au campement sans rapporter un de ces volatiles. Les aras s'abattent fréquemment sur les hévéas qui sont autour de notre campement; ils sont très friands de leurs graines, et ces oiseaux sont, par conséquent, nuisibles au point de vue de la propagation de ces arbres.

3 *janvier*. — Désirant pousser moi-même l'exploration avec Colparte et Morales, je quitte « la Conception », emmenant le capataz et Francisco.

Le sentier fait par ces deux derniers va d'abord au sud sur 2 kilomètres, puis tourne à l'est, et c'est dans cette direction que mes hommes ont dû continuer en se dirigeant avec une boussole dont je leur ai appris à se servir.

Nous avons à descendre dans plusieurs quebradas assez profondes, toutes les petites rivières du plateau s'étant creusé un lit en ravin à travers l'argile. Ces rivières sont plutôt des torrents, car ce plateau, étant adossé à des contreforts de la Cordillère, reçoit des cours d'eau ayant des crues très fortes; aussi ces quebradas n'ont pas moins de 15 à 20 mètres de profondeur, et souvent leurs murailles sont taillées à pic dans l'argile.

Dans la soirée, nous atteignons le campement de Colparte et Morales, sur la rive droite d'un rio

plus important que ceux des quebradas précédentes. Je trouve mon vieux compagnon Colparte malade de fièvre intermittente.

Colparte n'en est pourtant pas à la première atteinte de ce terrible ennemi; mais il semble qu'il est impossible d'être vacciné contre ce fléau, qui n'épargne pas plus le sauvage que le civilisé, dans les forêts de l'Amazone.

4 janvier. — La partie de la forêt entourant le campement de Colparte est, jusqu'ici, celle où nous avons rencontré la plus grande densité d'hévéas, et ces arbres y sont plus gros que ceux de « la Conception ». Partout la forêt du plateau des Incas, malgré les nombreuses quebradas qui devraient la drainer, est très humide, et de nombreuses flaques d'eau stagnante couvrent le sol, que sa composition argileuse rend peu perméable. C'est la grande forêt amazonienne, à travers laquelle le soleil ne perce jamais.

Sur les contreforts de la Cordillère, la végétation est variée; les plantes, les arbustes et les arbres vivent entremêlés, et, si les fleurs y sont généralement moins odorantes que celles d'Europe, elles sont plus majestueuses et les plantes plus ornementales. Mais, dans la grande forêt amazonienne, seuls les arbres et les lianes peu-

vent vivre et combattre pour l'air et la lumière; le gazon est inconnu. Dans cette gigantesque forêt, les animaux les mieux appropriés sont les singes et les oiseaux; eux seuls peuvent s'y déplacer avec aisance et jouir du soleil; l'homme s'y sent étouffé et impuissant. Le voyageur qui voit cette forêt en naviguant sur les fleuves imposants qui la traversent peut être pris d'admiration pour sa végétation puissante; les bordures de ses magnifiques avenues liquides sont d'autant plus belles qu'elles reçoivent à profusion le soleil et la brise; mais il ne faudrait pas en déduire que la vie du récolteur de gomme soit agréable : dans sa marche pénible à travers des amoncellements de pourritures, il respire des émanations pestilentielles et a constamment à combattre contre les moisissures et les insectes.

Dans le fond de la quebrada où Colparte a établi son campement, il y a une trentaine d'arbres disséminés le long du rio, qui produisent une bonne gomme. Cet arbre, comme l'hancornia speciosa, a les feuilles d'environ 8 centimètres de longueur, épaisses, d'un vert foncé, droites et réunies en bouquets; l'écorce présente des veines verticales, sa coupe est rosée; le latex se coagule immédiatement sur la plaie et donne une gomme

blanche légèrement rosée. Cet arbre est une variété de l'espèce appelée « tapuru » au Brésil; ici il donne peu de latex, et il ne se trouve pas sur le terrain du plateau avec les hévéas. Pourtant j'ai vu le tapuru côte à côte avec les hévéas sur les bords du Madeira. Il m'a été malheureusement impossible d'avoir des fleurs ni des graines de cet arbre. Le rendement des arbres que nous avons saignés a été très faible, 5 à 6 grammes de gomme par arbre.

5, 6 *et* 7 *janvier*. — Une pluie torrentielle nous retient sous notre abri, et nous avons dû renoncer à faire du feu et nous contenter de biscuits secs pour toute nourriture. Colparte a des accès de fièvre le rendant incapable de tout mouvement; le capataz est également pris par la fièvre, mais à un degré moindre. Morales est le plus valide de mes hommes.

8 *janvier*. — La petite rivière passant près de notre campement a considérablement grossi, et comme d'ailleurs la situation de notre abri a été déplorablement choisie par Colparte, sous le prétexte d'avoir de l'eau potable à portée, je cherche un endroit plus favorable sur le plateau, et je fais établir un nouvel abri près d'un très petit cours d'eau, sur un endroit relativement élevé.

9 *janvier*. — Les environs de notre nouveau campement sont les plus riches en hévéas. Je fais ouvrir, par Morales et les deux Indiens, trois estradas. Une estrada, en argot de seringueiro, désigne le sentier partant du carbet ou defumador, abri où est faite la coagulation, et réunissant tous les arbres que peut travailler un seul jebero ou seringueiro en fermant le circuit à ce même defumador. L'estrada peut ainsi réunir de 80 à 200 arbres ; ce nombre dépend évidemment de la densité moyenne des arbres à l'hectare sur la surface du seringal, car dans les quatre heures de la matinée qui peuvent être employées pour les saignées, de 6 h. 30 à 10 h. 30 environ (1), un seringueiro peut travailler plus ou moins d'arbres, selon leur éloignement de l'un à l'autre. Une estrada ordinaire est celle qui passe par 120 arbres sur un parcours fermé de 7 *kilomètres*. Quant à la densité à l'hectare prise sur une grande surface, dans une figure simple, géométrique, comme un rectangle, elle n'est généralement pas supérieure à 10 *arbres;* car, alors que certaines parties d'une telle surface donneront jusqu'à 20 de densité, de grandes surfaces seront absolument

(1) Après 10 h. 30, les blessures donnent très peu de latex ; la coagulation se fait sur la plaie.

dépourvues d'hévéas. Aussi, jusqu'à ce jour, les seringals (seringaes au Brésil) ont toujours été achetés au nombre d'estradas et jamais à la surface en hectares; et les achats à l'hectare au gouvernement, soit au Pérou, soit au Brésil, n'ont pas d'autre but que de se donner droit de propriété sur une certaine longueur de rivière, mais les limites de la surface achetée ne sont jamais respectées dans l'intérieur des terres. Au Brésil, l'ouverture des estradas sur des endroits vierges est faite sous la direction de seringueiros très habitués à ce travail, appelés materos. Le matero marque les arbres et en même temps donne par ses appels, aux hommes armés de machetes, la direction la plus courte à suivre pour l'ouverture du sentier. Le plus généralement, le matero ne fait que marquer grossièrement les estradas et chaque seringueiro termine la sienne.

Une fois l'estrada ouverte, il suffit de l'entretenir viable et, à cet effet, le seringueiro s'arme de son machete pour en user, s'il y a lieu, pendant sa tournée de récolte.

L'instrument donnant le meilleur résultat pour les saignées est le machadiño (machadinha au Brésil), petite hachette légère en fer ayant 30 millimètres de taillant et environ 35 centimètres de

longueur de manche; c'est avec cet instrument que l'on entame l'écorce par un coup sec donné très franchement sous un angle de 45 degrés, de bas en haut. Le nombre des saignées pour un arbre varie suivant son diamètre et suivant l'aptitude particulière de l'arbre à fournir du latex; ce nombre varie de 2 à 8 pour des arbres de 20 centimètres à 1 mètre de diamètre. Sur tous les bons seringals du Brésil, les mêmes estradas et les mêmes arbres supportent les saignées tous les jours de la saison de récolte, soit environ cent jours en déduisant les jours de pluie où il y a chômage. Dans des régions non inondables, les estradas sont travaillées toute l'année, sauf pendant le temps perdu par les seringueiros pour le transport de leur récolte. Le plus généralement, la saison dure huit mois. Le commencement du travail a lieu à la baisse des eaux ou à la fin de la saison des pluies, et la date dépend de la région, mais sur les affluents de la rive droite de l'Amazone, elle commence généralement en mai.

Sur certains seringals, les seringueiros ont chacun deux estradas, travaillant tous les deux jours, mais cette précaution de repos est peu employée. Pour recueillir le latex, l'appareil le plus communément employé est la tijelinha (ou tijeliña), petit vase en fer-blanc, en forme de tronc de cône, de

50 millimètres de profondeur, 45 millimètres de diamètre au fond et 80 millimètres de diamètre à la bouche. Le bord tranchant de ce vase, en tôle de 2 dixièmes et demi, a généralement une partie droite de 40 millimètres, mais elle n'est d'aucune utilité parce que les seringueiros n'observent pas cette partie droite pour l'appliquer. L'application de la tigelinha à un ou 2 centimètres au-dessous de la blessure faite au machadiño est faite simplement en piquant, d'un coup sec frappé à 45 degrés de bas en haut, le bord tranchant dans l'écorce, et la tenue est d'autant plus facile que l'écorce a été plus travaillée et est plus épaisse. Une petite blessure est ainsi faite, laissant écouler un peu de latex, mais elle a peu d'inconvénient, n'étant pas importante.

Arrivé à un arbre, le seringueiro ou jebero procède d'abord rapidement à faire ses quatre ou six saignées au machadiño, sur quatre verticales différentes, mais à la même hauteur au-dessus du sol et à environ 8 centimètres au-dessous de celles du jour précédent, commençant le plus haut possible pour terminer au niveau du sol et recommençant sur des verticales différentes. Il prend alors les tigelinhas qui sont restées près de l'arbre renversées sur un piquet de bois, il en retire rapide-

ment le sernamby ou pellicule coagulée provenant du jour précédent, — ce sernamby est ramassé dans un petit sac en toile porté en sautoir, — et grattant un peu l'écorce au-dessous de la plaie pour faire tomber les moisissures, il pique sa tasse dans l'écorce à un ou deux centimètres au-dessous de la saignée. Il est évident que tout ce travail doit être fait avec beaucoup de célérité pour ne pas perdre de latex, les gouttes commençant à perler aussitôt les blessures faites avec le machadiño.

Sur des arbres travaillés depuis vingt et trente ans, il devient souvent nécessaire d'utiliser l'écorce très haut et, à cet effet, le seringueiro coupe une grosse branche ayant des rejetons et fait ainsi une espèce d'échelle en appliquant la branche contre le tronc; bien entendu, cette échelle n'est pas transportée d'un arbre à l'autre, ce qui ne serait pas pratique en forêt, et il faut autant de ces branches que le seringueiro a d'arbres dans ces conditions. Lorsque le seringueiro a ainsi parcouru toute son estrada et est revenu au point de départ, il laisse là le machadiño et prend le baldi, petit récipient en tôle d'environ 12 centimètres de diamètre avec col d'environ 6 centimètres, transporté par une anse (le volume de ce récipient varie suivant le rendement de l'estrada, mais il est générale-

ment de 8 à 10 litres); il commence la récolte du latex en versant le contenu de chaque tijelinha dans le baldi et les remettant à sécher sur le piquet où il les aura à portée le lendemain. Sa récolte terminée et étant revenu une deuxième fois au defumador, il verse le contenu du baldi dans une large cuvette en tôle étamée de 60 à 80 centimètres de diamètre, et il allume son feu dans le fumeiro sur lequel il va procéder à la coagulation du latex par l'enfumage.

Le fumeiro est un trou en terre coiffé d'un tuyau de cheminée par où doit s'échapper la fumée abondante produite par les caros, fruits de palmier très durs, lesquels donnent même un combustible pour les chaloupes à vapeur. Ces fruits de palmier comme ceux de l'attalea excelsa et du manicaria saxifera ne sont pas seuls employés, et le bois acide du palmier et d'autres arbres est pris à défaut de ces fruits. Le feu allumé, l'ouvrier prend une palette ou spatule en bois taillée d'une seule pièce avec son manche de 1 m. 50 à 2 mètres de long à la façon d'une pagaie; il trempe la palette, qui a environ 15 centimètres de diamètre, dans la large cuvette en tôle, et il la retourne plusieurs fois dans le lait épais. Il la dirige ensuite au-dessus du fumeiro, en la tenant à deux mains et en conti-

nuant à la faire tourner pour n'avoir jamais le même point bas et éviter de laisser tomber des gouttes de la précieuse matière dans le feu. Sous l'action de la fumée acide, la coagulation se fait presque instantanément, et la palette est recouverte d'une mince couche de gomme élastique; il continue ainsi l'opération, et dès que l'épaisseur est suffisante, la forme s'arrondit en une boule parfaitement ronde ou en ellipsoïde, et comme l'épaisseur du latex dans la cuvette n'est plus suffisante pour y tremper commodément la boule, il verse le latex avec un gobelet sur la surface de la boule qu'il fait tourner au-dessus de la cuvette. Le plus souvent, dans le Solimoes, le Purus, le Jurua, le Javary et le Rio Negro, l'ouvrier incise la boule du côté du manche de la palette et en retire cette dernière pour la remplacer par un simple gros bâton de bois rond; cette manière de faire a simplement pour but de n'avoir qu'un simple trou rond lorsque la boule est terminée et de l'empêcher de se dessécher autant et de perdre de son poids avant la livraison au patron seringueiro. Ce bâton plus solide que le manche de la palette permet de continuer plus longtemps l'opération du défumage en appuyant ce manche sur une fourche solide piquée en terre devant le fumeiro. L'ouvrier

TÊTES D'HÉVÉAS

peut ainsi faire des boules de 40 kilos, lesquelles il ne pourrait tenir avec la palette en faisant tourner sur le genou. Sur les bords du Madeira (non de ses affluents), les boules sont faites plus petites, à la palette ; elles conservent l'incision du dégagement de cette palette, et elles sont plates, leur poids ne dépassant guère 20 kilogrammes. Ce dernier procédé donne une gomme plus sèche sur le marché, mais il n'est bien pratique que sur les vieux seringals, d'où le transport est facile. Ces boules sont souvent enfilées par douzaines, comme des fromages plats, sur un bâton pointu. Dans les endroits éloignés où les transports sont longs, la boule de 35 kilos en moyenne est la plus pratique, comme constituant la charge d'un homme, dans les passages des chutes (cachuelas, cachoeiras).

La boule de 35 kilos représente, le plus généralement, la récolte hebdomadaire, soit 5 kilos par jour, mais sur les vieux seringals le rendement descend à un kilo par jour, et la bonne moyenne est 2 kil. 500 à 3 kilos, la récolte totale d'un seringueiro étant en moyenne de 300 kilos (sur des seringaes favorables de l'Acre ou du Purus un seringueiro peut faire 700 à 1,000 kilos dans sa saison). Généralement, le rendement d'arbres vierges augmente

notablement après le premier mois de travail, et dans la saison pluvieuse le rendement est plus élevé que dans les mois les plus secs ; mais le travail est évidemment impossible les jours de pluie parce que l'eau remplirait les tijelinhas.

Nos estradas d'expérience étaient courtes, celle de Morales ayant 80 arbres, celle de Colparte 70 et la mienne 50. D'après notre moyenne de récolte sur les trois estradas et pendant un travail de huit jours, du 10 au 18 janvier, le rendement serait de 1 kilo 500 de gomme sèche, rendant 98 pour 100, par journée de travail, pour un travailleur ayant une estrada de 120 arbres. Ce rendement est, par conséquent, inférieur à la moyenne des seringaes du Brésil.

19 *janvier*. — Marc, accompagné de Rivas, me rejoignit sur le campement de nos estradas. Deux Indiens, malades de la fièvre, restent à la Conception, et l'un d'eux, Bargas, a une plaie à la cuisse amenée par la piqûre d'une seringue de chlorhydrate de quinine.

Désirant vérifier l'étendue de la région gommifère sur le plateau du côté du sud, je quittai le campement, ce jour-là, avec Colparte et le capataz et me dirigeai dans le sud-sud-est. Nous eûmes à couper la quebrada du rio du premier campement

Colparte et nous traversâmes une région moins riche en hévéas que celle de nos estradas.

Le 20 janvier, après une nuit peu agréable sous un abri nous préservant assez mal d'une forte pluie, nous reprenions notre route vers le sud pour incliner graduellement vers l'ouest après midi, parce que nous suivions les bords d'une quebrada où les hévéas étaient de moins en moins nombreux; toute la région traversée a une faible densité, de 3 à 4 hévéas à l'hectare et, de plus, les estradas sont difficiles à tracer, parce qu'il y a de nombreuses quebradas, à bords très escarpés, coupant le plateau. Nous passâmes la nuit dans un endroit que nous appelâmes « Camp des Vampires » parce que Colparte tua trente de ces animaux dans un arbre creux, et cependant nous eûmes à en souffrir; la nuit, Colparte fut saigné à une oreille et le capataz à un pied.

Le 21 janvier, Colparte souffrant de nouveau et plus sérieusement de la fièvre, nous décrivîmes une courbe du côté de l'ouest et, le 22 janvier, nous revenions à notre campement des estradas. Depuis notre départ, Marc et Rivas avaient communiqué avec la Conception, où l'état de nos Indiens ne s'était pas amélioré. Guispe, en proie au délire de la fièvre, s'était enfui, la nuit, dans la forêt, se

disant poursuivi par des Chunchos, et il avait fallu le garder pendant deux jours. Il est évident aussi que la nostalgie est pour quelque chose dans la maladie de nos hommes, et les Indiens de la Cordillère seront toujours un mauvais personnel pour une longue exploration loin de leur village, et même comme travailleurs fixes on ne pourra les attirer dans la montaña qu'en leur procurant des conditions d'existence meilleures que dans la Cordillère et dans les petits chacras de la vallée. Ce n'est que lorsque l'on aura des familles entières sur place, et un premier recrutement de Cholos, que l'on pourra compter recruter et conserver des Indiens.

Actuellement, faute d'hommes valides pour transporter nos vivres, nous n'avons aucune chance d'atteindre le Madré de Dios, à moins de trouver une tribu de Chunchos. Quant à la désertion de nos Indiens, elle est impossible, heureusement, maintenant, car ils sont incapables de traverser sans nous l'Azulmayo, et, malgré eux, ils doivent attendre notre bon vouloir pour retourner à Marcapata.

D'après notre exploration dans le sud, la densité des arbres est trop faible pour exploiter avantageusement le plateau, et une douzaine d'estradas

moyennes pourraient seulement y être ouvertes. Quand les arbres sont ainsi éloignés, on pourrait, à la rigueur, en tirer quelque chose en ayant deux ou trois estradas par seringueiro et en travaillant chacune tous les deux ou trois jours, en faisant un plus grand nombre de saignées par arbre. Dans ce cas, pour éviter le temps perdu de la pose des tijelinhas, la méthode du *Miriti*, comme elle est employée dans le Rio Negro et le Cassiquiare, est assez pratique. Cette méthode consiste à former sur l'arbre un V avec deux tiges fendues du petit palmier souple appelé miriti; ces deux baguettes plates, appliquées et clouées sur l'arbre comme une moulure, à l'aide de clous de bois de chunta, forment deux guides, de 50 à 80 centimètres de long, suivant le diamètre de l'arbre, inclinés à 45 degrés. A la pointe inférieure, on place une seule tijelinha et, en faisant six à dix saignées dans l'intérieur du V, le latex de toutes les blessures coule dans la même tijelinha. Le V en miriti reste ainsi en place pendant une saison, et le seringueiro, n'ayant qu'une seule tijelinha à placer par arbre, peut suivre un plus grand nombre d'arbres dans une région où les arbres rendent peu, ou bien peut parcourir de plus longues estradas dans une région de faible densité d'hévéas. Cette méthode a l'inconvénient

de produire beaucoup plus de sernamby que le procédé ordinaire.

D'un autre côté, j'ai pu faire l'expérience que l'on pouvait faire, sur un arbre de 80 centimètres de diamètre, *quatre cents saignées* environ et obtenir, dans une rigole de glaise au pied de l'arbre, 250 grammes de gomme ; l'arbre ne meurt pas pour cela, si cette opération ne se fait qu'une fois par saison, et ce procédé n'est pas sans intérêt pour tirer parti, une fois l'an, d'arbres très espacés. Il est bon de noter que ce dernier travail demande au moins un quart d'heure pour chaque arbre.

Parmi les arbres de la forêt, nous avons trouvé quelques quinquinas (cascarillas), beaucoup de ficus donnant des latex résineux abondants. Nous avons abattu plusieurs palmiers pour obtenir par ce procédé barbare la pointe tendre comestible. Les palmiers sont de grande utilité tant par leur bois, qui fournit des cloisons, que par leurs feuilles, qui font de très bonnes couvertures pour les ranchos. Le châtaignier du Brésil (Bertholletia excelsia) n'existe pas sur le plateau.

CHAPITRE IX

A LA RECHERCHE DE L'INAMBARY
LA RETRAITE SUR SANIACA

Exploration dans la direction de l'est et découverte d'un grand rio, le Saint-André. — Exploration au nord-est par la rivière de la Recherche. — Nos vivres sont insuffisants pour atteindre les établissements du Madré de Dios. — La retraite sur Saniaca. — Communications interrompues avec Marcapata. — Nous jetons un pont provisoire à San-Pedro. — Le village de Thio a été emporté par l'inondation. — Retour à Marcapata.

23 *janvier*. — Avec Morales, notre homme le plus valide, je pars pour une exploration du côté de l'est, avec l'intention d'atteindre la haute chaîne de collines que nous avions pu voir de la pointe de la Boussole, un point élevé des bords du rio du campement Colparte. Il est de toute probabilité que cette chaîne borde l'Inambary, mais je ne pouvais juger si cette rivière était en deçà ou au delà.

Après une marche assez pénible sur un terrain accidenté et coupé de profondes québradas, nous

arrivâmes vers le soir au bord d'une falaise élevée, limitant notre plateau, et au pied de laquelle s'étend une forêt en pampa continuant le long des collines de l'est, à perte de vue dans la direction du sud-est, entre deux contreforts de la Cordillère. De la falaise, nous pouvons entendre distinctement le bruit d'un rio qui doit être important.

Nous descendons cette falaise, et, à peu de distance de son pied, nous rencontrons, en effet, une rivière, roulant à peu près la même quantité d'eau que l'Azulmayo, mais moins rapide, et facile à traverser en balsa. Comme cette rivière n'est pas assez forte pour être l'Inambary, cette rencontre est bien faite pour me dérouter : l'Inambary doit être au delà de la chaîne des collines de direction sud-est-nord-ouest.

Il n'y a pas d'arbres à gomme dans la pampa, sur les bords de ce nouveau rio que je baptisai « rio Saint-André ».

24 *janvier*. — Rentré au campement des estradas, j'examine avec Marc de quelle manière nous pouvons tenter d'atteindre le Madré de Dios. L'Inambary étant derrière la chaîne de collines située à environ 5 kilomètres à vol d'oiseau du rio Saint-André, et à une distance qui nous est

inconnue de cette chaîne, nous ne pouvons songer à l'atteindre dans cette direction, en portant une quantité suffisante de vivres pour descendre le Madré de Dios : la traversée du Saint-André nous demanderait environ huit jours, en comptant le temps nécessaire pour faire une balsa; quant au transport de nos vivres à travers la forêt en deçà et au delà de cette rivière, nous ne pouvons pas y compter dans l'état où est notre personnel en ce moment, mais il ne pourrait être fait en moins de quinze jours avec des hommes valides, en comptant trois voyages de charges.

Pour éviter le passage du rio Saint-André et la chaîne des collines de l'est, je pensai que la meilleure direction à suivre était de se diriger aussi directement que possible au nord-est, sur la trouée ou pongo qui est formée entre l'extrémité des collines de l'est et l'extrémité des collines qui suivent la rive gauche du Marcapata. Pour avancer rapidement dans cette direction, le torrent où Colparte avait établi un campement me semble tout indiqué, et ses rives de sable et galets peuvent faciliter beaucoup notre marche, pourvu que les pluies ne le grossissent pas. Je décidai que je tenterais, avec les plus valides de nos hommes, d'atteindre l'Inambary dans cette direction.

Cette nuit du 24, nous fûmes réveillés par une véritable attaque de singes nocturnes; secouant les palmiers autour de notre campement, ils faisaient tomber des fruits et des feuilles, et plusieurs sautèrent même sur notre toiture. L'obscurité était trop complète pour que nous pussions nous défendre de ces tapageurs, rôdant à une heure si indue, et nous fûmes réduits à les insulter dans toutes les langues.

25 *janvier*. — La pluie nous retint au campement toute la journée, et j'en profitai pour préparer mon départ pour le lendemain. Colparte est trop malade pour m'accompagner, mais Morales est valide, et deux des Indiens, Francisco et le capataz, sont en état de nous suivre.

26 *janvier*. — Je pars de bonne heure avec Morales et les deux Indiens. Nous suivons, pendant deux heures, le lit du rio de la Recherche, — nous avons ainsi baptisé la petite rivière passant au campement qu'avait établi Colparte; — nous profitons des plages de sable. Le lit est de pierres et il y a peu d'eau, aussi nous pouvons passer tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, suivant la position des plages au fond du ravin. Nous arrivons ainsi à une tranchée entre des murs à pic, dans laquelle le rio entre par une petite chute.

Nous ne pouvons pas sonder la profondeur de l'eau au pied de cette chute, et nous devons renoncer à suivre cette voie, qui peut être dangereuse. Je fais tailler à la hâte un sentier en escaladant la muraille presque à pic de la rive droite, un peu en amont de l'étroit goulet. Au sommet, je trouve une nouvelle difficulté, une deuxième pente existant sur un torrent affluent, venant de l'est, dans une gorge de 40 mètres de profondeur, et je dus remonter l'arête pour trouver un endroit moins profond et plus facile à franchir. Sur la rive opposée, je reprends la direction nord-est. D'un sommet, je peux voir le débouché du rio de la Recherche dans une pampa, par un étroit défilé.

Nous rejoignons le rio et redescendons dans son lit par une descente très difficile, à un endroit où il reçoit un autre affluent sur la gauche; le sable du rio est partout empreint de traces de tapirs, de cerfs et de porcs.

Le soir, nous débouchions dans la pampa, en franchissant un gigantesque barrage de troncs d'arbres traînés par les crues du torrent.

La pampa commence par une magnifique forêt dans un terrain moins argileux que celui du plateau; cet endroit est de beaucoup le plus propice

pour des cultures que tout ce que nous avons vu jusqu'ici, et tout le terrain est presque complètement en plaine. Après avoir perdu quelques heures à poursuivre des trompeteros, espèce d'oie sauvage, qui a la curieuse particularité de produire des coups de clairon avec son derrière, la chasse se terminait par ma chute dans un bourbier, et nous dûmes camper sur l'endroit où la nuit nous surprit dans la pampa.

27 *janvier*. — Nous rejoignons le rio de la Recherche et nous marchons à mi-jambes dans l'eau sur un fond de pierres. La forêt de la pampa devient moins belle à mesure que nous nous éloignons vers le nord-est; les palmiers sont plus nombreux, et les bords du rio sont garnis de bambous et de grandes herbes. Le terrain étant de plus en plus plat, le rio présente des flaques profondes, et bientôt notre marche devient très pénible, dans l'eau jusqu'à la ceinture et quelquefois jusqu'aux épaules. L'eau du rio est limpide quoique calme, et nous sommes assaillis par des essaims de poissons voraces qui viennent mordre dans nos vêtements. Il serait dangereux de se baigner nu, car les poissons peuvent faire des morsures plus que désagréables; cependant, je n'ai pas constaté la présence de pirañes, la dorade

vorace par excellence qui est très dangereuse sur les grandes rivières de l'Amazonie. Quant aux caïmans, il n'y en a pas traces ici; ce n'est que beaucoup plus bas, sur les grands fleuves, que l'on en rencontre.

Cette journée étant très belle et le rio très bas, nous étions dans les meilleures conditions possibles pour profiter de ce canal naturel à travers la pampa, mais je me mettais en même temps en danger sérieux d'être isolé pour longtemps de nos compagnons, car la pampa étant de plus en plus encombrée de bambous et de grandes herbes, il serait très long de s'y frayer un chemin au machete, si les pluies nous forçaient de quitter le lit de la rivière.

Je tirai presque à bout portant un magnifique cerf sans cornes (venado) (1), et Morales tuait presque en même temps une jeune biche; c'était beaucoup de viande pour nous, car nous n'avions aucun moyen de la conserver. Comme la rivière devient beaucoup plus profonde et la marche plus difficile, je laissai les deux Indiens occupés à dépecer les cerfs et à faire un petit abri, et avec Morales, nous avançons le plus rapidement pos-

(1) Venado désigne spécialement le cerf au Pérou; le maguiro des campas.

sible. Nous avons laissé nos winchesters et nous n'avons que nos revolvers; ainsi nous pouvons passer plusieurs flaques d'eau à la nage et continuer d'avancer jusqu'à trois heures du soir, toujours dans la direction du nord-est. A ce moment, nous entendons le bruit d'une rivière, et, après avoir traversé un delta du rio de la Recherche, nous arrivons à une large rivière coulant vers le nord-est, laquelle ne peut être que le Marcapata.

A cet endroit, le Marcapata peut être descendu en balsa. Quelle est la longueur de ce bief navigable, c'est ce que je ne saurais dire, mais il y a tout lieu de croire qu'il n'y a pas de rapides jusqu'au pongo des collines que nous avons vu du plateau, lequel n'est pas visible ici dans ce bas-fond. Je suis même convaincu qu'avec des précautions on peut se risquer à descendre d'ici avec beaucoup de chances d'atteindre le Madré de Dios sans trop de danger. Satisfait de notre exploration, je rebroussai vers l'endroit où nous avions laissé les deux Indiens. Nous les rejoignîmes à la nuit et trouvâmes un petit abri et un bon feu devant lequel je m'assis avec Morales en costume d'Adam, pendant que nos pantalons séchaient pour la nuit. Les Indiens avaient cuit un quartier de cerf, et ils nous régalèrent, en outre, de boyaux de cerf

qu'ils avaient nettoyés et grillés sur les pierres chaudes, et je trouvai ce mets véritablement exquis. La pluie commença dans le milieu de la nuit, et notre abri, mal établi, fut renversé, mais ce n'était pas le plus grand ennui, et j'étais surtout inquiet pour le lendemain.

Le 28 janvier fut, en effet, le plus mauvais jour de notre exploration. Le rio de la Recherche avait grossi, et nous dûmes marcher sous une pluie continue avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Il ne m'est pas possible de dépeindre les pénibles péripéties de cette marche tantôt dans la rivière, tantôt à travers les herbes et les marais des rives, quand la profondeur de l'eau était trop grande ou le courant trop fort : c'étaient des chutes fréquentes dans la boue, des chocs contre les troncs d'arbre, maintenant invisibles dans l'eau rougeâtre, et le retardataire luttait désespérément pour rattraper ses camarades. Poussés tous par la même terreur d'être cernés dans la pampa par la crue, nous allions comme des forcenés, ne nous occupant l'un de l'autre que pour éviter les obstacles et les fausses voies rencontrés par celui qui tenait momentanément la tête. Nous arrivâmes enfin harassés à la grande forêt, où l'inondation n'était plus à craindre, et la pluie cessant, nous

pûmes camper dans le fond du ravin à environ un kilomètre du barrage de troncs d'arbre terminant le plateau. Avant la nuit, nous fîmes un léger abri de palmier, à une dizaine de mètres du rio et au pied d'une des murailles presque à pic qui bordent les rives sur toute la longueur du plateau. Comme nous avions abandonné nos vivres en route, nous dûmes nous contenter d'un repas de mémoire; je fus pourtant très heureux de trouver un peu de coca mouillée dans le fond des petits sacs des Indiens, et, avec une boîte métallique qui m'avait servi à porter quelques cartouches de dynamite, je fis bouillir une infusion de coca. Il n'était pas possible de sécher nos vêtements avant la nuit, et nous restâmes longtemps autour du feu, jusqu'à ce que la fatigue nous obligeât à nous étendre sur les galets; mais nous n'étions pas au bout de nos peines, et il semble que les éléments s'étaient conjurés pour nous détruire : une épreuve plus émotionnante encore nous était réservée.

Nous fûmes réveillés, vers minuit, par un épouvantable orage; les roulements du tonnerre se succédaient sans interruption, prolongés et répétés par les échos des murailles de l'étroit canon, et les intersections des torrents affluents, formant comme autant d'immenses pavillons acoustiques,

nous renvoyaient, au fond de notre gouffre, des bruits amplifiés effrayants. Par intervalles, des arbres déracinés ou brisés par le vent étaient précipités des murailles et roulaient en entraînant des avalanches de pierres; la pluie, lancée en trombes, cinglait comme de la grêle. A un moment, une de ces trombes, poussée par le vent, s'avança d'amont avec tant de violence que nous fûmes pris de panique, croyant que c'était la rivière grossie qui se précipitait sur nous, et ce fut un sauve-qui-peut général, chacun essayant de grimper la muraille au milieu des torrents d'eau qui en descendaient. Je grimpai moi-même jusqu'à ce qu'à bout de forces, je dus m'arrêter entre des racines; je pris souffle un moment, puis réfléchis à mes camarades, lorsque je fus saisi à la jambe et reconnus Morales qui était monté derrière moi. Nous restâmes ainsi assez longtemps entre les racines, lavés par les torrents d'eau ruisselant de la muraille autant que par la pluie diluvienne; enfin, Morales me tira pour redescendre, et je jugeai, en effet, à la clarté d'un éclair, que nous nous étions trompés et que la rivière n'avait pas atteint la muraille. Nous réintégrâmes notre misérable abri, où, d'ailleurs, nous devions nous tenir debout en raison de l'énorme quantité d'eau qui courait à

travers. Les Indiens nous y rejoignirent aussi, et, tout grelottants de fièvre, hébétés et résignés, nous passâmes le reste de la nuit à épier, à la lueur des éclairs, les progrès du rio. Au petit jour, l'orage diminua, mais la pluie continua; on ne pouvait plus marcher dans le lit de la rivière, aussi, nous dûmes suivre la rive gauche sur le plateau, et nous marchâmes sans échanger une parole jusqu'au soir; je m'aidais de mon fusil comme d'un bâton pour gravir les ravins, et nous allions souvent sur les mains. Enfin, épuisés de fatigue, nous arrivons au campement des estradas au coucher du soleil, où, par bonheur, nous avions un abri et des couvertures sèches.

29 *janvier*. — Le capataz et Francisco restèrent cloués par la fièvre. Je dus moi-même rester dans ma couverture, après avoir vainement essayé de réagir; j'avais la tête lourde et les membres brisés. La pluie continua toute la journée.

Le 30 janvier, nous repartons malgré la pluie et arrivons à la Conception, où nous avaient devancés Marc Wolff et Colparte.

La pluie continua ainsi du 30 janvier au 8 février, nous ne pouvions espérer maintenant tenter une nouvelle exploration à travers la pampa du nord-est; les rivières ayant grossi, il serait même

impossible d'atteindre « Tutuquruchi », — endroit du sauve-qui-peut, — les Indiens appelaient ainsi notre halte dans les gorges du rio de la Recherche. Nos vivres étaient d'ailleurs devenus insuffisants pour nous permettre une descente du Madré de Dios; tout le personnel était sérieusement atteint par la fièvre, et nous ne pouvions compter sur aucun de nos hommes, sauf Morales. Aussi, avec regret, je dus songer à la retraite par la voie de Saniaca et Marcapata, et, le 10 février, profitant d'un arrêt de la pluie, nous repassions l'Azulmayo et couchions sur la rive gauche, dans l'ancien campement de Manabalinche. Nous abandonnions à la Conception la moitié de nos armes, des munitions, nos outils, mes instruments et mes papiers, et ne prîmes même pas de vêtements de rechange, aucun de nos hommes n'étant en état de porter une charge.

Notre retraite sur Saniaca fut le complément de notre épreuve de souffrances et de privations. Le retour donna à nos Indiens une énergie nouvelle; Bargas lui-même, abruti par la fièvre et boiteux d'une plaie à la cuisse, se traîna comme les autres, mais c'est par miracle qu'il se sauva au passage du gué du San-Marcos. Le 15 février, nous n'avions plus de vivres et nous perdions

beaucoup de temps à nous faire un passage à travers des bambous, notre sentier primitif ayant été emporté par le rio Marcapata sur un long parcours. En m'engageant dans les bambous pour reconnaître notre voie, je tombai sur un troupeau d'une centaine de porcs sauvages. Je vidai complètement mon winchester. Les porcs, d'énormes bêtes, se lançaient éperdus successivement dans toutes les directions; ils couraient en ligne droite sur moi, puis rebroussaient, et, rencontrant un de leurs groupes lancé en sens inverse, revenaient soudain impétueusement : je pus ainsi en abattre une dizaine, mais aucun de nous n'eut le courage de couper un morceau de viande pour s'en charger, et nous dûmes nous suffire d'un peu de coca le soir.

Le 16, Marc tua deux dindons, et ils furent littéralement dévorés.

Nous fûmes heureusement favorisés par un temps sec, et nous franchîmes facilement les rivières; le 20 février, nous arrivions quatre à Saniaca.

Nous trouvons à Saniaca Ivolich, une ancienne connaissance, et il nous apprend que quelques blancs de Marcapata, inquiets de notre sort en ne voyant pas revenir les Indiens, avaient fait le

projet de former une expédition de secours; mais une crue très forte du Marcapata ayant détruit les communications avec Saniaca, ils avaient dû renoncer à leur projet, il savait cela d'un propio envoyé par le gobernador. Les communications avec Marcapata n'étaient pas encore rétablies, et 200 Indiens, sous les ordres du gobernador, étaient sur la rive gauche, travaillant à rétablir les chemins.

Le 21 février, nous envoyâmes deux Indiens d'Ivolich au-devant de nos hommes, et, le 22, tout notre personnel arrivait sain et sauf à Saniaca. Après un repos de cinq jours à Saniaca, où nous trouvâmes des bananes et de la canne à sucre en abondance, nous partions, le 28 février, pour San-Pédro, où nous aidâmes le gobernador, qui était avec ses Indiens sur la rive gauche, à jeter un pont provisoire sur un endroit étroit, un peu au-dessus de l'ancien pont de San-Pédro, qui a été emporté.

Nous trouvâmes le sentier en amont de San-Pédro rétabli, mais plus long que celui de l'année précédente, car la deuxième « cuesta de Morayaka », qui était évitée par des ponts de branches bordant le Marcapata, doit maintenant être gravie : c'est ainsi que, dans cette étroite vallée,

comme d'ailleurs dans toutes les vallées descendant de la Cordillère, les chemins varient constamment, et ils demanderaient des travaux importants pour être durables; ici, par exemple, après les dégâts de cette crue du Marcapata, le chemin qui, à la rigueur, par temps suffisamment sec, était muletier jusqu'à Saniaca, ne l'est plus maintenant que jusqu'à la première « cuesta de Morayaka », et le pont de San-Pédro, tout rudimentaire qu'il était, n'est pas près d'être rétabli avec le peu de ressources dont disposent le gobernador de Marcapata, aussi bien que les intéressés des fincas de la vallée.

Quand nous arrivâmes à l'emplacement du petit village de Thio, au lieu des ranchos avec leurs petites cultures autour, nous ne trouvâmes qu'un grand triangle couvert de galets; le méchant petit torrent de Thio qui traverse en perpendiculaire ce triangle, avec à peine assez d'eau pour se mouiller les pieds, avait tout entraîné un jour qu'il s'était fait fleuve; près du torrent maintenant paisible, des cholos avaient exposé, sur un tumulus de pierres, les crânes retrouvés de quelques camarades emportés pendant leur sommeil, et le rio en semblait d'autant plus calme et repenti.

A Chili-Chili, nous retrouvâmes le premier

endroit de repos, dans le petit village indien adossé à ses petites cultures de maïs. Arrivé le premier au village, j'en suivis toutes les misérables maisons, demandant quelque chose à manger et recevant la réponse habituelle : « Managancho. » Cependant, je trouvai une cholita charitable, et j'étais égoïstement assis dans sa cour, avec une cruche de chicha et une demi-douzaine d'œufs durs, quand Marc arriva à temps pour s'emparer de sa part. Le même jour, 5 mars, nous arrivions à Marcapata.

CHAPITRE X

CONCLUSIONS SUR LA VALLÉE DU MARCAPATA

Conditions nécessaires pour le succès d'une exploration de Marcapata au Madré de Dios. — La colonisation de la vallée du Marcapata. — Exploitations agricoles. — Exploitations aurifères. — Exploitations gommifères.

Pour pouvoir atteindre le Madré de Dios par la vallée du Marcapata, une exploration devra s'assurer le concours des Chunchos. Les Indiens de Marcapata, engagés sous la pression de leur gobernador, ne sont jamais de bonne volonté pour une longue expédition en forêt, et ils déserteront pour revenir sur leurs pas à la moindre difficulté, d'autant plus que l'appât du gain a peu d'influence sur eux. On doit se borner à employer les cargadores de Marcapata pour transporter des vivres, le plus loin possible, sur un sentier établi à l'avance.

L'expédition préparée en mai ou juin, il est, par conséquent, nécessaire d'entrer en relation

avec les Chunchos, qui, depuis quelques années, ont paru à peu près régulièrement à cette époque à Saniaca. Avec une douzaine de Chunchos et deux ou trois peons cholos habitués à la forêt, on atteindra facilement le confluent du Marcapata et de l'Inambary, ou même le Madré de Dios. D'après la carte que j'ai relevée du cours du Marcapata, je suis partisan de suivre la rive gauche de cette rivière plutôt que la rive droite, que j'ai suivie, et, au lieu de traverser le Marcapata à San-Pédro, on continuerait par Escopal, traversant le Chunta-Punco et le Basiri, rivières de faible débit ; on pourrait ainsi atteindre directement le Madré de Dios en quittant la rive du Marcapata, à l'endroit où commence sa courbe vers l'est et en continuant au nord ; ou bien on atteindrait le Marcapata navigable, dans la grande pampa des palmiers, sans avoir à traverser l'Azulmayo, qui est le plus grand obstacle sur la rive droite.

Si le but de l'exploration était de déterminer une exploitation gommifère, il serait préférable de la faire par la voie des rivières, en remontant l'Ucayali, le Mishahua, et en atteignant le Madré de Dios par le chemin de Fiscarrald. En balsa ou en pirogue, on peut transporter des vivres pour plusieurs mois et explorer à son aise la région gom-

mifère du haut Madré de Dios. La communication avec Marcapata n'est pas immédiatement utile à une telle exploitation, et les transports de charges lourdes seront pour longtemps plus coûteux et plus difficultueux par cette voie que par celle des rivières.

La vallée du Marcapata, comme celle de la plupart des rivières descendant de la Cordillère, offre la gradation de tous les climats et de toutes les productions. A l'origine, ce sont les glaciers dominant le Pirhuayani, et au-dessous des montagnes compliquées que seules habitent les vigognes sauvages et les pumas; puis, le gros torrent coulant jusqu'à San-Pédro au fond d'un ravin de 300 mètres de profondeur, creusé dans ces montagnes dénudées, laisse pour la culture de petits triangles fertiles aux intersections des torrents affluents. Ce sont successivement de petits pâturages, des cultures de maïs, de camotes, puis d'orangers et de bananiers. Cette Suisse chaude ne sera jamais un pays de grandes cultures, mais elle verra, quelque jour, surgir des usines qui utiliseront les puissances énormes de ses torrents. La richesse minière de cette région est certainement considérable; j'ai vu, à Lauramarca, de beaux échantillons de minerai d'argent et de

quartz aurifère, et les traditions espagnoles et qquichuas citent les Camantis comme merveilleusement riches en or, mais aucun prospect sérieux n'a encore été fait, et il n'y a aujourd'hui que deux laveurs d'or travaillant avec de très faibles moyens sur le Chunta-Punco.

Au delà de San-Pédro, à 1,420 mètres d'altitude, la vallée s'élargit, les montagnes s'abaissent et se couvrent de forêts, le sol et la température conviennent pour les caféiers, puis pour la canne à sucre et le cacaoyer; les montagnes déboisées donneraient de bons pâturages. Mais les terrains essentiellement propres aux grandes cultures tropicales, et particulièrement à la canne à sucre et au cacaoyer, sont ceux de la vaste pampa des rives du Marcapata, au-dessous de son confluent avec l'Azulmayo, à 600 mètres d'altitude.

Les Européens peuvent en toute sécurité habiter la vallée du Marcapata et y travailler à la culture, depuis le Pirhuayany jusqu'à l'Azulmayo, et c'est une région de peuplement parfaitement saine.

Au village de Marcapata, à 3,280 mètres d'altitude, la température correspond à peu près à celle du midi de la France. De Thio à Saniaca, entre les altitudes 2,060 et 900 mètres, le climat

est très sain, la température peu variable entre 20 et 25 degrés centigrades ; on peut y travailler sous la pluie et rester mouillé sans courir les risques de maladies pulmonaires comme en Europe.

Les fièvres intermittentes ne sont à craindre que sur les plateaux argileux commençant à 600 mètres d'altitude, au confluent de l'Azulmayo, et là encore il est évident que des Européens peuvent vivre avec sécurité, s'ils ne font pas des travaux trop pénibles en forêt. Un explorateur est toujours dans de mauvaises conditions d'hygiène, et sa santé court des risques, mais cependant la température douce, d'une uniformité exceptionnelle, est favorable au peuplement de la vallée du Marcapata par des Européens et, en général, par des blancs.

La petite exploitation agricole par les blancs a, malgré cela, peu de facilité pour se multiplier, car les transports sont trop onéreux pour permettre les cultures de produits d'exportation, et le petit village de Marcapata est peuplé d'Indiens faméliques ne permettant qu'un commerce excessivement réduit.

A Marcapata, l'agriculture et l'élevage nourrissent les habitants, mais les cultures tropicales

font des progrès trop lents dans la vallée; le café et le cacao ne peuvent couvrir les frais de transport pour Sicuani; aussi, il n'y a qu'une petite caférie à Moroto, appartenant à Monis, un Cholo de Quiquijana. La finca de Saniaca, sur la rive droite, et celle de Spencer, un colon anglais, sur la rive gauche, au-dessous d'Escopal, ont chacune un champ de canne produisant de l'aguardiente et de la chancaca pour Marcapata, mais il ne faudrait pas que la production de ces fincas augmentât beaucoup pour dépasser la consommation du village, et il n'y a aucune autre agglomération à proximité. La petite exploitation agricole ne deviendra prospère que si l'industrie minière ou l'extraction de la gomme élastique attirent un nombre important de travailleurs à alimenter; maintenant, les colons habitant la vallée sont obligés de vivre en Qquichuas, ils manquent du nécessaire, en vivres, vêtements et outils, pour pouvoir conserver les avantages de la civilisation.

Quant à la grande exploitation agricole, l'élevage peut être rémunérateur sur les montagnes avoisinant le Pirhuayany, mais les terres vacantes appartiennent, en réalité, légalement à la grande hacienda de Lauramarca; une grande partie des

terres de la Cordillère sont, depuis l'occupation espagnole, entre les mains de grands propriétaires, qui ne tirent pas tout le profit qu'ils pourraient de ces vastes étendues, parce que l'élevage est continué par routine, sans soins de sélections.

On pourrait cependant former de très grandes fermes nouvelles en achetant les lots de propriétaires moins importants.

L'industrie est encore très peu développée dans le département de Cuzco, mais les tentatives faites depuis peu font bien augurer de l'avenir. Il y a à Marangani une fabrique de drap produisant avec complet succès un article pour le pays. Une fabrique de pâtes alimentaires fonctionne à Quispicanchi et une autre est en voie d'installation à Cusipata. Une fabrique de savon et de bougies trouverait la matière première en abondance et serait la bienvenue. On parle d'une grande minoterie à Sicuani pour fournir la farine à la Bolivie, à Aréquipa et à Cuzco.

Dans la vallée étroite du Marcapata, l'élevage ne peut pas être fait en grand, les surfaces propres à des pâturages sont trop restreintes et d'accès trop difficiles, mais l'élevage pourra plus tard être tenté sur les derniers contreforts boisés, comme

sur le versant oriental du massif des Camantis.

La culture du cacaoyer, du caféier et d'arbres à caoutchouc peut être entreprise par une compagnie disposant d'un capital élevé (environ un million de francs), cette compagnie se créant un service de transports; mais ce serait une entreprise de très longue haleine, qui ne rendrait qu'au bout de sept à huit ans.

Comme arbre à gomme, le castilloa est celui qui conviendrait le mieux pour la culture. La coca peut se cultiver avec succès pour un rendement immédiat, et la vanille, que l'on rencontre à l'état sauvage au delà de l'Azulmayo, réussirait certainement.

La grande exploitation agricole pourrait être tentée avec plus de sécurité si les exploitations aurifères partageaient les dépenses d'établissement et d'entretien du chemin de communication avec Marcapata.

Les exploitations aurifères sont certainement les entreprises qui offrent maintenant le plus de sécurité dans cette région, pourvu qu'elles soient établies après des prospects permettant peu d'aléas.

La vitesse excessive de la rivière Marcapata et l'étroitesse de son lit empêchent les dépôts de

sables et aussi tous travaux de recherches, jusqu'au confluent du Garrote; mais à partir de cet endroit, des sondages peuvent être faits dans les bras partiellement à sec. Cependant, les travaux sont difficiles dans le lit du Marcapata à cause de ses variations et inondations brusques, et les placers de dépôts récents sont plus faciles à exploiter sur les affluents comme le Chunta-Punco, le Basiri et le Garrote. Deux mineurs travaillent actuellement par intermittences et avec de faibles moyens sur le Chunta-Punco.

L'Azulmayo, qui, je le répète, est le rio de Palca, doit être riche en or. L'insuccès de mes recherches à son confluent ne prouve rien, ces recherches ayant été trop limitées. Un quartz blanc grainé de mica et de pyrites de cuivre constitue les galets de la rivière.

Dans les anciens cañons du Marcapata, des dépôts profonds, recouverts par des blocs de roches, existent certainement, et il faudrait faire des sondages pour atteindre la couche de sable de ces canons. Ces travaux peuvent être entrepris dans les anciens lits parallèles au Marcapata, à partir de 700 mètres d'altitude et au-dessous.

Une exploitation aurifère obtiendrait plus facile-

ment de la main-d'œuvre que toute autre exploitation, les Indiens de Marcapata y travailleraient volontiers à tour de rôle, quatre à cinq mois de l'année, et l'on pourrait amener de la main-d'œuvre de la province d'Apurimac.

Une introduction de main-d'œuvre japonaise pourrait être tentée, au moins en petit, de ce côté de la Cordillère; des coolies peuvent être obtenus pour trois ans avec une dépense de 250 francs, plus 2 fr. 50 par jour pour la solde (Teikichi Tanaka, représentant de Morioka et Cᵉ Japon, à Lima Calle de Negreiros 107).

L'exemple des magnifiques rendements de la riche mine de Santo-Domingo, exploitée par une compagnie américaine dans la vallée de l'Inambary, province de Carabaya, est bien fait pour tenter les prospecteurs et encourager les capitalistes sur les entreprises aurifères.

Quant aux grandes exploitations gommifères, elles ne peuvent être faites que sur le haut Madré de Dios.

Pour engager une entreprise de ce genre dans des conditions avantageuses, il faut commencer l'exploitation des seringals par la voie des rivières.

Des seringals ayant été ouverts sur le haut

Madré de Dios avec des materos du Béni, on peut travailler ces seringals avec des seringueiros pris au Béni ou à Iquitos, et les ravitailler par cette double voie, en ayant un vapeur sur l'Ucayali, lequel aurait ses frais en partie couverts grâce au commerce de cette rivière, et un autre sur le Madré de Dios, entretenant une communication par le chemin de Fiscarrald. Avec 250 à 300 travailleurs, on pourrait commencer une exploitation.

Les seringals peuvent s'étendre dans la direction du Marcapata, où nous avons vérifié que les hévéas sont assez nombreux, sur les plateaux argileux, à partir de 600 mètres d'altitude ; et une communication par terre s'établirait sans efforts avec Saniaca ou les lavaderos du Chunta-Punco.

Si la gomme ne peut, pour le moment, être expédiée par la voie de la Cordillère, elle a, cependant, beaucoup à gagner par cette communication.

La main-d'œuvre indienne n'est pas très chère actuellement dans la vallée du Marcapata et elle est très docile ; les fincas ont des jeunes cholos à environ 50 centavos par journée de travail rendu (c'est-à-dire que les jours de pluie et de repos sont déduits), et ils sont nourris à bon compte sur les

produits de la finca. Mais si la main-d'œuvre est bon marché, elle serait limitée s'il s'agissait d'une exploitation gommifère, le petit nombre d'Indiens vivant à Marcapata n'aimant pas beaucoup quitter le village, et surtout ne connaissant pas le travail du seringueiro. Je crois qu'il serait assez long de faire l'apprentissage des Indiens, car, à part les cholos, ils ne sont pas soigneux pour cette récolte assez délicate; il faudrait les encadrer de seringueiros exercés du Béni, et ce serait toute une transformation que d'arriver à les engager à travailler aux pièces, c'est-à-dire en leur portant en compte leur production hebdomadaire, comme on fait sur les seringals du Brésil. Malgré ces difficultés, je ne doute pas que l'on puisse attirer assez vite de la main-d'œuvre, en raison du prix relativement élevé qui peut être payé aux travailleurs pour un produit tel que la gomme, et beaucoup de cholos et même des blancs se livreraient à ce travail. La main-d'œuvre japonaise pourrait aussi être essayée, ce qui est encore impossible par la voie du Brésil.

La présence du grand nombre de travailleurs que nécessiterait la récolte de la gomme donnerait des moyens d'existence à de nouvelles fincas dans la vallée, le sentier serait plus fréquenté et

les riverains plus nombreux en maintiendraient plus facilement l'entretien. Le chuno, le maïs et le chalona de la Cordillère, aussi bien que l'aguardiente et la chancaca des fincas, pourraient parvenir aux seringals à des prix bien inférieurs aux conserves amenées d'Iquitos. Une grande compagnie qui exploiterait sur le Madré de Dios aurait même tout intérêt à se ménager des fincas de cultures dans la vallée, et un service de transports pour être maîtresse du tarif, en concurrence avec les arrieros de Huaillayou et de Sicuani.

Avec un sentier muletier, le trajet du Madré de Dios à la station de chemin de fer et de télégraphe de Sicuani pourrait être fait en dix ou douze jours, tandis que, du côté des rivières, la ville d'Iquitos elle-même ne possède pas le câble, et qu'une communication du Madré de Dios à Manaos ne demanderait pas moins de quarante-cinq jours, et le double pour le trajet en sens inverse.

Cette communication avec la Cordillère aurait aussi son avantage au point de vue sanitaire, parce que le personnel européen malade pourrait atteindre rapidement une région saine.

En résumé, si une exploitation sur le haut Madré de Dios ne peut être ouverte que par la

voie d'Iquitos ou du Béni, sa communication avec la Cordillère n'est pas moins d'une importance capitale, pour en faire une entreprise offrant plus de sécurité que toutes les exploitations du même genre du Brésil.

CHAPITRE XI

HISTORIQUE DE LA VOIE CENTRALE DU PÉROU

La voie centrale, transcontinentale, du Pérou, par le chemin du Pichis. — Historique des explorations qui déterminèrent le gouvernement péruvien à construire un chemin suivant cet itinéraire (1) : — Expédition Arana ; rapport du commandant Raygada (1867). — Première expédition Tucker (1867). — Deuxième expédition Tucker (1870). — Expédition Wertheman (1874). — Troisième expédition Tucker (1873) ; détermination de Puerto Tucker. — Expédition Wolff et Barandiaran (1889). — Contrat avec la Peruvian Corporation C° (1890). — Décret du gouvernement ordonnant la construction du chemin du Pichis (3 mars 1891). — Expédition Carlos Perez (1892). — Chemin Capelo (1892-1893). — Chemin Graña et Recavarren (1896). — Exploration du R. P. Sala (1896-1897).

Le « Grand Central Pérou » remonte la vallée du Rimac jusqu'à la source de cette rivière, dans un col de la première arête faîtière des Andes, à 4,950 mètres d'altitude, et redescend ensuite en pente douce, jusqu'à 3,712 mètres d'altitude, au

(1) Ce résumé historique est tiré des documents officiels publiés dans le livre II de *la Via Central del Peru*, par J. Capelo, Lima, 1896.

LE VILLAGE DE LA OROYA

ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS

fond d'une dépression axiale du plateau interandin, la fameuse vallée de Jauja, où coule vers le sud le torrent Mantaro ou de la Oroya, qui sert de déversoir au lac de Junin, le Chinchaycocha des Qquichuas. Là s'arrête la voie ferrée, au village de « la Oroya », c'est-à-dire « de la corde à passer le torrent ». Mais si, continuant dans la direction nord-est, on franchit la deuxième arête faîtière, on trouve une importante vallée qui se dirige sur l'Ucayali, la grande artère du Pérou oriental.

A l'entrée de cette vallée est bâtie Tarma, la capitale de la province, près des ruines d'une ancienne Tarma de l'empire des Incas, au milieu de vieilles terres cultivées qui ont peu varié depuis la conquête; et, aux confins des terres chaudes, à 60 kilomètres en aval, quelques petites chacras de canne à sucre se sont établies, depuis plus d'un demi-siècle, fournissant du rhum pour la ville.

En 1879, sous le président Mariano-Ignacio Prado, le Congrès péruvien promulguait une loi pour la construction d'un chemin muletier de Tarma à ces petites fermes au moyen des ressources fiscales de la localité; mais le chemin ne fut commencé qu'après qu'un décret du 12 novembre 1888, du président Cacérès, eut ordonné

l'exécution de cette loi et la construction du chemin sous la direction du gouvernement. Cette construction fut confiée à l'ingénieur péruvien Joaquim Capelo. Entre temps, plusieurs expéditions avaient été dirigées d'Iquitos, la capitale du Pérou oriental, pour étudier la navigabilité de l'Ucayali et de ses affluents.

La première, organisée par le préfet du département de Loreto, Benito Arana, en 1867, comprit une escadrille de trois petits vapeurs : le *Morona,* le *Putumayo* et le *Napo,* sous le commandement du capitaine Raygada. Le rapport de cet officier de marine conclut que l'Ucayali a 6 à 12 brasses de profondeur jusqu'au confluent du Pachitea et que la navigation y est facile, même de nuit, pour de grands vapeurs. Il remonta à 204 milles dans le Pachitea et à 15 milles dans le Palcazu avec le *Morona,* de 500 tonnes de jauge, 7 pieds de tirant d'eau et 188 pieds de longueur.

La même année, la commission hydrographique de l'Amazone, présidée par l'amiral D. Juan Tucker, marin britannique au service du Pérou, explorait l'Ucayali au-dessus du confluent du Pachitea. A 77 milles de ce confluent, elle rencontra le premier obstacle à la navigation : la rivière se divise en deux branches, dont une

ARRIÉROS, MULETIERS DE LA OROYA

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

obstruée de palissades et l'autre ayant un courant de 5 milles. Au-dessus, elle trouva plusieurs rapides atteignant jusqu'à 7 milles de courant, puis le fameux tourbillon de Vuelta del Diablo, où elle faillit naufrager; et, après avoir navigué en longeant une série d'îlots sur une distance d'environ 30 milles, elle arriva au confluent du Tambo à 197 milles de celui du Pachitea et à 772 milles de l'embouchure de l'Ucayali. Tucker tenta en vain de remonter le Tambo, le courant était trop fort pour la vitesse de son vapeur, et, après avoir essayé sans plus de succès d'explorer l'Urubamba, la commission rentra à Iquitos.

Tucker conclua que, pour mener à bien l'exploration de ces rivières, un vapeur à grande vitesse et à faible tirant d'eau était nécessaire, et le gouvernement, accédant à sa demande, l'envoya aux États-Unis pour faire construire un bateau approprié.

Le 20 octobre 1870, Tucker, de retour, partait de nouveau d'Iquitos avec son petit vapeur spécialement construit, qu'il avait baptisé *Tambo*, du nom de la principale rivière à explorer. Le 6 décembre, il entrait avec ce vapeur dans la rivière Tambo et bientôt il eut à lutter contre un courant de 7 milles. Quoique la rivière fût pro-

fonde, le courant, prenant, à un coude, le bateau par le travers, l'échoua sur une plage de galets, d'où il ne put être retiré que le 3 janvier, au moment d'une crue. Trois jours plus tard, le vapeur était échoué de nouveau dans les mêmes circonstances.

Plutôt que de rester inactif, le président de la commission résolut de continuer l'exploration en canot, et le 7, accompagné du capitaine Gualterio Butt, de l'ingénieur Cristobal Rosas, du médecin Gault et du sergent Ramon Herrera avec six soldats et huit Indiens piros sous les ordres de leur curaca Benito Cayampay, il continua de remonter le Tambo et arriva le 8 à la bouche d'un grand affluent qu'il prit pour l'Apurimac, mais que l'on appelle aujourd'hui Ene, l'Apurimac changeant de nom à sa réunion avec le Montaro pour former l'Ené, lequel, réuni au Perené, forme le Tambo

Tucker remonta cette rivière, qu'il crut être l'Apurimac, mais après 3 milles il fut désagréablement arrêté par des rapides et des roches rendant la navigation impossible.

Retournant au confluent de l'Ené, il entra dans l'autre bras du Tambo, qu'il dénomma Ené, mais qui, en réalité, est le Perené. La commission navigua 20 milles sans autre obstacle qu'un fort

courant; mais, au-dessus, dit Tucker, deux énormes murs de pierre, presque perpendiculaires et couronnés d'abondante végétation, enserrent la rivière, qui court avec une grande vitesse, se brisant furieusement à chaque courbe contre les angles saillants des rochers. Il reconnut que ce passage ne pouvait être franchi par un vapeur. La commission franchit ce premier danger, mais, un mille au-dessus, fut arrêtée par une cascade. Considérant que ces obstacles rendaient la navigation impossible, la commission retourna au point où s'était échoué le *Tambo :* elle trouva le vapeur renfloué par son équipage et retourna à Iquitos.

En 1875, l'ingénieur Wertheman, qui avait accompagné Tucker, comme membre de la commission hydrographique, dans son premier voyage en 1867, fit avec succès l'exploration complète du Perené et du Tambo en sens inverse, en partant de Chanchamayo. Le 4 novembre 1875, sa petite expédition, qui comprenait le capitaine D. Juan Tirado et le naturaliste anglais Whitly, descendait sur des radeaux le cours du Perené à travers la plaine que Wertheman nomma « Pampa hermosa ». Le courant de la rivière ne dépassait pas 3 à 4 milles, mais le chef de l'expédition

s'attendait avec raison à rencontrer bientôt une descente plus rapide, le confluent du Tambo, qu'il connaissait, étant en contre-bas de 260 mètres sur ce point.

En effet, le lendemain d'une attaque qu'il eut a soutenir contre les sauvages et dans laquelle un de ses pagayeurs fut blessé, Wertheman, qui dirigeait le premier radeau, faillit être précipité dans une cascade.

Le capitaine Tirado, envoyé avec dix hommes armés pour explorer la rivière par terre, rapporta que les cascades se continuaient au delà de 2 milles.

Les infortunés explorateurs durent abandonner les radeaux et une partie de leur matériel pour continuer leur marche à pied, à travers la forêt, chargés des vivres et objets les plus indispensables.

Le 8, ils atteignirent heureusement un point où la rivière était de nouveau navigable, au moins en radeau, et le lendemain, après avoir construit des radeaux, ils reprenaient leur dangereuse descente. Mais ils n'avaient pas navigué 5 milles qu'ils arrivaient à une nouvelle série de cascades heureusement moins périlleuses que les premières et qu'ils purent descendre avec les radeaux, puis, à peu de distance au-dessous, à une forte chute

qui obligea à traîner les radeaux par terre sur une longueur de 50 mètres.

A peine avaient-ils passé ces obstacles qu'un des radeaux, que montait Whitly, n'échappa que par miracle en tombant d'une petite cascade. Ils passèrent la nuit dans une hutte de sauvage abandonnée, nommant cet endroit « Providencia ».

L'expédition atteignit la rivière Tambo sans autres périls.

Suivant Wertheman, la rivière Perené peut être divisée en quatre sections :

La première à partir de son origine, à la réunion du Chanchamayo avec le Paucartambo, jusqu'à la sortie des étranglements ou « pongos » formés par les chaînes de collines faisant partie du Cerro de la Sal. Cette partie, d'environ 18 milles, offre une multitude de passages étroits et dangereux entre les collines; sa direction est est-nord-est, avec un courant variant de 8 à 12 milles.

La seconde section, comprenant toute la longueur de la belle vallée qu'il nomma « Pampa hermosa », a environ 20 milles; la direction de la rivière est est-sud-est et le courant de 3 à 5 milles seulement avec une largeur de 150 à 200 mètres.

La troisième section, d'environ 20 milles aussi, continue la même direction est-sud-est, mais coupe une chaîne de collines élevées, descendant par des rapides dont plusieurs sont de véritables cascades rendant la navigation absolument impossible.

La quatrième et dernière section comprend la partie de la rivière s'étendant depuis le point où se terminent ces dangers jusqu'au confluent du rio Ené où les deux rivières réunies forment le Tambo. Dans cette section, le Perené reçoit le Pangoa, affluent important qui, d'après Wertheman, semble de navigation plus facile que le Perené.

Le Tambo a un cours de 83 milles depuis sa formation à la réunion des rivières Perené et Ené jusqu'à son confluent avec l'Urubamba pour former l'Ucayali. Sur les premiers 48 milles, il court est-sud-est entre des falaises et des collines le forçant à décrire des courbes très brusques. Son courant est fort; il atteint à quelques endroits jusqu'à 7 milles, mais sur des longueurs ne dépassant pas 100 mètres. Sur les 35 autres milles, le pays est en plaine et la navigation facile; la rivière coule sud-nord jusqu'à l'Urubamba.

La conclusion des explorations Tucker et Wertheman est que le Tambo est navigable pour un

vapeur pouvant vaincre un courant de 7 milles, mais que le Perené n'est navigable que sur environ 10 milles à partir de son confluent, de sorte que le port que l'on pourrait y établir serait distant de 48 milles en ligne droite du confluent du Chanchamayo et du Paucartambo. De plus, l'Ucayali, au-dessous du confluent de l'Urubamba et du Tambo jusqu'au confluent du Pachitea, est de navigation plus difficile qu'en aval de ce confluent.

La commission hydrographique de l'Amazone, n'ayant pu remonter le cours du Perené, vit la nécessité de reconnaître l'autre voie fluviale se dirigeant sur la vallée de Chanchamayo. Cette voie est celle du Pachitea et de son principal affluent, le Pichis, qui vient de la même chaîne dont fait partie le Cerro de la Sal.

La commission arriva au confluent du Pachitea au mois de mai (1873), et Tucker, remarquant que les eaux baissaient, jugea prudent de continuer l'exploration en canot.

Le 4 juin, la commission atteignit le confluent du Pichis et du Palcazu, point très important, autant parce que les terres des rives sont élevées au-dessus des hautes eaux que par sa position à la jonction de deux voies navigables.

Remontant le Pichis, elle reconnut un affluent de la rive droite qu'elle nomma Trinidad.

Le 9, elle rencontrait un affluent important sur la rive gauche, qu'elle nomma Herrera-yacu, aujourd'hui plus communément appelé Chivis.

Le 15, en continuant de remonter le Pichis, elle arriva à des rapides de peu de fond.

Tucker, jugeant être arrivé à la tête de la navigation, releva ce point auquel la commission donna le nom de Puerto Tucker.

En 1889, l'ingénieur Wolff, accompagné du marin péruvien Barandiaran, traversa la forêt de San-Luis jusqu'au Herrera-yacu qu'avait reconnu Tucker. Cet ingénieur rapporta que le Chivis est navigable sur une assez longue distance, à partir de son confluent, mais a beaucoup de palissades d'arbres noyés. Il mit deux jours pour atteindre, du point navigable du Chivis ou Herrera-yacu, le confluent du Palcazu.

En 1889, le Congrès péruvien, considérant qu'il était éminemment utile de prolonger la voie ferrée de la Oroya jusqu'à un port des rivières navigables du Pérou transandin, émettait une loi promulguée le 18 janvier 1890 par le président A. Cacérès autorisant le Pouvoir exécutif à passer un contrat avec les possesseurs des bons de la

Dette extérieure pour la construction d'un chemin de fer.

Vu la demande du comte Dunoughmore, qui avait antérieurement sollicité la concession de la construction du chemin de fer projeté, le Pouvoir exécutif résolut que :

1° Le comité anglais des possesseurs de bons, présidé par D. Enriques W. Eyler, aurait le droit de construire ledit chemin de fer pour son propre compte, et d'établir une navigation libre dans l'Ucayali et ses affluents; étant engagé à commencer la construction de la voie ferrée dans trois ans à partir du 18 janvier 1890, et de la terminer dans dix ans à compter du jour du commencement des travaux.

2° Les concessionnaires auraient à charge de faire, dans le délai de trois ans, les études nécessaires pour déterminer les points de quelques affluents navigables de l'Ucayali, qui terminent la navigation commerciale des rivières transandines, et pour construire un chemin de fer d'un de ces points avec la Oroya.

3° Il était adjugé aux possesseurs de bons, ou aux compagnies qu'ils organiseraient, la propriété perpétuelle du chemin de fer qu'ils construiraient et des éléments de navigation qu'ils établiraient

sur les rivières de l'intérieur, et le privilège exclusif de l'exploitation dudit chemin de fer durant vingt-cinq années à partir de l'ouverture de son service.

4° L'œuvre était d'utilité publique, pour effet d'expropriation de la propriété privée qu'exigerait son exécution, et le gouvernement céderait les terres de l'État qui seraient nécessaires pour le chemin de fer, stations et dépendances, et s'engageait à donner en toute propriété 6,000 hectares de terres à culture par kilomètre de chemin de fer construit.

5° Le gouvernement du Pérou, d'accord avec les concessionnaires, devait signaler les endroits où ces surfaces, dont parle l'article précédent, seraient prises, en ayant soin que la distribution se fît par lots ne dépassant pas 300,000 hectares d'un tenant, et que, d'un lot à un autre, il y eût au moins une distance de 10 kilomètres.

6° Les colons qui s'établiraient sur les terrains cédés seraient exempts d'impôts et de toutes contributions pendant dix années, conformément à l'article 6 de la loi du 24 mai 1845, et useraient de papier libre dans leurs contrats publics.

7° Seraient importés, libres de droits, les

matières nécessaires à la construction du chemin de fer et de ses dépendances, et, en tout temps, les locomotives, moteurs, matériel roulant et tous ses accessoires.

8° Au cas où les propriétaires de bons renonceraient à la construction dudit chemin de fer, ils étaient engagés à fournir au gouvernement les études faites au sujet de cette construction.

A la fin de la même année 1890, le Congrès, par une loi du 27 novembre, considérant que la loi du 29 janvier 1879, ordonnant la construction d'un chemin muletier de Tarma à la Merced, n'avait pas été exécutée, établissait qu'il était indispensable de mettre en communication la vallée de Vitoc avec Tarma et Jauja, et de prolonger le chemin de Chanchamayo jusqu'à un point navigable du Pichis. Enfin, le 3 mars 1891, un décret du président Morales Bermudez ordonnait la construction immédiate du chemin du Pichis.

L'exécution de ce décret comprit d'abord une exploration par l'ingénieur Carlos Perez en 1892. Cet ingénieur vérifia que le Pichis était navigable à partir du Herrera-yacu ou Chivis, comme l'avait reconnu Tucker, le Pichis n'ayant jamais moins de 0 m. 60 de profondeur à ce point, en août et

septembre. Au-dessus, sur les 16 milles à parcourir pour atteindre le confluent de l'Asupizu, la rivière a seize rapides de beaucoup de courant et de peu de fond, rendant la navigation à vapeur impossible.

Les travaux de la construction du chemin du Pichis furent dirigés par l'ingénieur-inspecteur du chemin de Chanchamayo, Dr D. Joaquim Capelo.

Le 7 mai 1893, la voie était ouverte jusqu'au confluent du Chivis, point qui reçut le nom de Puerto Bermudez, et le premier courrier postal quittait ce port pour Iquitos.

Ce chemin Capelo obligeait à monter assez rapidement après San-Luis pour redescendre ensuite jusqu'au torrent Eñenas, puis avait une nouvelle descente au rio Ubiriqui; de plus, son entretien présentait de grandes difficultés dans le fond de ces deux vallées. Aujourd'hui, le parcours jusqu'à la passe de San-Carlos est modifié : le chemin suit la chaîne de « la Sal » à 1,600 mètres d'altitude moyenne; il est plus long de 10 kilomètres, mais évite une partie des terrains les plus fangeux. Cette nouvelle section a été construite en 1896 par les ingénieurs Graña et Recavarren; l'ancien sentier est refermé par la végétation.

Quoiqu'en 1893 le total des dépenses pour la

construction du chemin ne s'élevât pas à plus de 120,000 francs en chiffres ronds, son entretien exigea ensuite des dépenses constantes, qui amenèrent une vive critique sur l'utilité et sur le choix de ce chemin. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que les Liméniens, qui ne connaissent pas la montaña péruvienne, se rendent difficilement compte des obstacles qu'y rencontrent les voies de communication, le Pérou cisandin, caractérisé par une absence de pluies presque absolue, contrastant le plus extraordinairement avec le Pérou transandin.

En 1896, le président, Sr Dr Nicolas de Piérola, chargea le R. P. G. Sala, de l'ordre des Franciscains, d'explorer la région comprise entre les rivières Pichis et Ucayali, et de vérifier si le chemin Capelo était la voie la plus pratique, ou si une autre voie de San-Luis à l'Ucayali pouvait lui être préférée.

Parti de Lima en octobre 1896, le R. P. Sala atteignit Puerto Bermudez par le chemin Graña et Capelo, descendit en vapeur jusqu'à Masisea et, remontant l'Ucayali jusqu'à Vuelta del Diablo, il rentra à San-Luis après cinq mois de voyage, en suivant un chemin de sauvages chunchos, traversant le « Gran Pajonal », la grande prairie.

Le R. P. Sala conclut que la distance de Vuelta del Diablo à San-Luis est plus longue d'environ 30 kilomètres que le chemin Capelo, et que l'entretien d'un sentier allant à l'Ucayali serait beaucoup plus coûteux, en raison des rivières plus importantes et plus nombreuses à traverser.

Depuis, les efforts du gouvernement se sont décidément portés sur l'amélioration de la voie du Pichis. Le comité anglais des possesseurs de bons qui, sous la raison sociale « Peruvian Corporation L^d », avait accepté les conditions du contrat pour la construction d'un chemin de fer Oroya-Pichis, n'a pas tenu ses engagements. Il s'est borné à une étude succincte du chemin entre la Oroya et le Perené.

La Peruvian Corporation L^d est, de ce fait, redevable au gouvernement de la valeur des études du tracé de ce chemin de fer.

D'un autre côté, la Peruvian Corporation L^d reste propriétaire d'une concession de 500,000 hectares de terres que lui a cédée une loi du 23 novembre 1889, à charge pour elle d'établir une colonie d'étrangers.

PONT EN FER SUR LA LIGNE DE LA OROYA

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS.

CHAPITRE XII

DE LIMA A LA OROYA ET SAN-LUIS

De Lima à la Oroya par le chemin de fer de la Oroya. — Tarma. — L'hacienda « Naranjal ». — Une nouvelle Auvergne dans la vallée de Chanchamayo. — La Merced. — La colonie de la « Peruvian Corporation L^d ». — San-Luis de Shuaro.

En partant de Lima, la ligne de la Oroya, longeant le Rimac, traverse des cultures de canne bien irriguées, exploitées avec les derniers progrès de l'industrie agricole des Américains du Nord; puis, après Chosica, commence la plus vertigineuse ascension entreprise avec un chemin de fer, 4,000 mètres d'élévation étant franchis, pour une distance à vol d'oiseau de 55 kilomètres. Pour exécuter ce tour de force, la voie suit une ligne en zigzags, à angles très aigus; la locomotive tirant ou poussant le train, tantôt tête et tantôt queue, ou quelquefois étant retournée sur une plaque tournante, avant de reprendre le train qu'elle a garé sur une voie en cul-de-sac, le

point culminant est franchi à 4,950 mètres d'altitude. Les stations les plus importantes sont Matucan, San Mateo et Chicla; sur cette pente escarpée, presque complètement aride, les villages sont rares.

Au-dessus de Casapalca, notre locomotive buta contre un obstacle, à la sortie du tunnel de Galera, le point culminant; c'était un fort éboulement qui comblait la voie. Heureusement, des terrassiers purent être rapidement amenés du village, et, après deux heures de travail, notre train reprit sa marche et arriva à la Oroya avant la nuit.

A l'hôtel de la Oroya, la table d'hôte est peu animée, beaucoup de voyageurs souffrant du soroche; mais j'avais par chance, parmi mes compagnons de voyage, deux missionnaires français allant en tournée de prédication au Cerro de Pasco, et, en petit comité, la soirée fut très agréable.

Le lendemain de très bonne heure, je dis adieu aux Pères missionnaires qui prenaient une autre direction, et chacun enfourchant sa bête, je pris le chemin muletier de Tarma. Après quatre heures d'un léger trot, je passais sous l'arc de la porte principale de cette ville, portant le buste du maréchal Castille.

CASAPALCA, LIGNE DE LA OROYA

Tarma, petite ville de 4,000 habitants, est plus européenne et plus propre que Sicuani et Urcos. Les Qquichuas et cholos y sont en progrès sensible sur tous ceux de la sierra. Sa position à l'entrée de la vallée de Chanchamayo, et au milieu d'une plaine assez fertile en produits de la sierra : luzerne, blé et pommes de terre, en fait un centre très important de commerce, et il est bien regrettable que la voie ferrée, au lieu de s'arrêter au village insignifiant de la Oroya, n'ait pas été continuée, dès le début, jusqu'à Tarma, qui n'est éloigné que de 30 kilomètres.

Les magasins de Tarma ne laissent rien à désirer, et le marché, sur la vaste place de l'église, est très bien approvisionné des produits du pays : légumes, fromages et viande fraîche. Le voisinage et le commerce des colonies européennes de la vallée de Chanchamayo ne sont pas étrangers à cette animation particulière et à ce progrès sensible. L'hôtel de Tarma est convenable; je m'y trouvai en compagnie de trois ou quatre colons allemands et italiens de la « Peruvian Corporation », et j'ai remarqué l'énergie des colons allemands, qui imposeront leurs mœurs et leurs aptitudes d'ordre et de travail, au lieu de se priver du confortable et de renoncer aux besoins des

civilisés pour fainéanter comme les Qquichuas.

Je restai à Tarma du 8 au 12 avril. J'eus beaucoup de difficulté pour trouver un arriéro (muletier) qui voulût me louer des bêtes pour faire le voyage jusqu'à Puerto Tucker. Il était facile de faire transporter une charge à forfait jusqu'à San-Luis de Shuaro, mais aucun ne voulait s'engager dans la montaña par le chemin de Capelo, parce que l'on n'avait aucun renseignement sur l'état actuel du chemin, et qu'en cette saison des pluies, il est généralement impraticable. Enfin, je pus obtenir trois mulets, une jument et un cheval de l'arriéro italien Desjuidice, qui me donna deux cholos pour me conduire et ramener les bêtes. Un des cholos avait déjà fait le trajet du chemin de Capelo.

Le 13 avril, je quittai Tarma à 6 heures du matin pour me diriger sur la vallée de Chanchamayo.

Sur un parcours de 30 kilomètres, le chemin est d'entretien facile, il faudrait peu de travaux pour en faire une route carrossable. Mais ensuite la rivière quitte le plateau pour couler au fond d'une étroite et profonde crevasse, le sentier, en partie taillé dans le roc, est souvent trop étroit pour le croisement de deux mulets chargés,

l'humidité augmente rapidement, et bientôt apparaît la végétation des terres chaudes.

Le soir, avant le coucher du soleil, j'atteignis l'hacienda « Naranjal », où je décidai d'attendre Wolff, attardé à Lima par la difficulté de renouveler notre provision de plaques photographiques.

L'hacienda « Naranjal » et sa voisine l' « Auvergne » sont des haciendas modèles, qui font grand honneur au propriétaire, un Auvergnat, M. Monier, né à Issoire (Puy-de-Dôme).

Quand, ayant traversé le magnifique pont suspendu qui relie le sentier à la rive gauche, j'entrai dans la vaste cour de l'hacienda, un homme robuste, au cou de taureau et aux larges épaules, vêtu d'un complet de flanelle blanche grossière, à veste très courte en forme de blouse, était sur le perron de l'habitation. Dans cette physionomie énergique qui me considérait avec une très sensible ironie, je n'eus pas de peine à reconnaître mon compatriote. Si ma réception fut d'abord sèchement courtoise et empreinte d'une méfiante réserve, elle n'en fut ensuite que plus cordiale, et je n'oublierai jamais l'agréable séjour que j'ai fait dans cette nouvelle Auvergne de la vallée de Chanchamayo. L'histoire de M. Monier est celle d'un opiniâtre travailleur. Parti très jeune de France,

ouvrier maçon, ne sachant ni lire ni écrire, il travailla successivement en Espagne, à Cuba et au Mexique. C'est dans ce dernier pays, alors qu'il était déjà chef d'équipe pour les travaux d'art d'une voie ferrée, qu'il apprit à écrire d'un de ses ouvriers, ancien sergent déserteur de l'armée française. Du Mexique, M. Monier passa au Pérou, au moment des travaux de la ligne de la Oroya; et il dirigea, comme chef de chantier, la construction de tous les tunnels importants de cette ligne. Au moment de l'achèvement de la voie ferrée, M. Monier entrevit l'importance que cette communication allait donner aux terres fertiles, inhabitées, de la zone chaude, qui commence à 70 kilomètres à peine de la Oroya, et il s'assura une concession dans la vallée du Chanchamayo, à la plus courte distance possible du centre populeux de Tarma, mais cependant à une altitude suffisamment basse (800 mètres) pour que les cultures tropicales, et principalement la culture de la canne à sucre, pussent être entreprises avec plein succès.

Les haciendas « Naranjal » et « Auvergne » sont installées, au point de vue de la production de l'aguardiente ou rhum de canne, avec tous les progrès modernes. Dans toutes les parties de

CERRO DE PASCO

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS

l'exploitation de M. Monier, la production est portée à son maximum, avec une compétence industrielle et un ordre d'administration absolument irréprochables. Les constructions, basées sur l'emploi pratique des matériaux à proximité, révèlent une habileté de métier exceptionnelle. Le pont suspendu jeté sur le Chanchamayo, les bâtiments en maçonnerie et bois, les ateliers et l'installation mécanique peuvent servir de modèles aux ingénieurs et architectes de toutes les compagnies qui voudraient entreprendre quelque chose de productif dans la même région. Se basant sur des prévisions heureuses, M. Monier a concentré ses efforts sur la production du rhum, qui peut être vendu sur place, pour le commerce de Tarma, du Cerro de Pasco et de la Merced, et la baisse des cafés, qui a ruiné et découragé la plupart des colons de la vallée, n'a pas eu d'influence sur sa prospérité. A côté de l'énergie et des aptitudes particulières du colon, il y a une condition essentielle pour réussir dans une entreprise coloniale, il faut vouloir y faire une œuvre durable, et accepter définitivement sa nouvelle patrie. Monier est fier de son œuvre, et le séjour de la vieille Auvergne ne lui serait plus acceptable aujourd'hui, sa patrie est la nouvelle Auvergne de Chanchamayo.

Le 16 avril à 11 heures, je suis rejoint à l'hacienda « Auvergne » par Wolff et nous repartons après déjeuner pour « la Merced », où nous arrivons à 4 heures.

La Merced est le village le plus important de la vallée de Chanchamayo. Fondé par des colons européens, pour la majeure partie des Italiens, il n'a rien de qquichua, et tout y revêt un caractère européen. A 108 kilomètres de la Oroya, à 730 mètres d'altitude, c'est un centre des chacras (1) établies dans la vallée élargie et maintenant relativement en plaine. Mais le commerce de la Merced est aujourd'hui presque complètement paralysé par la crise agricole qu'a amenée la baisse des cafés. L'absence de toute autre ressource immédiate a produit un recul regrettable dans la colonisation de la vallée. C'est une perturbation malheureusement fréquente dans les colonies, où généralement, à l'origine, on ne mène pas de front assez de productions indépendantes les unes des autres pour régulariser la stabilité économique du pays. Ce serait le devoir du gouvernement de faire ses efforts pour aider et diriger les colons vers un équilibre plus rationnel, et pour

(1) Fermes de petites cultures tropicales.

éviter des crises aussi nuisibles aux intérêts généraux de la nation.

A 20 kilomètres de la Merced, nous passons devant les premières fermes de la Peruvian Corporation Limited.

Suivant un décret du 19 novembre 1891, la concession de 500,000 hectares de terres qui avait été donnée à cette compagnie par la loi du 23 novembre 1889 pour établir une colonie d'émigrants européens fut déterminée en une zone de 20 kilomètres de large de chaque côté du Perené, depuis le confluent du Paucartambo jusqu'au point navigable, et une autre zone de 20 kilomètres sur les deux rives de la rivière Ené, depuis son embouchure jusqu'à 20 kilomètres au-dessus. C'est près du confluent du Paucartambo que se sont établis les premiers colons : Anglais, Allemands, Français et Italiens. Mais aujourd'hui, par suite de la baisse sur les cafés, beaucoup de colons ont déserté leurs lots, il reste à peine une trentaine de familles dans la colonie de la Corporation.

Le 17, à 5 heures du soir, nous arrivons à San-Luis de Shuaro. C'est un très pauvre village de chaumes, qu'habitent quelques colons péruviens et deux petits commerçants chinois. Il n'y a pas

d'hôtel, nous nous y sommes installés dans un abri abandonné. La journée du 18, nous laissons reposer nos mulets, nous n'aurons plus de pâturages pour eux sur le chemin de Capelo, et pour les nourrir, il faudra compter sur les deux charges d'orge que nous emportons et sur des pointes de palmier camona. San-Luis est en communication et en commerce constant avec les Chunchos campas habitant en assez grand nombre entre le Perené, l'Ucayali et le Cerro de la Sal. Une dizaine de Chunchos sont dans le village en ce moment. Avant de quitter la dernière agglomération, nous eûmes le plaisir de passer une soirée agréable, grâce à la compagnie de trois jeunes demoiselles, orphelines d'un colonel péruvien. Ces charmantes civilisées qui suivent la fortune de leur frère dans une concession au milieu des sauvages chunchos, pratiquent avec un gai enthousiasme la vie du Robinson suisse. Elles prirent plaisir à nous montrer leurs bibelots chunchos et leurs collections d'insectes, dont surtout une phénoménale collection de papillons. Aussi, nous dîmes adieu à nos jeunes amies avec regret; la sympathie qu'on lui montre est sans prix pour l'étranger. « Dios se los pague. »

Notre départ fut par contre égayé d'une panto-

mime comique par notre arriéro Antonio. Nous avons comme arriéros deux cholos, Pablo et Antonio, deux braves Qquichuas, mais l'un d'eux, Antonio, tout particulièrement abruti. Comme nous terminions le chargement de nos mulets, je vis Antonio, arrêté songeur devant la dernière charge, se frapper lentement le front, et il était évident qu'il achevait d'en sortir une idée géniale.

Très intrigué par cet intelligible mouvement, je voulus voir ce dont il s'agissait, et, observant Antonio, je le vis, quelques secondes après, sortir de l'abri en dissimulant une boîte de conserves vide, qu'il cacha avec soin dans la charge du mulet pour en faire sans doute une marmite de voyage. Décidément, Antonio prouvait une prévoyance inattendue, et je fis partager mon étonnement à Wolff. Mais à peine avions-nous traversé la rivière Paucartambo, qu'Antonio, qui me précédait, se frappait le front de nouveau, et il semblait vouloir s'hypnotiser sur chaque coin de sa veste, qu'il soulevait alternativement : une idée non moins lumineuse et probablement plus importante dut jaillir de son cerveau, car il repassa la rivière avec une vivacité que je ne lui connaissais pas et courut sur le chemin de San-Luis.

Un quart d'heure après, Antonio nous rejoi-

gnait, triste et confus. En s'appliquant à reconnaître l'utilité de la boîte en fer-blanc, il avait cru devoir poser son sac à coca sur une pierre, et il venait de constater qu'un ami de San-Luis s'était frappé le front au-dessus du sac à coca.

CHAPITRE XIII

DE SAN-LUIS A PORT BERMUDEZ

De San-Luis au vingtième kilomètre du chemin Graña. — Les Chunchos campas. — Eneñas. — Le Cerro de la Sal. — La Grande Prairie ou Gran Pajonal. — Campement de l'ingénieur du chemin, kilomètre 104. — La passe de San-Carlos. — San-Nicolas, Pampa del hambre. — L'Asupizú. — Le nouveau tambo de Puchalini. — Familiarités ennuyeuses de nos visiteurs chunchos. — Le Chuncho Uancho. — Puerto Yessup. — En radeau de Puerto Yessup à Puerto Bermudez. — Puerto Bermudez.

Le 19, nous faisons 20 kilomètres seulement. Le chemin est mauvais. Nous avons perdu deux heures pour sauver un de nos mulets qui avait glissé dans la boue et s'était empêtré dans les arbustes du ravin. Cette première partie du chemin Graña et Recavarren suit le versant nord-ouest d'une chaîne de montagnes, ravinée d'un grand nombre de petites vallées très boisées et très humides.

A 4 heures du soir, nous faisons halte pour la nuit, sur un petit défrichement où nous trouvons

un jeune blanc avec une douzaine de sauvages chunchos occupés à élever une case ou rancho.

Les jeunes Chunchos, à notre arrivée, vinrent chacun à leur tour nous serrer la main et nous examiner avec une familiarité et un ton d'égalité qui sont très bien faits pour déconcerter le voyageur venant de la Cordillère et habitué au respect des Qquichuas.

Les Chunchos qui sont ici appartiennent à la grande tribu des Campas. Ils sont beaucoup moins robustes que les Qquichuas, et ils ont une ressemblance frappante avec les Annamites et les Tonkinois, par la petitesse de leur taille, la délicatesse de leurs mains et de leurs pieds, la forme du nez, la saillie de leurs pommettes et une obliquité marquée des paupières. Pour tout vêtement ils ont une chemise sans manches, ou plutôt une longue tunique d'un brun sombre, de même ton que le sol de la forêt, qu'ils appellent cushma. Le tissu de coton sauvage dont est fait le cushma est teint avec une plante qu'ils appellent taracontsi (1). Ils se fardent le visage, d'une courbe autour des yeux et de traits sur les pommettes, avec le rouge

(1) J'ai adopté moi-même la même couleur pour mes vêtements de laine, comme étant moins salissante et presque invisible sur l'argile des terres de ces forêts.

de l'achote. Les plus âgés portent sur la tête des plumes de perroquet, attachées à une petite tresse ou courroie retenant les cheveux; femmes et hommes ont de plus un collier, tanérintsqui, composé de graines de couleurs avec des osselets et des plumes. Comme leur front est très bas, les femmes et les jeunes Campas qui ne portent pas la tresse en couronne ont les cheveux retombant à la chien, en désordre, jusque sur les yeux.

Une grande partie des Campas a été catéchisée par les missionnaires franciscains et beaucoup emploient quelques mots d'espagnol.

J'ai observé que le Campa est peu causeur; mais il est excessivement curieux d'examiner, des yeux et des mains, tous les objets laissés à sa portée. Un des jeunes Campas qui sont ici, le fils d'un chef, a sa femme avec lui; ce spécimen de jeune femelle campa est peu séduisant, et son mari en use avec aussi peu de considération que de galanterie. La nuit j'eus ce couple de bons sauvages pelotonnés comme des petits chiens sous mon hamac.

La demeure d'une famille chuncho est formée d'une cabane de 4 à 5 mètres de côté en cloisons de palmier chunta avec couverture de feuilles de palmier. Sa petite culture ne dépasse pas 2,500 mè-

tres carrés; elle y plante quelques exemplaires de yuca, de maïs, de canne et de bananes.

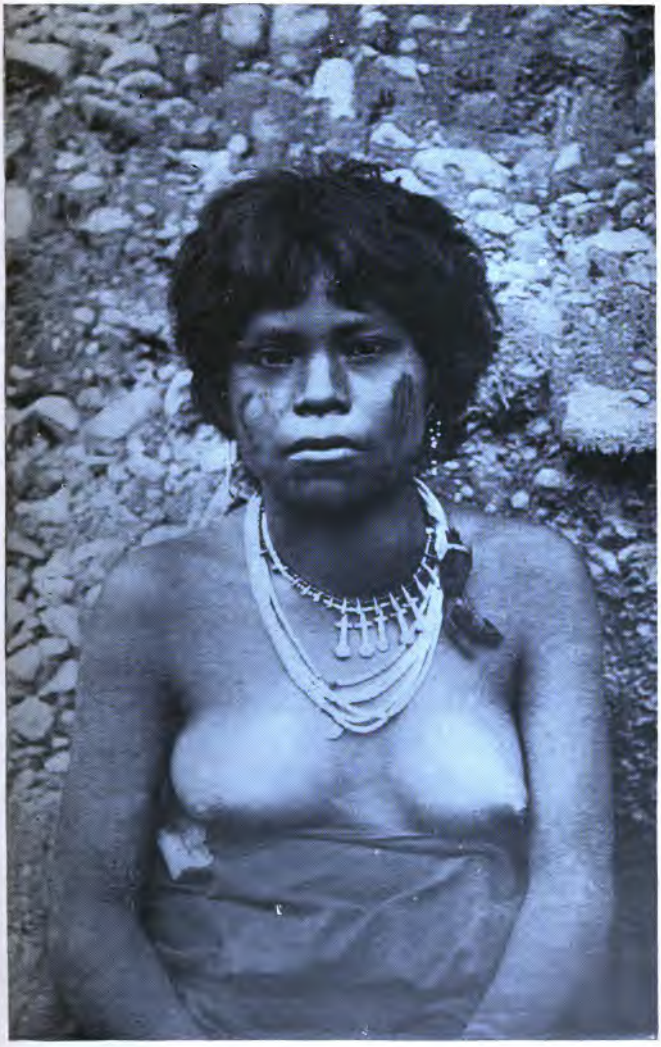
Un tronc d'arbre, quelques vases en terre et un rustique tambourin constituent tout le matériel domestique, et ses outils, machete, hache et couteau, sont de provenance européenne.

L'arc et les flèches sont ses principales armes pour les luttes de tribu à tribu et pour la chasse et la pêche; quelques-uns ont un fusil de traite à un canon, qu'ils ont obtenu à Puerto Bermudez contre du caoutchouc.

Le 20, nous arrivons à Eneñas, une chacrita établie depuis cinq ans par un colon vénézuélien (Eneñas est le nom d'une petite rivière passant près de là). Cette habitation, depuis l'établissement du chemin, fait partie des tambos ou auberges que le gouvernement péruvien subventionne de façon à assurer des abris et des vivres aux voyageurs. Le tambero reçoit 50 soles par mois, et il est armé, comme les soldats péruviens, d'un carabine Mannlicher.

Eneñas est le meilleur tambo de tout le chemin Capelo. Il peut s'approvisionner par ses propres ressources, ayant des cultures de yuca (manioc), de patates et de maïs.

Il y a à Eneñas un poste de télégraphe de la



JEUNE INDIENNE CAMPA

PUBLIC LIBRARY
ASTOR
TIONS

ligne mettant en communication Lima et Puerto Bermudez, mais la communication est interrompue depuis plusieurs mois avec Puerto Bermudez. Nous communiquons avec San-Nicolas; ce tambo ne peut nous donner aucun renseignement sur la date de l'arrivée du vapeur du gouvernement à Puerto Bermudez.

Le 21, le sentier, après avoir suivi sur une dizaine de kilomètres le sommet d'un plateau, se continue sur le versant sud-est, qu'il ne quittera plus jusqu'à la passe de San-Carlos. Ce sentier est obligé de suivre, par une suite de lacets, les innombrables petites vallées ou quebradas qui sont creusées sur le versant, et les courbes en sont tellement brusques que ce tracé ne serait même pas acceptable pour un chemin de fer à voie étroite. Par contre il est presque horizontal (1), et son entretien, sur une grande partie de son parcours, est rendu plus facile parce que le sol est dur, souvent rocheux, et que les petits ruisseaux, tous traversés près de leur naissance, n'ont jamais assez d'eau pour produire de grands dégâts. Depuis Eneñas jusqu'à San-Carlos, l'altitude moyenne du sentier est de 1,600 mètres au-dessus du niveau de

(1) Il contourne les quebradas en se tenant toujours à peu près à la même altitude, les pentes sont faibles.

a mer. Sur beaucoup de points la vue s'étend assez loin et montre un pays excessivement mouvementé, dans lequel il est presque impossible de choisir des points de repère. Du versant nord-ouest de la chaîne, aussi bien que du versant sud-est, c'est le même enchevêtrement de vallées en zigzag et de petits chaînons se coupant dans tous les sens. On ne peut pas trouver une chaîne bien distincte; la mieux définie est celle que suit le chemin, le Cerro de la Sal, ainsi nommé pour ses carrières de sel gemme où viennent s'approvisionner tous les Campas depuis l'Ucayali. Du côté de l'est ce sont des monticules bordant le plateau du « Gran Pagonal », la grande prairie qui occupe le centre de la distance entre notre Cerro et l'Ucayali, sur une largeur d'environ 25 kilomètres. Cette grande prairie, qui a été traversée par le R. P. G. Sala, est peuplée de Chunchos vivant non par villages, mais sur de petites cultures isolées les unes des autres; elle est traversée dans tous les sens de nombreux chemins chunchos. Sur ce plateau de 1,500 mètres d'altitude moyenne, le sol est très perméable et ne permet qu'une courte végétation. Cette sécheresse doit en faire un lieu très salubre, d'autant plus que l'absence de forêts permet la ventilation. Cette prairie, que l'on peut

atteindre assez facilement par le rio Aporoquiali, affluent de l'Ucayali, deviendra un pays d'élevage d'une grande importance, qui pourra alimenter Iquitos et les villes futures de l'Ucayali. Elle nous est cachée par des sommets de 1,800 à 2,000 mètres d'élévation, et partout où peut s'étendre le regard, sur les sommets comme au fond des vallées, la végétation est excessivement puissante et surtout très variée. Des pentes sur plusieurs kilomètres sont couvertes de fuchsias arborescents, formant un vaste jardin de fleurs violettes; puis aux coupures rocheuses des ravins, où l'eau tombe partout en petites cascades, toutes les anfractuosités des rochers sont garnies de bégonias et d'orchidées; enfin, dans les gorges et sur les flancs moins inclinés, c'est la forêt, mais bien plus belle que celles de l'Amazonie. Des cèdres gigantesques sont mêlés aux palmiers et aux fougères arborescentes et les pieds mêmes des arbres sont invisibles sous les arbustes, les bambous et les larges feuilles des plantes.

En raison de la fréquence des pluies les chemins de la montaña sont d'entretien difficile et deviennent même impraticables pendant les mois les plus pluvieux. Il faut se résigner à y rencontrer de la boue, des éboulements et des arbres

tombés barrant le passage, et pour y passer avec des bêtes il faut être armé de patience, ne pas se lasser de les décharger à tous les endroits difficiles, établir le passage, porter les charges sur son dos, et faire passer les animaux un par un, jusqu'à un endroit praticable où l'on puisse les recharger. Aussi, on ne saurait trop le répéter, mieux vaut dans la montaña voyager sur les rivières, si difficile que soit la navigation, si elle y est encore possible.

D'assez bonne heure le 21, nous atteignons le 77e kilomètre du chemin Graña, nouveau tambo où nous pouvons nous procurer un peu de riz et de l'aguardiente; il n'y a encore aucune culture autour de ce tambo. Le 22, le chemin devient de plus en plus mauvais et détrempé, dans plusieurs endroits nous avons beaucoup de mal à tirer nos mulets, engagés dans la boue jusqu'au ventre; leur charge est heureusement insignifiante, c'est à peine si chaque bête porte en moyenne 40 kilos.

A 4 heures, nous atteignons le 104e kilomètre, où est campé le chef des travaux du chemin.

Nous y trouvons une cordiale hospitalité; le personnel d'entretien du chemin est maintenant réduit à une douzaine d'ouvriers, il est impossible d'entreprendre des réparations durables pendant cette saison pluvieuse.

Le 23 fut une de nos plus mauvaises étapes. Désirant arriver de bonne heure à San-Nicolas, je pris les devants, et j'eus ce jour-là toutes les mauvaises chances que l'on peut rêver. Vers 10 heures du matin, j'essuyai une pluie diluvienne; l'orage dura depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Je pensai à mon pauvre compagnon et à nos arriéros et mulets, qui n'étaient pas plus heureux que moi; je m'arrêtai un moment sous un petit abri abandonné, mais je me sentis gagné par le froid, étant trempé jusqu'aux os. Je repris ma route sous la pluie, préférant me réchauffer en marchant. La pluie continua avec une violence toujours égale; heureusement, avant la passe de San-Carlos, le sentier, taillé dans le roc, borde pendant plusieurs kilomètres un précipice dont la muraille est presque partout perpendiculaire, où le sol est dur et où la marche peut être rapide. Je faillis d'ailleurs payer très cher cet avantage, car, à un coude brusque de l'étroite terrasse, je glissai sur le roc ruisselant d'eau et perdis pied; mais je restai par miracle en porte-à-faux sur un coude, suspendu dans le vide, et je pus par un rétablissement sur les avant-bras remonter sur la corniche : la gymnastique peut être le salut sur le chemin de Capelo.

Mais une infortune ne vient jamais seule. Peu avant la passe de San-Carlos, la semelle d'un de mes souliers, ramollie par l'eau, se détacha, et j'eus beau m'ingénier à la lier avec des écorces textiles, le terrain devenant maintenant très fangeux, je dus abandonner mon soulier dans la boue, et je continuai ma route avec un pied nu; je ne saurais dire si cela me faisait boiter ou m'en empêchait, car j'avais un genou affreusement écorché par ma précédente chute et cela pouvait bien rétablir l'équilibre.

J'ai dit qu'une infortune ne venait jamais seule, je commis la maladresse d'en chercher moi-même une autre. Voyant que le fil télégraphique, d'ailleurs abattu à terre en plusieurs endroits, quittait le chemin pour couper à gauche en traversant le monticule terminant la chaîne, je pensai peut-être avec raison que la ligne suivie par le fil, laquelle était marquée par un reste de sentier, devait être plus courte, mais j'oubliai que ce chemin qui fait partie du premier tracé Capelo pouvait être impraticable. Tout alla bien pour gravir le monticule, mais au bas de la pente nord je me trouvai dans un terrain marécageux, avec un sentier comblé partout par les herbes et les arbres tombés en travers, et je dus monter sur

chaque tronc, ou passer dessous avec de la vase jusqu'au ventre. Je n'osais rebrousser chemin, espérant toujours ne pas être loin de San-Nicolas; mais pour comble de mes maux je fus pris de crampes dans les jambes, et à chaque moment j'étais obligé de m'arrêter pour reprendre haleine et atténuer l'énervement de la fatigue. Je dois avouer que pour la première et unique fois de tout mon voyage je me sentis pris de découragement et je fus assez misérable pour songer à employer mon revolver si mes jambes ne pouvaient pas me tirer de ce bourbier. Heureusement j'avais bien étudié la configuration du chemin Capelo, et je me ranimai dans la certitude que j'étais près de San-Nicolas. J'arrivai enfin à une clairière où étaient des traces évidentes d'un ancien défrichement, et je poussai un grand cri en formant le cornet avec mes mains. On ne me répondit pas tout d'abord, mais ayant répété mon appel, à une centaine de mètres plus bas, on me répondit d'une distance que je jugeai relativement courte; alors l'assurance que le tambo était bien sur ma route me redonna des jambes, et dix minutes après j'atteignais San-Nicolas.

Je trouvai au tambo un jeune blanc qui soignait deux de ses compagnons dangereusement atteints

de la fièvre et le télégraphiste; — un véritable squelette, ce pauvre employé du gouvernement. J'implorai le jeune homme pour avoir une chemise sèche, mais il me dit que son unique chemise était sur lui, et tout ce que je pus obtenir fut un verre d'aguardiente que j'avalai d'un trait. J'attendis ainsi, sous un abri ouvert des quatre faces; le rancho était occupé par les malades. Enfin, quelques heures après, mon compagnon Wolff arriva, dans un état peu meilleur que le mien; mais il avait eu la prudence de continuer par la même voie que les arriéros, qui le suivaient de près, et bientôt nous pûmes nous changer de linge et oublier nos misères devant une marmite de riz. Nous eûmes pourtant une perte à déplorer ce jour-là : deux charmants petits animaux domestiqués, de la grosseur d'un chat (1), que nous avions pris au tambo précédent, furent trouvés noyés dans leur caisse, que la pluie avait remplie, la caisse étant placée sur le dos d'un mulet. Les pauvres bêtes n'avaient fait qu'une journée dans la direction de la France.

Nous nous reposons à San-Nicolas la journée du 24 pour faire sécher nos effets et nos bagages.

(1) Quadrupède appelé mishasho par les Péruviens et capishi par les sauvages campas.

San-Nicolas est sur la limite d'une plaine appelée « Pampa del hambre », c'est-à-dire plaine de la faim, parce qu'une mission faillit y mourir de faim.

Les défrichements, qui sont assez étendus à San-Nicolas, sont en fort mauvais état, et incultes à présent, faute de bras.

C'est le dernier poste télégraphique en communication avec Lima, et je me demande par quelle bonne volonté miraculeuse ce pauvre fil conducteur est encore sensible jusque-là, malgré les arbres qui le couchent sur la terre en maints endroits et les clous qui lui servent d'isolateurs.

Le 25, à deux heures de l'après-midi, nous arrivions à l'Asupizú, dont le pont est emporté. Le nom de cette rivière vient du campa asupi, vanille, la rivière de la vanille. Une oroya avec un câble en fer a été établie par un tambero, et nous pouvons ainsi passer facilement nos bagages. Quant aux mulets, nous les fîmes traverser à la nage, en les aidant d'une corde courant le long du câble de la oroya. Sur la rive gauche de l'Asupizú nous trouvons une case en construction qui n'est pas encore couverte, et nous nous établissons comme nous pouvons pour passer la nuit; le passage de la rivière nous a pris environ trois heures.

Un Péruvien est mort de la fièvre ici hier, et le tambero le fait enterrer par les Chunchos.

Le 26, après l'Asupizú nous trouvons le chemin en fort mauvais état; non seulement le sol est détrempé, mais le chemin est obstrué par des éboulements et par des arbres tombés. Aussi nous perdons beaucoup de temps à décharger et recharger nos mulets ou à couper les arbres pour refaire un passage. Heureusement nos bêtes sont presque à vide, car deux sacs d'orge ont été absorbés, et il ne reste plus que nos bagages, environ 125 kilos en tout.

Nous n'avions plus rencontré de Chunchos depuis Eneñas quoique beaucoup de cultures chunchos soient dans les environs. Mais aujourd'hui, comme Wolff me précédait de quelques mètres, et que nous luttions assez péniblement pour avancer, au milieu de la boue jusqu'à mi-jambes, trois corps bruns, glissés sans doute du talus, surgissaient devant lui comme créés par magie; c'étaient trois jeunes Chunchos, dont un seul armé d'un fusil. Ces sauvages nous accompagnèrent sans autre formalité, n'ayant sans doute rien de mieux à faire.

Notre chemin devint pire dans l'après-midi, et malgré les précautions que nous prenions pour

faire franchir à nos bêtes les endroits dangereux, notre cheval glissa à un passage étroit et roula de cinquante mètres au fond du ravin. Les jeunes Chunchos allèrent nous chercher la charge qu'il portait. A quelques centaines de mètres plus loin notre meilleur mulet subissait le même sort malgré les efforts désespérés que nous fîmes tous pour le retenir alors qu'il avait encore les deux pieds de devant en prise sur le bord du ravin; mais comme nous n'avions aucun arbre à notre portée pour y tourner une corde, il nous entraînait dans sa chute, et nous dûmes le lâcher dans le vide. Nous perdîmes encore deux heures à dégager un autre mulet engagé jusqu'aux épaules à travers un amoncellement de branches et de pierres. Enfin, à 5 heures, nous arrivions à Puchalini sur le bord d'une petite rivière, où nous trouvons une case ou tambo datant de deux mois. Mais, ce qui peut paraître peu ordinaire à celui qui ne connaît pas la montaña péruvienne, nous trouvons le tambero, qui devrait avoir des provisions pour les voyageurs éventuels, mourant simplement de faim, et nous dûmes le ravitailler suivant nos ressources.

Le tambero de Puchalini nous dit que les Chunchos du voisinage ramassent un peu de

caucho (1) qu'ils portent à Puerto Yessup et à Puerto Bermudez pour échanger contre des machetes ou des fusils de traite. J'ai vu deux ou trois hévéas un peu avant Puchalini, mais la gomme de cet arbre n'est pas exploitée, on ne fait pas de gomme de para ou borracha sur le Pichis, et les hévéas sont très rares, du moins sur la rive gauche.

Nous nous reposons la journée du 27 à Puchalini. Le matin un Chuncho vint nous rendre visite au tambo, venant de la rive droite de la rivière; satisfait sans doute de l'examen qu'il fit de nos personnes, il alla jusqu'au bord de la rivière et siffla fortement et longuement en mettant deux doigts dans la bouche. Une heure plus tard une vingtaine de Chunchos hommes et femmes vinrent de la rive droite; les femmes nous offrirent quelques perroquets et un singe, et les hommes quelques planches de caucho, que nous achetâmes contre des couteaux.

Mais nous fûmes bientôt très incommodés par les Chunchos, car ces braves sauvages, avec un extraordinaire sans-gêne, s'ils parlent fort peu, aiment par contre à toucher tout ce qui est laissé à leur

(1) Nom local, devenu commercial, d'un caoutchouc de valeur marchande inférieure au para et provenant d'arbres différents, comme je l'expliquerai plus loin.

portée, et il n'est pas possible de quitter ses chaussettes ou de sortir son mouchoir sans les voir passer entre les mains des Chunchos qui vous entourent. Cette insupportable familiarité faillit obliger Wolff, qui n'est pas très patient, à leur manquer de civilité, car comme il croyait pouvoir se permettre d'ouvrir sa petite malle-cantine, les Chunchos trouvèrent, eux, très intéressant de fouiller dedans, et mon compagnon, après des explications inutiles, dut, pour éviter des arguments trop démonstratifs, se résigner à se passer de ses objets de toilette et monter la garde devant ses bagages. Notre tambero n'est vraiment pas chez lui dans cette case qui lui a été élevée par les Chunchos, et il n'a pas même placé une porte, ceux-ci s'y installent comme chez eux. Enfin le soir, nous pouvons nous disposer à dormir tranquilles, nous nous approprions, Wolff et moi, un coin de la case dont nous pouvons suffisamment empêcher l'accès. Décidément il n'est pas amusant du tout de supporter l'intimité des sauvages.

Le 28, comme le tambero est sans vivres, il profite de notre passage pour aller à Puerto Yessup; il avoue d'un autre côté qu'il est assez imprudent de quitter sa case, qu'il pourrait bien

trouver brûlée en revenant, mais il n'a avec lui qu'un tout jeune garçon de quatorze ans, et ce n'est pas un gardien à laisser seul. Le chemin est très mauvais au-dessous de Puchalini. A 11 heures nous perdons encore deux de nos mulets; il ne nous reste plus maintenant que la jument et un mulet. Un Chuncho du nom de Uancho et deux autres très jeunes Chunchos nous accompagnent. Pendant notre marche je m'amusai à faire prononcer à Uancho quelques termes de français, et je dois dire que je réussis assez mal d'ailleurs. Uancho porte un long fusil à un coup très léger, une arme de traite se chargeant par le canon. La physionomie de ce Campa est assez sympathique, c'est celle d'un adolescent et il fait l'effet d'un gamin qui fait l'école buissonnière et qui n'aura d'ailleurs jamais envie de travailler. Il emploie le loisir de nos repos à se rafraîchir avec soin ses peintures de rouge d'achote, en employant un petit bout de bois comme pinceau, et une petite glace de traite venant probablement de Puerto Yessup.

Uancho me montre à plusieurs reprises la position où sera le soleil quand nous devrons faire halte, et il m'est évident qu'il doit connaître quelque abri sur le chemin. Peu avant le coucher du soleil, il me fait signe de quitter le sentier pour

gravir un petit monticule. Cela me déplaît assez, car nous ne pouvons pas, bien entendu, faire passer les deux bêtes de somme qui nous restent à travers bois; faisant attendre mes compagnons, je suivis Uancho. Je trouvai en effet un abri à peu de distance, mais en fort mauvais état, tellement que, pendant que je renvoyai Uancho chercher Wolff, voulant éprouver un des poteaux de la case je reçus la toiture sur le dos. Mais le tambero de Puchalini avait une très large toile que nous disposâmes sur des poteaux pour nous servir de tente.

Le ciel était très clair le soir, et rien ne faisait supposer la mauvaise nuit qui suivit. Vers le milieu de la nuit je fus éveillé par les premiers coups de tonnerre d'un orage, et j'étais d'autant plus inquiet que, habitué aux pluies de la montaña, je nous voyais mal logés dans notre installation. La pluie tomba à torrents, notre toile ne tarda pas à être traversée, des poches d'eau se formaient d'où toute l'eau tombant sur la toile coulait comme d'entonnoirs, tantôt sur notre tête, tantôt ailleurs. Les jeunes Chunchos qui étaient couchés un peu au-dessus de moi trouvèrent ce rafraîchissement même de mauvais goût pour des sauvages, et je sentis leurs corps nus qui cher-

chaient à s'approprier fraternellement une partie de ma couverture. Bientôt le sol lui-même ruissela. Wolff, malgré une couverture de laine à tissage très serré, ne fut pas épargné, ses mouvements continuels m'indiquaient assez qu'il était à la recherche de la position la moins mauvaise ; autant que je pus m'en rendre compte, il opta pour la position assise, avec sa couverture pardessus la tête, et il fit preuve d'une philosophique soumission, que je ne lui aurais pas soupçonnée, en acceptant avec la résignation d'un faquir son bain de siège jusqu'au jour. Quand il fit jour et que la pluie cessa, nous fûmes tellement dégoûtés de nos vêtements chargés de boue que nous voulions les abandonner. Je dus déblayer mes souliers, que la veille j'avais cru bien placer dans un trou. Les Chunchos étaient infiniment les plus heureux maintenant, car ils s'étaient débarrassés de leur sarrau, et ils n'avaient que leur peau à faire sécher.

Ce jour-là, le 29, après avoir perdu peu avant notre dernier mulet, embourbé au passage d'une petite rivière, nous arrivons à 5 heures du soir à Puerto Yessup (1).

(1) Du nom du colonel péruvien Yessup, qui fonda ce port.

La magnifique rivière qui s'étale devant nous est bien faite pour nous réjouir. Puerto Yessup, surtout quand les plages de la rive gauche sont encore découvertes, est un des plus jolis paysages de rivière que je connaisse. A cet endroit la rivière est très large et relativement calme, au milieu le courant n'est pas supérieur à 3 nœuds. Le premier rapide où s'arrête la navigation en canot est à 500 mètres au-dessus.

Ne croyez pas que Puerto Yessup soit un village, nous n'y trouvons qu'un seul habitant, Rodolfo Diaz Real; il a une case assez proprement construite, et il fait un petit commerce avec les Chunchos du Mazaretequi, échangeant quelques couteaux, de la poudre et des capsules contre du caucho. Un jeune homme de Tarma, malade de la fièvre, est soigné par le tambero, ce jeune voyageur, qui nous a précédés d'une quinzaine de jours sur le chemin du Pichis, se rendait à Iquitos avec un compagnon également de Tarma, mais ce dernier est mort de la fièvre, à l'endroit où nous avons passé la dernière nuit, et le survivant a eu beaucoup de mal à se traîner jusqu'ici. Diaz lui-même a la fièvre, et pourtant la position de la case est particulièrement bien choisie et cet endroit est bien aéré, mais il nous dit

d'ailleurs qu'il a pris la fièvre à Puerto Bermudez, où il est allé il y a peu de temps, et qu'il a généralement des accès quand il va dans cet endroit réputé très fiévreux.

Nous trouvons Rodolfo Diaz Real presque complètement dépourvu de vivres, et c'est pour se ravitailler qu'il était dernièrement descendu à Puerto Bermudez, mais le vapeur (appelé ici lancha) n'y était pas monté depuis un mois et demi.

Il n'y a pas de chutes entre Puerto Yessup et Puerto Bermudez, mais il y a plusieurs rapides ayant très peu de profondeur et le vapeur ne peut pas se risquer jusqu'à Puerto Yessup. Un peu au-dessous du tambo, sur la rive opposée, il y a deux chacritas ou cultures de Chunchos et il y en a plusieurs au-dessus. Nous entendons, en effet, le soir, un bruit de tambour et Diaz nous dit que c'est un Chuncho habitant un peu plus haut sur notre rive qui se sert de cet instrument. Ce voisin, nous dit-il, fait surtout ce tapage quand il s'est enivré de chicha de canne. Uancho prête l'oreille et semble inquiet; le tambourineur lui a jadis ravi sa femme, et il tremble de se retrouver en présence de son ennemi.

Comme Rodolfo Diaz a des bois de balsa sec,

nous faisons un radeau pour descendre à Puerto Bermudez.

Le 1er mai, nous descendons en radeau avec deux Chunchos d'une chacrita voisine. J'avais pris ces deux Chunchos pour nous piloter sur la rivière, car s'il n'y a aucun danger en remontant le courant, il n'en est pas de même en le descendant. La rivière se divise dans beaucoup d'endroits en deux bras desquels un seul, le plus souvent, est navigable; comme il est difficile de deviner le côté dangereux, et que le courant laisse peu de loisirs pour réfléchir, on risque de se briser dans une chute.

Nous n'eûmes pas à nous louer de nos pilotes chunchos, car au premier rapide que nous rencontrâmes, ils jetèrent maladroitement notre radeau contre un tronc d'arbre, et ils rejoignirent la terre à la nage. Wolff et moi, nous pûmes pourtant tirer de là notre radeau et nos bagages, et, après une navigation de quelques heures, nous arrivions à une chacra sur une terre élevée de la rive droite habitée par un Liménien. Ce colon offre de nous fournir l'hospitalité et des vivres et nous engage à ne pas descendre jusqu'au village de Puerto Bermudez, où non seulement les vivres font défaut actuellement, mais qui est malsain. En

conséquence, nous nous arrêtons chez ce colon, nommé José Dolores Vigo. La position de sa case est bien choisie, sur une rive élevée et adossée à une colline. Il a un défrichement et des cultures remarquablement bien tenus et assez importants de yuca, de bananes et de riz, quoiqu'il ne soit établi ici que depuis moins de deux ans.

Nous trouvons chez Vigo un chef d'une tribu de Chunchos avec ses cinq femmes et des enfants. Ce sauvage, un grand sacripant à forte charpente, au visage anguleux et au nez long et aquilin, ne doit pas appartenir à la race campa; ses femmes ont l'air de s'intéresser à tous les travaux domestiques de la Chola liménienne, compagne de Vigo.

Vigo me fait l'impression d'être un colon particulièrement travailleur, entreprenant et énergique : il espère, au moyen de ce chef chuncho, pouvoir exploiter le caucho sur le Mazaretequi, où des caucheros ont déjà travaillé il y a deux ans, mais ont été assassinés par les sauvages.

Vigo a un petit Chuncho de douze ans environ, qu'il nous explique être orphelin, ses parents ayant été assassinés par d'autres sauvages. Ce jeune Chuncho parle déjà espagnol, et il me paraît très intelligent. Il offrit de nous le vendre

pour 4 livres (100 francs), mais nous ne pouvions pas nous charger de l'existence de ce pauvre gamin et nous ne consentîmes pas à l'acheter. Le lendemain de notre arrivée chez Vigo nous descendîmes en pirogue jusqu'à Puerto Bermudez qui est à environ 700 mètres au-dessous, au confluent du Chivis avec le Pichis, et sur la rive gauche des deux rivières à 213 mètres d'altitude; le village, qui comprend une douzaine de maisons seulement, est excessivement mal situé, sur une rive basse, et les eaux noires et bourbeuses du Chivis sont certainement la principale cause des fièvres qui sévissent continuellement en cet endroit.

Il y a à Puerto Bermudez, faisant fonction de maire et de représentant du gouvernement, un commissaire nommé par le gouvernement de Lima; c'est actuellement Sr Jose Villalta; il fait un commerce de quelques marchandises de traite : couteaux, machetes, fusils et poudre, qu'il échange contre du caucho qu'apportent les Chunchos. Il ne réunit pas plus de 2,000 kilos de caucho par an. Les Chunchos récoltent leur caucho sous forme de planches de 8 à 10 centimètres d'épaisseur pesant 40 à 50 kilos; ils font aussi un peu de saucisson de caucho, forme sous laquelle cette gomme est beaucoup plus sèche et

de meilleure qualité. Villalta expédie son caucho à Iquitos par la lancha du gouvernement. Il n'y a aucune exploitation de gomme d'hévéa sur le Pichis.

Nous rendîmes visite aux Pères franciscains, deux Péruviens très minés par la fièvre; ils avaient une douzaine de jeunes Indiennes chunchos qui prouvaient avoir bien profité de leurs leçons, ayant une liberté d'allures et des façons de coquetterie féminine bien éloignées des apathiques et timides femmes qquichuas de la Cordillère.

Le vapeur du gouvernement n'est pas monté depuis deux mois au port, nous dit Jose Villalta, et comme les eaux sont suffisamment hautes, il y a lieu d'espérer que le vapeur est en route. Jusqu'ici il n'y a aucun service privé, c'est-à-dire aucun vapeur du commerce d'Iquitos venant à Puerto Bermudez, quoique beaucoup de vapeurs remontent l'Ucayali et l'Urubamba, et c'est pour cela que le gouvernement péruvien, qui tient à rendre pratique la voie du Pichis, a établi un service au moyen de quatre petits vapeurs, en attendant que le commerce et le transit soient suffisants pour que des commerçants s'y intéressent.

Quant à la position de Puerto Bermudez, il y a

tout lieu d'espérer qu'elle sera changée pour une autre plus favorable, par exemple sur les terres élevées de la rive droite où est établi St Vigo. Il y a sur la rive droite de nombreux petits cours d'eau descendant des collines, et pour la culture et l'élevage, aussi bien que pour la salubrité, la situation est bonne, alors qu'elle est en tous points déplorablement mauvaise sur les bords marécageux et inondables du Chivis.

CHAPITRE XIV

CONCLUSIONS SUR LE CHEMIN DU PICHIS

L'état actuel du chemin du Pichis. — Difficultés pour l'établissement d'une voie ferrée. — De la colonisation des territoires traversés par le chemin du Pichis. — Le chemin du Pichis sera la plus importante des voies transcontinentales traversant le Pérou.

D'après ce que nous avons vu, le chemin du Pichis est praticable pendant la saison sèche; mais il peut être regardé comme absolument impraticable pour des bêtes de somme pendant la saison des pluies.

Entre San-Luis de Schuaro et la passe de San-Carlos, le nouveau tracé Graña est préférable à l'ancien tracé Capelo, parce qu'il permettra un entretien plus facile du sentier.

Pour le moment et sur tout son parcours, de San-Luis de Schuaro à Puerto Bermudez, le sentier est ouvert, c'est-à-dire les arbres sont abattus sur une largeur de 5 mètres en moyenne, et le sol

est dressé sur une largeur moyenne de 1 m. 50, mais il n'y a aucun encailloutage, aucun transport de pierres d'un endroit à un autre : le sentier résiste aux pluies là où il a la bonne fortune de traverser un sol dur ou perméable, sinon il se couvre de flaques d'eau, de bourbiers, ou bien s'écroule sur le versant. Sur le flanc de la chaîne, entre Eneñas et la passe de San-Carlos, les zigzags sont très brusques, et les angles dont chaque sommet est un torrent sont très aigus ; quelquefois, un petit pont formé de trois ou quatre troncs d'arbres est jeté à ces endroits, mais ces ponts ne sont pas praticables pour des mulets, et même sont rarement en état pour le passage des piétons, il faut franchir la gerçure de la montagne dans le torrent. Ces torrents sont tous peu importants, c'est à peine si en moyenne les plus volumineux donnent 200 litres par seconde en temps ordinaire, ils ne grossissent jamais suffisamment pour empêcher le passage. La seule rivière importante est l'Asupizú, cette rivière nécessite un pont solide et élevé, parce que ses inondations sont très fortes. Par temps sec, on peut traverser l'Asupizú à la nage sur beaucoup de points où la rivière est assez calme, et entre autres au passage actuel du chemin. Un affluent de l'Asupizú au-dessous de

Puchalini n'est pas guéable aux hautes eaux et demande aussi un pont.

Quand le sentier sera en meilleur état, on pourra faire le voyage avec les étapes suivantes :

Oroya à Tarma	30	kilomètres.
Tarma à Huacapistana	44	—
Huacapistana à la Merced	34	—
La Merced à Vista Alegre	34	—
Vista Alegre au tambo Eneñas	42	—
Tambo Eneñas au kilomètre 93	42	—
Du kilomètre 93 à l'Asupizú	50	—
De l'Asupizú à Puerto Yessup	42	—
De Puerto Yessup à Puerto Bermudez	20	—

Mais actuellement, les premières étapes depuis la Oroya à Vista Alegre sont seules régulièrement praticables. Au total, il y a 338 kilomètres de chemin de la Oroya à Puerto Bermudez, et de Puerto Bermudez à Iquitos, il y a 1,500 kilomètres de rivière.

Au prix moyen des voies ferrées déjà exécutées au Pérou, un chemin de fer de la Oroya à Puerto Bermudez coûterait environ 170 millions de francs, cela sans tenir compte des difficultés d'entretien, bien plus grandes et plus coûteuses dans la montaña que sur le versant aride et sec du Pacifique. D'un autre côté, il est bon de dire qu'une compagnie qui exécuterait cette ligne avec

précaution, sous une sage administration connaissant bien les écueils du pays, arriverait, à mon avis, à établir la voie à environ 250 francs le mètre, soit pour la somme totale de 65 millions de francs. Une partie de cette voie, de la Oroya à la Merced, serait d'un rendement presque immédiat, c'est-à-dire couvrirait les frais d'entretien et de trafic; quant au trafic entre Lima et Iquitos, il dépend d'actions complexes, et, en première ligne, actuellement, de la prospérité de l'exploitation de la gomme, et ensuite, de la protection gouvernementale pour permettre le libre essor au commerce et aux entreprises privées sur les rives de l'Ucayali et de ses affluents.

Pour le moment, quoique le chemin du Pichis représente un travail considérable, il ne peut être d'une utilité commerciale pratique. Le transport de San-Luis à Puerto Bermudez ne peut être fait pendant la meilleure saison à moins de 40 soles le quintal de 46 kilos, soit 2,160 francs la tonne. De Puerto Bermudez à Iquitos, par les petits vapeurs de l'État, les marchandises payent 5 soles le quintal péruvien, soit 270 francs la tonne, et les voyageurs 25 soles pour le passage, plus 3 soles par jour pour la nourriture.

Disons en passant que le service postal de la

Oroya à Puerto Bermudez est fait à dos d'homme, par des volontaires sans cesse renouvelés, qui sont payés 0 sol 60 par livre péruvienne de poids.

La partie de la montaña à laquelle donnera accès le chemin de fer de la Oroya prolongé est celle qui se prête le mieux à la colonisation immédiate, par sa proximité de la capitale et du meilleur port du Pérou, par la forte densité de la population indigène avoisinante, par la fertilité des vallées et des régions de Chanchamayo, Vitoc, Perené, Cerro de la Sal, Oxapampa et Huancabamba, et par sa position sur la voie transcontinentale Lima-Iquitos. Aussi, c'est cette région, et en particulier la vallée de Chanchamayo, qui possède le plus de colons, et principalement de colons européens. Si nous examinons les résultats obtenus par ces colons, nous trouvons que seules les grandes haciendas rapprochées des centres de population de la Cordillère ont eu un plein succès. Leur principal produit, le rhum ou aguardiente, ayant un écoulement rémunérateur dans ces centres.

La petite colonisation et la Peruvian Corporation C° sont dans une période de recul par suite de la baisse sur les cafés, les colons ayant choisi uniquement cette culture pour produit rémunéra-

teur et n'ayant rien à écouler dans la Cordillère, dont ils sont trop éloignés des centres populeux pour pouvoir y transporter des denrées de faible valeur par rapport au poids.

Mais il est évident que ce mouvement de recul sera de courte durée. Le travail de l'élément étranger surtout portera ses fruits. Un équilibre plus rationnel de cultures de produits multiples, pouvant s'écouler autant dans le pays que par l'exportation, et l'appui des exploitations minières du Cerro de Pasco redonneront, lentement d'abord, mais sûrement, la marche en avant; et quand le capital osera faire une réalité de la voie du Pichis, tout ce pays, depuis la Oroya jusqu'à Puerto Bermudez, sera partagé de concessions effectives et de colons.

Dans la vallée de Chanchamayo, la petite colonisation a beaucoup plus de chances de réussir qu'à Marcapata; le petit colon y est moins isolé, il a des centres populeux d'accès de plus en plus facile, l'état social de ses voisins et même des Qquichuas de Tarma et autres villages à proximité est plus élevé qu'à Marcapata, et il lui est possible de vivre d'une façon plus confortable et plus civilisée. Le petit colon étranger n'y récoltera pas une fortune à rapporter dans sa patrie, mais il vivra

largement, ayant un champ vaste pour son activité, un sol excessivement riche, dans un pays agréable et, en général, très salubre.

Il appartient au gouvernement de faciliter le succès de la petite colonisation, en abaissant le prix trop élevé des concessions (2 soles l'hectare), et surtout en faisant faire la délimitation à ses frais par des géomètres officiels établis dans la région. En régularisant la propriété et en facilitant son acquisition, il attachera le colon au sol. Le gouvernement doit être surtout très circonspect en accordant de grandes concessions, et faire toutes réserves pour les colons qui souvent ont établi depuis longtemps des cultures sans titre régulier de propriété sur les terrains sollicités.

Le Pérou doit souhaiter l'immigration des étrangers pour cette colonisation, car si la population du département de Junin est assez importante et peut-être suffisante pour coloniser la montaña du chemin du Pichis, elle manque de toute initiative et de toute aspiration pour le faire, et il faudra du temps pour vaincre l'inertie des Qquichuas. Le colon européen est le plus coûteux de tous les colons, c'est-à-dire qu'il dépense beaucoup avant de produire et qu'il ne peut vivre sans certaines commodités d'habitation et de vêtements, et sans

une alimentation abondante; mais ces exigences commandent une production qui amène la prospérité d'un pays.

La voie Oroya-Pichis sera la plus importante des voies transcontinentales traversant le Pérou; c'est la voie directe entre Iquitos, la capitale péruvienne du versant amazonien, et Lima, et elle part du meilleur port du Pérou. Le gouvernement péruvien a compris toute l'importance commerciale et stratégique de cette voie, et dans peu de temps ce sera la grande artère du Pérou.

CHAPITRE XV

DE PUERTO BERMUDEZ A IQUITOS
LES AUTRES VOIES TRANSCONTINENTALES PROJETÉES
LE CAUCHO

Départ de Puerto Bermudez sur le « Veloz ». — Le Pichis. — La voie de Huanuco à Puerto Mairo. — Le Pachitea. — Masisea. — Tribus indiennes de l'Ucayali — L'Urubamba. — La voie Cuzco-Chemin du Sihuaniro-Pongo de Mainique-Iquitos. — Le caucho, sa récolte et son commerce. — Le Marañon. — La voie transcontinentale la plus ancienne du Pérou, du port de Pacasmayo à Yurimaguas sur le Huallaga. — Un projet de voie ferrée de Païta au Pongo de Manseneriche sur le Marañon.

1er *mai*. — Nous avions agrandi notre radeau de quatre piles de bois de balsa et nous nous disposions à continuer notre voyage en radeau, tout au moins jusqu'à Masisea, lorsque à 4 heures du soir nous entendîmes un coup de sifflet. *Ya llegô la lancha,* nous dit la chola de Vigo, et bientôt un coup de sifflet plus rapproché ne nous permit plus de douter qu'un vapeur était arrivé à Puerto Bermudez.

Le 2 mai, à 10 heures, nous quittons Puerto Bermudez sur le *Veloz*, petit vapeur à hélice de 18 mètres de long, qui remorquait un batelon en coupe.

De Puerto Bermudez à Puerto Pierola, le Pichis a une largeur variant entre 125 et 175 mètres, et une profondeur d'une à trois brasses. Il y a sur le parcours quelques cases de Chunchos campas avec de petites cultures de bananiers, et d'assez nombreux défrichements abandonnés. La propriété a peu de valeur ici, aussi le Chuncho ne fait aucune difficulté pour quitter une case qu'il a habitée pendant quelques années et choisir une nouvelle demeure.

Nous arrivons au confluent du Palcazu, sur la rive gauche du Pichis. Cette rivière est navigable jusqu'à Puerto Mairo, de son affluent le Mairo, et de ce port part un sentier pouvant amener au Cerro de Pasco par Pozuzo, la vallée d'Oxabamba et Huanuco. Huanuco, à 1,872 mètres d'altitude, était le principal centre stratégique inca de la voie Cuzco-Quito, c'est aujourd'hui un centre minier et agricole important. Il y a 120 kilomètres à vol d'oiseau de Huanuco à Puerto Mairo, et environ 200 kilomètres par le sentier tracé. A Pozuzo, une colonie allemande cultive la coca pour la fabrica-

tion de la cocaïne, c'est le seul produit qui puisse supporter les frais énormes de transport jusqu'à Lima.

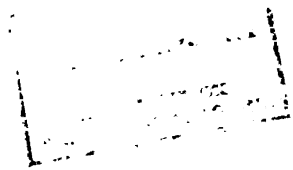
A partir de Puerto Pierola, confluent du Palcazu et du Pichis, la rivière porte le nom de Pachitea; elle est rapide et de navigation dangereuse pour les petites embarcations, le courant atteignant 5 à 6 nœuds sur les rapides; le lit est de roches et de sable, et l'eau est limpide s'il n'y a pas eu de pluies de quelques jours.

Par la vallée de Sheboya, affluent de la rive gauche, on pourrait ouvrir un sentier sur Tingo Maria de Huánuco.

La rive gauche du Pachitea, et principalement dans les vallées du Sheboya et du Sungaroyacu, est habitée par les Chunchos cachivos, anthropophages. Cette région étant riche en caucho, les Cachivos seront exterminés par les caucheros, qui pénétreront de plus en plus avant sur leur territoire.

Le 4 mai, nous arrivons à Masisea, sur la rive droite de l'Ucayali et un peu au-dessous du confluent du Pachitea. Cet endroit est élevé d'environ 8 mètres au-dessus des hautes eaux et il convient bien à l'établissement d'un village; mais il n'a pas d'autre eau potable que celle de l'Ucayali.

GROUPE D'INDIENNES CAMPAS, RIVIÈRE PICHIS



Masisea a des cultures de canne et produit un peu d'aguardiente ; il a aussi des cultures de maïs, de bananes et de manioc et une centaine de têtes de bétail ; la pêche y est une importante ressource ; le pirarucu de l'Amazone (un poisson se conservant comme la morue) se trouve déjà abondamment à cet endroit.

Masisea est bien ventilé grâce à la voie de la rivière ; le thermomètre n'y dépasse pas 30 degrés centigrades ; des petits coups de vent y sont fréquents et y sont un danger pour des canots. A Masisea, nous apprenons, par un vapeur remontant l'Ucayali, que l'ancien préfet d'Iquitos, Vizcarra, a été tué par les troupes du gouvernement. L'accueil enthousiaste fait à cette nouvelle par le personnel du gouvernement du *Veloz*, autant que par les colons de Masisea, est choquant pour un étranger : la renommée d'un homme au Pérou dépend trop de sa fortune dans la guerre civile.

Pendant notre arrêt à Masisea, sont arrivés des canots montés par des Indiens cunibos. Les enfants avaient la tête serrée entre deux tablettes de bois avec interposition de coton sur le front. C'est une coutume chez les Cunibos et les Cachivos de déformer graduellement la tête des jeunes enfants, de façon à leur rendre le front fuyant.

Les Cunibos et Mipiros composent les trois quarts des tribus chunchos de l'Ucayali et leur nombre dépasse probablement 5,000; ils sont, depuis longtemps, en contact avec les blancs et travaillent à l'extraction du caucho; leur race finira par se fusionner, parce qu'ils acceptent rapidement les coutumes et la civilisation des colons. Les Chunchos cunibos, chipivos et cachivos se peignent toutes les parties du corps de dessins géométriques; leurs poteries en terre cuite sont gravées des mêmes dessins.

Le haut Ucayali, en amont de Masisea, a des rapides presque aussi forts que ceux du Pachitea. Les vapeurs donnant une vitesse de 8 nœuds en eaux calmes ne font pas plus de 3 milles par heure à contre-courant. Il n'y a aucun poste de charbon, et, sauf au départ d'Iquitos, les vapeurs brûlent du bois, que l'on trouve chez presque tous les riverains, Chunchos ou blancs; il est coupé en bûches d'un mètre de longueur et vendu de 17 à 20 soles les mille bûches. Les vapeurs ne naviguent pas de nuit dans le haut Ucayali.

Il y a environ dix jours de navigation dans l'Ucayali, de Masisea au confluent de l'Urubamba et du Tambo; pendant les hautes eaux, l'Urubamba, que l'on peut regarder comme la source

de l'Ucayali, est navigable pour de petits vapeurs jusqu'à Huapaya, qu'un chemin de 420 kilomètres environ pourrait réunir à Cuzco.

Suivant une légende campa, 4,000 soldats de l'Inca, dirigés par un prince de la maison royale, descendirent l'Urubamba, émigrant devant la conquête espagnole. On trouve sur le versant est des collines Tonquini les ruines d'un village inca, et en face du confluent du Yaviro avec l'Urubamba sont de grandes pierres portant des inscriptions.

Du Cuzco à Santa-Anna, il existe un chemin passable, et entre ce point et le Pongo de Mainique on voit les restes du chemin inca qui unissait le Pongo à la capitale de l'empire.

La compagnie « Sihuaniro », de Cuzco, a entrepris en 1901 la construction d'un chemin pour rétablir une communication effective suivant cette voie. Cette voie pourra d'un côté faire communiquer Cuzco et Iquitos, et de l'autre, par les chemins caucheros reliant le Mishahua et le Camisea au Manu, Cuzco au Madré de Dios, et par conséquent au Madeira.

Tout le commerce et la navigation sur le haut Ucayali et ses affluents sont, pour le moment, engendrés par un unique produit, le caucho.

Le caucho est une gomme élastique de qualité

sensiblement inférieure au para ou gomme d'hévéa. Il est le produit du castilloa elastica et de deux ou trois autres ficus, arbres donnant une très grande quantité de latex, mais ne se trouvant jamais en aussi forte densité que les hévéas dans la forêt.

Les caucheros ou récolteurs de caucho abattent les arbres et recueillent le latex dans des petites cuvettes en fer-blanc de 20 centimètres d'ouverture et 10 centimètres de profondeur, appelées « tazas ». En raison de la faible densité de ces arbres dans la forêt et de ce que le latex n'est pas seulement dans l'écorce mais dans le bois, l'abatage est le seul procédé rémunérateur de récolte. Cependant, les Indiens récoltent souvent le latex par des incisions pratiquées sur les racines, lesquelles sont très accessibles et hors de terre pour les castilloas, contrairement à l'hévéa, qui a une racine pivotante ; les Indiens du Napo pratiquent ainsi sur le castilloa elastica.

Le latex de ces arbres n'est pas coagulé par la fumée comme celui de l'hévéa, mais seulement par des sucs de certaines lianes, comme la sachacamote.

Le caucho est généralement coagulé et agglomméré en forme de planches de la dimension d'une

peau de bœuf et épaisses de 10 centimètres; c'est toujours ainsi que les Indiens le recueillent; quelquefois il est recueilli sous forme d'étroites lanières, enroulées et serrées comme le tabac en carotte : c'est le sernamby de caucho, et, contrairement à ce qui a lieu pour le para, c'est le sernamby de caucho qui a le plus de valeur, parce qu'il est plus sec que le caucho en planches, qui, à cause du système de coagulation employé, emmagasine beaucoup d'eau. Le caucho est plus résineux et moins élastique que le para, et il tourne au gras plus facilement.

Les patrons caucheros, comme les patrons seringueiros, réunissent un personnel et des vivres pour une saison, grâce aux crédits (aviamentos) des commerçants d'Iquitos ou de Manaos, appelés en raison de ces avances des aviadors. Mais l'aviador a beaucoup moins de sécurité avec les caucheros qu'avec les seringueiros, parce que le travail du cauchero présente beaucoup d'aléas, en raison des déplacements incessants, de l'estimation difficile de la densité des arbres à caucho dans l'itinéraire suivi pendant la saison, et aussi des dangers plus grands à cause des Indiens hostiles et des transports plus difficiles dans des régions toujours neuves.

Marcheur infatigable, courageux, très habitué à la forêt et vivant plus facilement sur la chasse que le Cearense, le Péruvien excelle dans le travail de cauchero, aussi le caucho est-il presque exclusivement récolté par des Péruviens, même sur les rivières du Brésil. Les arbres produisant le caucho sont surtout abondants près des sources des rivières et dans leur partie peu navigable. On le récolte sur le haut Purus, le haut Jurua, l'Ucayali et ses affluents et le Napo.

La personnalité marquante de l'Ucayali, pendant ces dix dernières années, a été le grand cauchero D. Carlos Fermin Fiscarrald. Fils d'un Américain du Nord et d'une Indienne, ayant une instruction solide, servie par une grande activité et par sa connaissance du pays et de ses habitants, il acquit un puissant crédit, commanda plusieurs milliers de caucheros péruviens et indiens, et il explora et fit travailler sur la plupart des affluents de l'Ucayali et du Madré de Dios.

Il découvrit, le premier, le passage le plus court du bassin de l'Ucayali au bassin du Madeira, par le chemin dit de Fiscarrald, lequel consiste en un isthme de 20 kilomètres à peine, d'une chaîne de partage des eaux de 20 mètres au maximum au-dessus des rivières, entre le Mis-

hahua, affluent de l'Ucayali, et le Cactipajal, affluent du Manú et du Madré de Dios.

Fiscarrald, d'accord avec la maison bolivienne Suarez, du Béni, projeta d'établir un chemin de fer entre les deux bassins, mais l'intérêt de ce chemin était trop particulier, et tout fut arrêté à la mort de Fiscarrald, qui périt dans le naufrage de son vapeur sur le Mishahua. Fiscarrald a échoué dans une tentative d'introduire une grande quantité de colons européens sur le Madré de Dios : des émigrants italiens, portugais et espagnols, qu'il avait recrutés en Europe, désertèrent au Para, où il eut l'imprudence de faire escale. La mort prématurée de Fiscarrald a produit un regrettable arrêt dans les progrès du commerce du Madré de Dios et du haut Ucayali. (Ce sont des armes et munitions apportées par Fiscarrald qui ont servi tout dernièrement aux Acréens dans leur révolte contre les autorités boliviennes.) Ses relations s'étendaient sur toute la région essentiellement gommifère comprise entre le Madré de Dios, l'Ucayali et les sources du Purus et du Jurua.

Si la sécurité des affaires commerciales est assez précaire sur l'Ucayali, étant donnés les crédits indispensables et la garantie nulle, la sécurité des personnes est assez bonne; seule la morale

laisse un peu à désirer. Mais on ne doit pas reprocher au gouvernement ni aux Péruviens le trafic assez fréquent des femmes et de la main-d'œuvre; tout cela s'explique par le rang social de la race indigène et par le caractère hasardeux de l'extraction et du commerce du caucho. Le blanc regarde le métier de cauchero comme un jeu audacieux où il risque sa vie pour la fortune; mais, le plus souvent, le cauchero péruvien dépense en un mois à Iquitos et à Manaos ce qu'il a pu amasser en onze mois de peines et de privations.

A l'époque des hautes eaux, on peut remonter l'affluent Tamaya de l'Ucayali et communiquer avec l'affluent Amoy du Jurua par un chemin de caucheros n'ayant pas plus de 12 kilomètres; ce sentier sert actuellement à la contrebande pour soustraire de la gomme brésilienne aux droits d'exportation du Brésil.

Le bas Ucayali n'a aucune importance comme agriculture, mais des seringals assez productifs sont régulièrement exploités depuis une dizaine d'années sur les affluents, entre autres sur le « Tapiche » communiquant avec le Marañon.

Le Marañon et l'Ucayali se réunissent à environ une journée de vapeur d'Iquitos, en amont de cette ville. Il n'y a aucun centre notable de population

entre ce confluent et Iquitos, et de même sur le cours supérieur du Marañon; aucun village n'est en progrès continu sur les autres.

Yurimaguas, sur le Huallaga, fleuve jumeau du Marañon, est le terminus de la navigation de la voie transcontinentale la plus ancienne du Pérou, la voie Pacasmayo, Cajamarca, Chachapoya, Moyobamba à Yurimaguas. La distance de Pacasmayo à Yurimaguas est de 610 kilomètres par ce chemin, et il y a 269 milles de Yurimaguas à Iquitos.

Moyobamba, à 866 mètres d'altitude, a une situation privilégiée, également à portée des terres chaudes comme des terres froides; mais les communications par ce sentier sont encore bien difficiles. D'après von Hassel, un chemin de fer suivant cette voie serait plus coûteux que par les autres voies transcontinentales projetées. Il y aurait intérêt à étudier une communication directe de Moyobamba au Marañon navigable, cette communication représenterait environ 220 kilomètres de chemin.

Von Hassel a étudié une autre voie du Pongo de Manseneriche à Païta. Le Marañon est navigable pour de grands navires jusqu'au Pongo, à 419 milles d'Iquitos et à 420 kilomètres, à vol d'oiseau, de Païta. Un chemin de fer suivant cette voie aurait

environ 700 kilomètres ; il passerait la Cordillère au col de Huascaray à 2,300 mètres d'altitude, sa construction coûterait environ 60 millions de francs.

Quoique le haut Marañon soit très riche en lavaderos aurifères au-dessus du Pongo de Manseneriche, il n'y a pas encore d'entreprises minières, en raison des difficultés de communication sur cette partie non navigable de la rivière. Le Marañon n'est pas très riche en gomme élastique ; cependant quelques seringuals y ont été découverts et exploités depuis 1898.

Quelques minutes après avoir débouché de l'Ucayali, nous croisons le vapeur *Carlos* de la maison Wesche d'Iquitos, un beau vapeur à roue derrière, d'environ 100 tonnes, pouvant transporter du bétail.

Le 8 mai, à 3 heures du soir, nous arrivons à Iquitos.

CHAPITRE XVI

IQUITOS

Histoire, population, commerce et avenir du port d'Iquitos. Le Napo. — Le Yavari ou Javary.

Iquitos est une ville de 15,000 habitants, dont les trois quarts sont Cholos et Indiens.

Elle fut fondée en 1858 par le président maréchal Castilla, qui, prévoyant l'importance stratégique d'un port commandant l'éventail des rivières péruviennes et équatoriennes qui se réunissent dans le Marañon, envoya une commission et des soldats en Angleterre, dans le but d'armer deux petits vapeurs pour cette rivière. La petite expédition remonta l'Amazone et établit un poste sur la rive élevée où est maintenant Iquitos. En 1884, Iquitos avait un atelier national, comprenant une fonderie et un outillage pour la réparation des bateaux à vapeur; mais ce n'est qu'en 1885 que commence l'importance commerciale d'Iquitos avec l'exploitation de la gomme élastique.

Aujourd'hui, le commerce d'Iquitos, basé uniquement sur l'exportation de ce produit, est entre les mains des principales maisons suivantes : Marius et Lévy, Wesche et Cie, Hernandez Magne et Cie, Morey y Hijos, Kahn et Ce, Kahn et Polack, Adolfo Morey, Pinto Hermanos. L'exportation totale en 1901 a été de 1,237 tonnes de caucho et de gomme dite para (1).

(1) L'exportation d'Iquitos, en 1900, a été de 888,018 kilos, comprenant :

Qualité para	331.162 kil.
Sernamby de para	395.465 —
Caucho	161.390 —

En 1901, elle s'est élevée à 1,237,573 kilos, dont :

Para	429.545 kil.
Sernamby de para	225.074 —
Caucho	95.517 —
Sernamby de caucho	483.149 —
Divers	4.287 —

Les principales maisons de commerce d'Iquitos sont entrées dans ces quantités comme suit :

	1900	1901
Marius et Lévy	142.890 kil.	173.741 kil.
Wesche et Cie	132.930 —	106.802 —
Kahn et Cie	118.943 —	157.221 —
L. J. Morey et Hijos	114.511 —	152.691 —
Hernandez Magne et Cie	82.744 —	115.750 —
Pinto Hermanos	54.551 —	41.803 —
Adolfo Morey et Cie	52.233 —	59.492 —
Kahn et Polack	51.860 —	117.860 —

La différence a été exportée par dix-sept maisons moins importantes.

Pendant les hautes eaux, de mars à fin mai, les caucheros et les jeberos transportent leur récolte jusqu'aux ports que les vapeurs peuvent atteindre,

Les principales maisons de commerce d'Iquitos appartiennent aux nationalités suivantes :

Marius et Lévy	française.
Kahn et Cie	—
L. J. Morey et Hijos	péruvienne.
Kahn et Polack	française.
Hernandez Magne et Cie	française et péruvienne.
Wesche et Cie	allemande.
Adolfo Morey et Cie	péruvienne.
Julio C. Arana	—
Pinto Hermano	brésilienne (marocains)
Remasazag, Toledano et Cie	italienne (marocains).
M. Rocha é hijos	portugaise.
Juan B. Vega	colombienne.
Machado et Rivero	péruvienne.
J. Vunes et Ca	portugaise.
Delgado é hijo	péruvienne.
Barcia Hermanos	espagnole.
Vogler et Brugman	allemande.
V. J. Pereira	portugaise.
Juan A. Morey	péruvienne.
Toledano Hermanos	brésilienne (marocains).
Banister Brothers	anglaise.
Guillermo Brito	portugaise.
David Cazes	anglaise.
José Ratteri	italienne.
Farache Hermanos	brésilienne (marocains).
José M. Almeida	—
Guillermo Shermuby	allemande.
Toma Bartra é hijos	péruvienne.
Carlos Latorre et Ca	—
Bentes et Ca	brésilienne (marocains).
Luca Meza et Ca	péruvienne.

et les patrons viennent à Iquitos pour régler le compte de l'année et prendre un nouvel aviamento. Ces patrons repartent avec 100 à 120,000 soles de marchandises, qu'ils payent en gomme à la fin de la saison suivante. La maison Marius et Lévy fait ainsi pour 5 millions de crédit.

En général, les maisons de commerce d'Iquitos ne possèdent pas de seringals, et elles ne s'occupent pas directement de la récolte de la gomme. Les seringals donnent en moyenne 275 kilos par travailleur et par saison. Il n'y a pas d'exemple d'achat de seringal au gouvernement péruvien, au prix de la nouvelle loi sur les concessions à 2 soles l'hectare; ce prix est considéré comme trop élevé. Les seringals sont évalués, et généralement achetés par les patrons jeberos, de 100 à 300 soles l'estrada de cent arbres sur le territoire péruvien.

Pour faire ouvrir une estrada de cent arbres, on paye environ 35 soles aux materos. En juin, on commence la récolte sur l'Ucayali et le Marañon; en novembre, ont lieu les grands arrivages à Iquitos, mais ces arrivages se continuent pendant trois à quatre mois à cause des distances et des difficultés de transport sur certains affluents.

GROUPE DES GÉRANTS DES MAISONS DE COMMERCE FRANÇAISES D'IQUITOS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

L'exportation du caucho paye aux douanes péruviennes 5 centavos par kilo, et celle du jebe ou para 8 centavos par kilo ; le droit d'embarquement et droit de quai est de 85 centavos et l'impôt de la municipalité de 60 centavos par caisse.

L'armée des extracteurs est d'environ cinq mille hommes pour l'Ucayali et le Marañon. Les cholos (métis) d'Iquitos sont plus entreprenants et plus intelligents que les Qquichuas. Issus de tribus indiennes où la liberté des individus est complète, ils ont plus d'initiative, ils s'assimilent très vite les mœurs et coutumes des blancs.

L'ancien arsenal du gouvernement est loué à un adjudicataire, actuellement une maison allemande ; c'est cet adjudicataire qui a en même temps l'entreprise du débarquement des marchandises. Le déchargement des vapeurs se fait sur un ras flottant d'où les marchandises sont hissées sur un plan incliné, dans des wagons à traction par câble ; ce matériel trop primitif retarde considérablement les déchargements, et la construction d'un wharf en fer s'avançant sur la rivière est le travail le plus immédiatement désirable pour le commerce d'Iquitos. Une société anglaise vient d'obtenir le privilège de sa construction et de son exploitation.

La navigation entre l'Europe et Iquitos est faite par cinq navires de la « Booth Iquitos Steam Ship Navigation C° L^d », faisant mensuellement un voyage. Ces navires sont de 1,200 à 1,800 tonnes avec 15 pieds de tirant d'eau. Cette compagnie est le résultat de la fusion entre les Compagnies Booth et Red Cross Line.

Les escales sont Liverpool, Londres (ou Hambourg alternativement), le Havre (ou Porto), Lisbonne et Funchal.

En outre, par la Compagnie Amazone, il y a une communication mensuelle avec Para (1).

Le fret du Havre à Iquitos est en moyenne de 150 francs la tonne, et d'Iquitos au Havre, pour le caoutchouc, de 96 francs le mètre cube.

La salubrité d'Iquitos est assez bonne, mais les vivres frais y sont d'un prix élevé et d'une qualité très médiocre par l'absence de cultures dans le voisinage.

Les rues sont mal pavées. Il n'y a pas d'hôtel confortable, et, seules, les maisons des commerçants

(1) La Compagnie « Hamburg Amerika Linie » prolonge son service de Manaos jusqu'à Iquitos. Le 19 avril 1902, le croiseur allemand *Falke*, de 1,800 tonnes, 83 mètres de longueur et 18 pieds de tirant d'eau, était à Iquitos, ayant à bord un représentant de ladite compagnie pour étudier ce service : un mois plus tard, la compagnie en annonçait l'ouverture.

sont en maçonnerie ; le reste de la ville est composé de cases de bois. Il y a deux fabriques de briques et, à quelques kilomètres en amont, une scierie de la maison Wesche.

Très éloigné de Lima, les communications entre Iquitos et Lima sont même plus difficiles qu'entre Lima et Paris, et la préfecture d'Iquitos est un peu une vice-royauté de la République.

Le fonctionnement de l'agence consulaire française d'Iquitos est excessivement déplorable. On a cru devoir être obligé de faire dépendre cette agence du consulat de Lima et, de cette façon, quand une pièce doit être légalisée par le ministre, il faut plus d'un an pour qu'elle soit de retour à Iquitos.

Il serait bien plus naturel que cette agence relevât du consulat de Para.

Il est pourtant très important que les intérêts français à Iquitos ne soient pas entravés, si on ne veut pas les protéger. Les marchandises françaises entrent pour 30 pour 100 dans les importations de ce port, et le caoutchouc qu'il a exporté au Havre, en 1901, s'élève à 654,640 kilos contre 582,933 à Liverpool. L'année précédente, la différence avait été de 300 tonnes en faveur du Havre.

La flottille des bateaux de rivière dépendant

d'Iquitos est d'environ vingt-cinq vapeurs. Un seul, le *Carlos*, de la maison Wesche, est à roue derrière, les autres sont à hélice. Le *Portugal*, de la maison Rocha y Hijos, est un des meilleurs vapeurs d'Iquitos; il est à deux hélices et peut transporter du bétail. La maison Marius et Lévy possède cinq vapeurs; je citerai, comme type généralement adopté, un des vapeurs de cette maison, la *Lusitania;* il a pour caractéristiques : longueur, 24 mètres; largeur, 5 m. 60; tirant d'eau, 1 m. 50; tonnage, 45 tonnes; deux machines de 60 chevaux d'ensemble, à condensation par mélange; deux hélices; chaudière Claparède avec foyer pouvant recevoir des bûches d'un mètre de longueur. Le personnel de ce vapeur se compose d'un représentant de commerce aux appointements mensuels de 1,000 francs, d'un patron à 500 francs, un mécanicien à 625 francs, trois chauffeurs à 125 francs chacun, trois matelots à 65 francs chacun, six chargeurs et aides à 65 francs chacun, et un maître d'équipage à 125 francs; au total, 2,760 francs par mois. On peut compter la dépense totale journalière, y compris le combustible, à 250 francs.

Le combustible employé est le bois, qui vaut 15 à 20 soles les milles bûches sur le Marañon et l'Ucayali.

La plupart des vapeurs de rivière ont un magasin à marchandises sur le pont.

Les marchandises importées par les commerçants d'Iquitos sont : les cotonnades, les conserves alimentaires, des articles de quincaillerie, des armes et munitions, et la pharmacie ; quelques produits alimentaires, comme la farine de manioc, la viande séchée et l'alcool de canne, viennent du Brésil (1).

Pour le détail de ces articles, je renvoie le lecteur à la liste de l'appendice de mon ouvrage *Amazonie,* le département de Loreto consommant les mêmes articles que l'État d'Amazonie du Brésil.

Iquitos, par sa position au terminus de la grande navigation maritime, est destiné à être le port et la capitale commerciale du Pérou amazonien et aussi de la province d' « Oriente » de l'Équateur. Ce port servira de transit à une région forestière d'une fertilité sans rivale de plus d'un million de kilomètres carrés, et aussi aux terres tempérées

(1) Mouvement du port d'Iquitos :

En 1900.	Entrées. 313 vapeurs.	Tonnage total.	22.745
	Sorties.. 321 vapeurs.	—	23.626
Passagers.....	Entrées .		3.580
	Sorties. .		4.244

Sans compter le mouvement par canots et radeaux.

qu'il desservira par les voies du Napo, du Marañon, du Huallaga et de l'Ucayali.

La rivière Napo, dont le confluent est à 80 kilomètres en aval d'Iquitos, n'est pas colonisée ; les rives en sont habitées par des Indiens, dont quelques-uns font un commerce régulier de caucho avec Iquitos. Le Yavari ou Javary est la rivière frontière entre le Brésil et le Pérou. Par sa production de gomme élastique (1,500 tonnes de para), elle est la quatrième des rivières du bassin de l'Amazone, venant après le Purus et le Jurua, et étant à peu près égale en production au Madeira. Son cours est navigable pendant 900 kilomètres pour les vapeurs de rivière ; ses rives sont basses et inondables, et c'est la rivière réputée la plus insalubre de toutes par les fièvres paludéennes.

La première maison de commerce qui s'y est établie est la maison Marquès Valente et Cie. Depuis 1892, la maison Marius et Lévy a un baracon sur pilotis à l'embouchure de l'affluent Itecuahy et elle est devenue la maison prépondérante, malgré la concurrence de quelques autres maisons comme Salomon Braun, établi en 1897, successeur Henri Lajeunesse, et, enfin, Comptoir colonial français, qui a acheté également les cré-

dits de la maison Marquès Valente et Cie (1). Sa qualité de rivière frontière donne au Javary une importance toute spéciale au point de vue de la contrebande. Une grande partie de la gomme de la rive brésilienne est transportée sur la rive gauche et paye 8 centavos par kilo au lieu de 21 pour 100 *ad valorem;* inversement, les baraques de la rive gauche vendent aux seringueiros de la rive brésilienne les produits étrangers importés au Pérou, où les droits d'importation sont moins élevés qu'au Brésil, sauf pour les boissons fermentées.

(1) Le Comptoir colonial français a été déclaré en faillite en 1901. Ce serait une compagnie américaine, de New-York, qui achèterait les établissements du Javary aux liquidateurs.

CHAPITRE XVII

LE PÉROU D'AUJOURD'HUI ET LE PÉROU DE DEMAIN

« Riche comme le Pérou » est un dicton populaire. On dit en Espagne, pour dire une chose très précieuse : « Vale un Perú. » Il doit, à bon droit, son origine à l'abondance des métaux précieux que renfermaient les palais et les temples des Incas, et à la prospérité agricole du pays, au moment de la conquête espagnole. En Espagne, les nourrices racontent encore aux enfants des contes merveilleux sur le pays de Jauja.

Aujourd'hui, le Pérou est pauvre, ses mines aux richesses légendaires dorment oubliées, et les Indiens de la Cordillère laissent s'écrouler les andennes qui, jadis, se couvraient de cultures; pendant que des pays plus jeunes et moins favorisés de la nature rivalisent en richesse et en civilisation avec les premières nations européennes.

Quel extraordinaire contraste présente un village australien, pris au hasard, comparé à Sicuani,

à Urcos ou même à Cuzco. Dans le premier, tout ce qui concourt à procurer aux habitants le confort, une nourriture saine, matérielle et intellectuelle, et même l'agrément : la mairie, la bibliothèque, le music-hall, les réserves municipales pour les jeux en plein air, les périodiques littéraires et agricoles, la propreté et l'ordre partout. Dans les derniers, une agglomération de huttes entourant une église bâtie de boue et tombant en ruine, l'isolement absolu du monde civilisé, la malpropreté et la misère.

Il y a six ans, j'avais suivi le rush des Australiens dans le désert où sont aujourd'hui les villes de Coolgardie et de Kalgoorlie. Un jour, à l'extrême avant-garde, je m'engageai dans une chétive forêt d'opiniâtres eucalyptus. J'allai ainsi très loin des clans, mais quand je crus être sur un point peu exploré, deux annonces sur tôle émaillée, clouées à un arbre, me rappelèrent que j'étais encore dans un pays anglo-saxon : *Kalgoorlie Miner, daily;* et au-dessous : *Good morning! Did you use Pear's soap!* (Le Mineur de Kalgoorlie. « Bonjour. Avez-vous employé du savon de la marque Pear? ») Qui oserait mettre ces annonces sur la grande place de Cuzco? Cela payerait-il, comme disent les Anglais.

Enthousiastes, courageux et fiers, les Péruviens affectionnent les carrières libérales; aussi, beaucoup de jeunes Péruviens accusent l'esprit poétique de leurs compatriotes d'être un obstacle au développement industriel, et d'être l'origine de cette maladie de langueur de la nation; mais l'issue malheureuse de la guerre chilienne a été une leçon pour le Pérou, où commence à se manifester une tendance à l'activité pratique, et de nos jours les modifications sont rapides.

La politique de progrès a deux objectifs à poursuivre en même temps : attirer les capitaux étrangers et éduquer les Indiens vers l'individualisme.

Pour attirer les capitaux étrangers, il appartient au gouvernement d'assurer la sécurité des entreprises par des subventions ou des monopoles garantis et, avec l'appui de l'élite de la nation, en mettant définitivement fin aux révolutions qui ont si souvent bouleversé le pays et paralysé sa production.

Le crédit produit par l'accroissement de la production minière et agricole a son application immédiate dans l'instruction des Indiens. Déjà la plupart des villages ont une école, mais les ressources dont disposent ces écoles sont absolument insuffisantes et demandent à être centuplées.

C'est par l'instruction, la justice et l'exemple donné par les colons que les Indiens aspireront à améliorer leur existence, et qu'ils apporteront leur concours à la prospérité générale. Ici, il ne s'agit pas de détruire ou de ménager des mœurs ou des croyances, comme s'il s'agissait de mahométans. Le Qquichua, aujourd'hui catholique, par atavisme et par ses traditions, possède au plus haut degré les principes de la justice, de la charité, de la solidarité et de l'obéissance aux lois; il est, de plus, d'une probité exceptionnelle et d'une forte race. Quand les étrangers lui auront communiqué leur activité, en même temps que leurs aspirations pour le bien-être physique et pour une vie intellectuelle intense, et que les Péruviens lui auront fait partager l'héritage de la vieille Espagne, — leur courage et leur enthousiasme, — l'Indien sera une grande force pour la république.

Dans cette œuvre de rénovation, les Péruviens ne doivent pas craindre de faire appel aux colons étrangers, Européens et Américains du Nord, en même temps qu'à leurs capitaux : à eux revient la tâche d'appliquer systématiquement leur industrie, de donner l'exemple de l'opiniâtreté, de l'amour du travail et de l'ordre, et de produire la richesse.

Si la vieille Europe a vu une transformation

rapide depuis les chemins de fer, combien plus rapide, sous le flot de l'immigration et avec l'expérience actuelle de l'industrie, sera la transformation de ce pays privilégié qu'est le Pérou! Bientôt, les innombrables vallées du versant oriental des Andes, au climat incomparablement doux et salubre, formeront un Éden moderne où les dons les plus divers de la nature seront à portée de la main. Les torrents domptés et asservis y commanderont électriquement les machines fouillant le sol et le sous-sol et transformant les matières premières. Les produits agricoles de tous les climats s'y trouveront réunis. Et, dans cette terre extraordinaire, le tramway transportera chaque soir le planteur à sa villa, exposée à la brise fraîche des glaciers. Les hauts plateaux, sous une culture intense, reprendront et dépasseront leur production de jadis, et les vallées du versant du Pacifique seront fécondées par des torrents de l'Entre-Sierra détournés de leur cours.

Cuzco redeviendra l'ombilic, le centre d'une région autrement riche et peuplée que l'empire des Incas, où convergeront et se croiseront de grandes voies de communication : la voie andine, rétablie d'une façon moderne de la Bolivie à la Colombie, et deux grandes voies transcontinen-

tales du Pacifique à l'Amazone, l'une par l'Urubamba et l'Ucayali, l'autre par le Madré de Dios et le Madeira.

Iquitos, un port intérieur sans égal dans le monde, allongera ses quais interminables sur le fleuve roi, et, sur le Pacifique, Lima, la cité poétique, qui a sur son blason l'étoile qui guida les rois mages vers un Dieu, sera la grande porte de cette terre promise.

Le temps est proche où cette brillante destinée entrevue par les Pizzarro sera un fait accompli.

FIN

75°
9°
AO ET LE PICHIS
verticale 0m01 par kilomètre
Port Bermudez
468 k 321
504 k 121
480,57
457,47
470 „
480 „
315 „
320 „
335 „
330 „
280 „
213 „
Riv. Asupisu
Port Valcarcel
Riv. Pachalini
Riv. Parro
Riv. Pirataguini
Port Yosarra
Riv. Agriochini
R. Shinchihuagui
Riv. Smirnovini
Riv. Marellaneri
R. PICHIS
N. Baladiez dejs.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A LIMA
RÉSUMÉ HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE
SUR LE PÉROU

Comment on va au Pérou. — Grandes lignes de navigation. — Voie transcontinentale de Buenos-Ayres à Valparaiso. — Voies de l'Amazone. — Voyage par New-York, Colon, Panama et Guayaquil. — Les ports du Pérou au nord de Lima. — Pimentel. — Éten. — Pacasmayo. — Salavery. — Le port de Callao. — Origine de la ville de Lima. — La conquête du Pérou par Francisco Pizarro. — L'indépendance. — La guerre avec le Chili. — Le Pérou, république unitaire. — Lima de nos jours. — Les trois grandes zones géographiques du Pérou. — Les voies de communication. — L'un des objectifs de notre mission 1

CHAPITRE II

DE LIMA A SICUANI
LA CÔTE ET LE PÉROU ANDIN
LES QQUICHUAS

De Lima à Mollendo. — Le littoral du Pacifique et ses productions. — De Mollendo à Aréquipa. — Aréquipa. — D'Aré-

quipa à Juliaca. — De Juliaca à Sicuani. — Sicuani. — La route de Cuzco. — Quiquijana. — Urcos et Cuzco. — Les Incas. — La Sierra et ses produits. — Les Qquichuas de nos jours. 18

CHAPITRE III

LE PÉROU ORIENTAL
DE LA SIERRA A LA MONTAÑA

La montaña. — Difficultés des communications dans la montaña. — Expédition du dixième inca contre les Chunchos. — Les anciennes explorations. — Les explorations nouvelles. — La gomme élastique. — Le bassin du Madeira. — L'Inambary, le Paucartambo et le Marcapata. — Les explorations récentes dans la vallée du Marcapata. — Les arriéros et les transports dans la sierra. — Les sentiers muletiers aboutissant à Marcapata. — Provisions nécessaires à une exploration. — Départ de Quiquijana. — Les grandes haciendas de Palca et de Lauramarca. — Le servage. — Le col du Piruayany. — Du Piruayany à Marcapata. — Le village de Marcapata. — Fêtes religieuses indiennes. 48

CHAPITRE IV

DANS LA VALLÉE DU MARCAPATA

Chili-Chili. — Thio et les chacras de la vallée du Marcapata. — Les torrents. — Saniaca. — La dernière finca de la vallée. — Chunchos et Huachiparis. — Nos qquepires ou cargadores 74

CHAPITRE V

EN PAYS INEXPLORÉ

La forêt vierge des contreforts de la Cordillère. — Le Huarapascay, le Maniri et le Garrotte. — Danger des crues subites

du Marcapata. — Difficultés avec mes qquepires. — En pays inexploré. — Sapopata. — Je suis rejoint par Robledo. — Le Marcapata n'est pas navigable. — Reconnaissance sur la rive gauche du Marcapata et dans plusieurs directions sur la rive droite. — Désertion des qquepires. — Islopata. — Je suis rejoint par Wolff. — Robledo et Wolff retournent sur leurs pas; je continue seul l'exploration..... 100

CHAPITRE VI

DÉCOUVERTE D'UNE RÉGION GOMMIFÈRE

Découverte de l'Azulmayo. — L'Azulmayo n'est pas guéable. — Nous construisons une balsa. — Première tentative de passage de l'Azulmayo. — Exploration de la rive gauche de l'Azulmayo. — Nous trouvons les premiers hévéas à 650 mètres d'altitude. — Probabilités d'une vaste étendue gommifère jusqu'au Madré de Dios. — Perspective d'une exploration par la voie fluviale, par le Madeira et le Béni, par le chemin de Fiscarrald. — Impossibilité d'atteindre le Madré de Dios si nous ne rencontrons les Chunchos. — L'Azulmayo serait la rivière de Palca..... 130

CHAPITRE VII

A TRAVERS LA FORÊT VIERGE

Seul dans la forêt vierge. — Mes ivrognes d'Islopata. — Construction du grand rancho de « Manabalinche ». — « Tonquipata », le campement nouveau. — Je suis rejoint par le premier convoi envoyé par Marc Wolff. — Marc Wolff et les vivres de secours arrivent à « Manabalinche ». — Passage de l'Azulmayo. — L'oroya du « Passage des Français » est emportée par une crue de l'Azulmayo. — « La Conception. » — Le « Plateau des Incas »..... 155

CHAPITRE VIII

LA RÉCOLTE DU CAOUTCHOUC

Première exploration sur le plateau des Incas. — Expériences sur le rendement des hévéas de cette région. — Campement Colparte. — Ouverture d'un petit seringal de trois estradas et résultats d'expériences. — Exploration au sud du plateau des Incas. — La marche de l'exploration est entravée par la fièvre intermittente 191

CHAPITRE IX

A LA RECHERCHE DE L'INAMBARY
LA RETRAITE SUR SANIACA

Exploration dans la direction de l'est et découverte d'un grand rio, le Saint-André. — Exploration au nord-est par la rivière de la Recherche. — Nos vivres sont insuffisants pour atteindre les établissements du Madré de Dios. — La retraite sur Saniaca. — Communications interrompues avec Marcapata. — Nous jetons un pont provisoire à San Pedro. — Le village de Thio a été emporté par l'inondation. — Retour à Marcapata 215

CHAPITRE X

CONCLUSIONS SUR LA VALLÉE DU MARCAPATA

Conditions nécessaires pour le succès d'une exploration de Marcapata au Madré de Dios. — La colonisation de la vallée du Marcapata. — Exploitations agricoles. — Exploitations aurifères. — Exploitations gommifères 232

CHAPITRE XI

HISTORIQUE DE LA VOIE CENTRALE DU PÉROU

La voie centrale, transcontinentale, du Pérou, par le chemin de Pichis. — Historique des explorations qui déterminèrent le gouvernement péruvien à construire un chemin suivant cet itinéraire : Expédition Arana ; rapport du commandant Raygada (1867). — Première expédition Tucker (1867). — Deuxième expédition Tucker (1870). — Expédition Wertheman (1874). — Troisième expédition Tucker (1873) ; détermination de Puerto Tucker. — Expédition Wolff et Barandiaran (1889). — Contrat avec la Peruvian Corporation C° (1890). — Décret du gouvernement ordonnant la construction du chemin du Pichis (3 mars 1891). — Expédition Carlos Perez (1892). — Chemin Capelo (1892-1893). — Chemin Graña et Recavarren (1896). — Exploration du R. P. Sala (1896-1897). 246

CHAPITRE XII

DE LIMA A LA OROYA ET SAN-LUIS

De Lima à la Oroya par le chemin de fer de la Oroya. — Tarma. — L'hacienda « Naranjal ». — Une nouvelle Auvergne dans la vallée de Chanchamayo. — La Merced. — Vista Alegre. — La colonie de la « Peruvian Corporation C° ». — San-Luis de Shuaro. 263

CHAPITRE XIII

DE SAN-LUIS A PORT BERMUDEZ

De San-Luis au vingtième kilomètre du chemin Graña. — Les Chunchos campas. — Eneñas. — La grande prairie (Gran

Pajonal. — Le Cerro de la Sal. — Campement de l'ingénieur du chemin, kilomètre 104. — La passe de San-Carlos. — San-Nicolas, la pampa de l'hambre. — L'Asupizù. — Le nouveau tambo de Puchalini. — Familiarités ennuyeuses de nos visiteurs chunchos. — Le Chuncho Uancho. — Puerto Yessup. — En radeau de Puerto Yessup à Puerto Bermudez. — Puerto Bermudez. 275

CHAPITRE XIV

CONCLUSIONS SUR LE CHEMIN DU PICHIS

L'état actuel du chemin du Pichis. — Difficultés pour l'établissement d'une voie ferrée. — De la colonisation des territoires traversés par le chemin du Pichis. — Le chemin du Pichis sera la plus importante des voies transcontinentales traversant le Pérou. 302

CHAPITRE XV

DE PUERTO BERMUDEZ A IQUITOS
LES AUTRES VOIES TRANSCONTINENTALES PROJETÉES
LE CAUCHO

Départ de Puerto Bermudez sur le « Veloz ». — Le Pichis. — La voie de Huanuco à Puerto Mairo. — Le Pachitea. — Masisea. — Tribus indiennes de l'Ucayali. — L'Urubamba. — La voie Cuzco-Chemin du Sihuaniro-Pongo de Mainique-Iquitos. — Le caucho, sa récolte et son commerce. — Le Marañon. — La voie transcontinentale la plus ancienne du Pérou, du port de Pacasmayo à Yurimaguas sur le Huallaga. — Un projet de voie ferrée de Païta au Pongo de Manseneriche sur le Marañon. 310

CHAPITRE XVI

IQUITOS. — LE NAPO. — LE JAVARY

Histoire, population, commerce et avenir de la ville d'Iquitos. — Le Napo. — Le Yavari ou Javary..... 323

CHAPITRE XVII

LE PÉROU D'AUJOURD'HUI ET LE PÉROU DE DEMAIN..... 334

TABLE DES GRAVURES

Pages.

I. — Types d'habitations de Païta 6
II. — A la station de Crucero-Alto 26
III. — Type qquichua de Sicuani 42
IV. — Caravane de lamas dans la Cordillère 56
V. — La fête du partage des terres à Lauramarca 64
VI. — La plus grande rue de Marcapata, direction du nord-sud 70
VII. — Un jour de fête à Marcapata 72
VIII. — Métier qquichua à tisser les ponchos 74
IX. — La procession pendant une fête religieuse à Marcapata 74
X. — La finca de Cadena du s^r Galinoski 84
XI. — Le peon Colparte 138
XII. — Le capataz passe la oroya sur l'Azulmayo 180
XIII. — Hache en bronze trouvée dans une fouille, en forêt vierge, à 650 mètres d'altitude (vallée du Marcapata) 190
XIV. — Notre rancho de « la Conception » 196
XV. — Têtes d'hévéas 208
XVI. — Le village de la Oroya 246
XVII. — Arriéros, muletiers de la Oroya 248
XVIII. — Pont en fer sur la ligne de la Oroya 262
XIX. — Casapalca, ligne de la Oroya 264
XX. — Cerro de Pasco 268
XXI. — Jeune Indienne campa 278
XXII. — Groupe d'Indiennes campas, rivière Pichis 312
XXIII. — Groupe des gérants des maisons de commerce françaises d'Iquitos 326

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Paraguay, par le docteur E. DE BOURGADE LA DARDYE. Ouvrage renfermant 26 gravures et une grande carte du Paraguay. Un volume in-18. . . . . 4 fr.

Études américaines. *Race blanche — Race noire — Race rouge — Jones de Chicago*, par H. GAULLIEUR. Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

Lettres sur l'Amérique, par Xavier MARMIER, de l'Académie française. *Canada — Etats-Unis — Havane — Rio de la Plata.* Nouvelle édition. Deux vol. in-18 jésus . . . . . 7 fr.

Des Andes au Para. *Équateur — Pérou — Amazone*, par Marcel MONNIER. Un vol. in-8° illustré par Profit, d'après les croquis et photographies de l'auteur, et accompagné de 4 cartes . . . . . 10 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Du Pacifique à l'Atlantique, par les Andes péruviennes et l'Amazone. *Une exploration des montagnes du Yanachaga et du Rio Palcazu — Les sauvages du Pérou*, par Olivier ORDINAIRE. Ouvrage accompagné de nombreuses gravures et d'une carte. Un vol. in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Fazendas et Estancias. *Notes de voyage sur le Brésil et la République Argentine*, par Étienne DE RANCOURT. 1 vol. in-16 avec 16 gravures et une carte. 4 fr.

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, les Pampas, et voyage au Chili par la Cordillère des Andes, par le comte Eugène DE ROBIANO. 4e édit. Un vol. in-18. 3 fr.

Souvenirs du Venezuela. Notes de voyage, par J. DE TALLENAY. Un vol. in-18 illustré par SAINT-ELME GAUTIER. Prix. . . . . 4 fr.

Sud-Amérique. Séjours et voyages au *Brésil*, à *la Plata*, au *Chili*, en *Bolivie* et au *Pérou*, par le comte Charles D'URSEL, secrétaire de légation. 4e édition. Un vol. in-18 enrichi d'une carte et de gravures. Cartonné. Prix. . . . . 5 fr.

Un Été en Amérique. par J. LECLERCQ. 2e édition. Un vol. in-18 avec gravures . . . . . 4 fr.

Un Parisien dans les Antilles, par QUATRELLES. Un vol. petit in-8° anglais avec dessins de RIOU . . 5 fr.

L'Ile de Cuba. *Santiago — Puerto-Principe — Matanzas — la Havane*, par H. PIRON. 2e édition. Un vol. in-18 orné de gravures sur bois . . . . . 4 fr.

Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 4015.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419